

Voyage du sieur Paul Lucas
au Levant... ([Reprod.])
[publié par Charles-César
Baudelot de Dairval]

Lucas, Paul (1664-1737). Voyage du sieur Paul Lucas au Levant...
([Reprod.]) [publié par Charles-César Baudelot de Dairval]. 1704.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisationcommerciale@bnf.fr.

VOYAGE
DU SIEUR
PAUL LUCAS
AU LEVANT.

On y verra le recit de l'entreprise violente du
Pacha de Babylone contre les Sujets du Roy,
l'établissement des Missionnaires Capucins en
cette Ville, & l'histoire du jeune Paleologue.

SECOND VOLUME.



A PARIS,

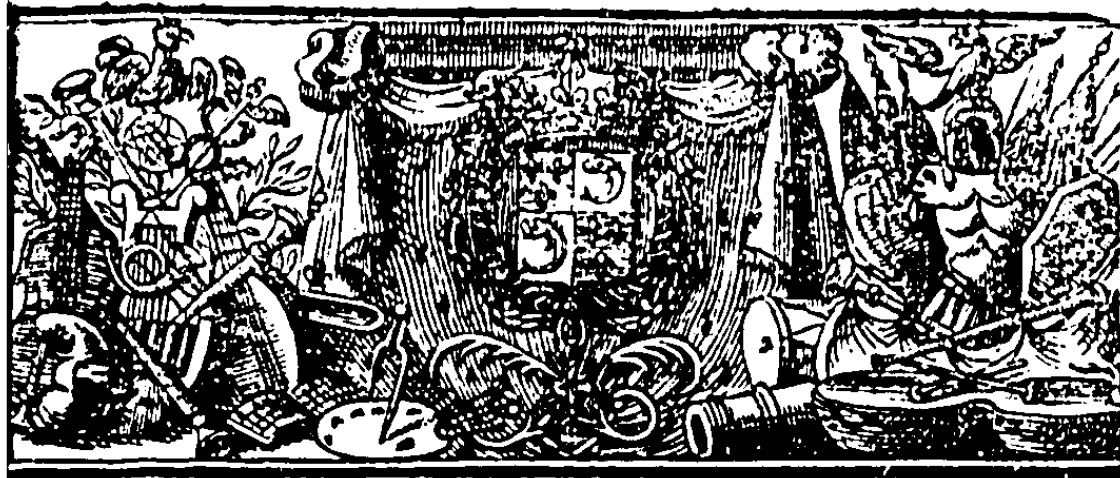
Chez GUILLAUME VANDIVE, Imprimeur
& Libraire ordinaire de Monseigneur le Dauphin,
rue S. Jacques, au Dauphin couronné.

M. DCCIV.

Avec Privilege & Approbation.



0.1610.
2.



VOYAGE
DU
LEVANT.
I.

*Entrée en Armenie. De l'Etat de
Perse. D'Ësmiasim Metropole des
Armeniens. Singularitez de leurs
Eglises.*

LE Païs où je vas entrer
n'a gueres été moins ce-
lebre autrefois qu'il est
peu considéré presentement.
Quoy qu'il ait cela de commun
Tome II. **A**

avec bien d'autres lieux , on peut dire néanmoins que son malheur particulier est plus considerable. Les ravages funestes qu'il a soufferts , & le peu de vestiges qui restent de son ancienne splendeur, l'ont fait déchoir de ce degré d'estime que ses peuples & ses Roys avant le Christianisme , & les grands hommes qui l'ont amenée depuis à la véritable Religion , luy avoient acquise. Tout y est ruine , desert , ou barbarie. Tout n'y respire que la tyrannie & l'esclavage dans l'état civil , que l'interêt, la superstition & l'ignorance dans la Religion. Qu'apprendre donc en un pays & parmi des gens de ce caractère? Ma curiosité cependant & mon commerce m'y ont conduit. Si j'en rapporte quelque chose qui ne déplaîsse pas , j'auray obtenu ce que j'y allois chercher.

DU LEVANT. 3

Après avoir passé à gué la rivière d'Arpachae qui sépare la Turquie de la Perse, nous campâmes pour la première fois sur les Terres de ce dernier Etat. On avoit marché dix-sept heures cette journée-là sans s'arrêter. Je fus surpris comment les pauvres animaux de voiture purent résister à une course aussi longue. Le treizième, étant partis à deux heures de jour, les plaines que nous traversions étoient désertes, & ne paroissent rien produire, quoy qu'il y ait un assez grand nombre d'Eglises. Nous ne marchâmes ce jour-là que cinq heures, à cause de la grande journée du jour de devant. La plaine où nous campâmes est arrosée d'un ruisseau qui fait aller des moulins. Le quatorzième on alla toujours par des lieux pierreux & raboteux où l'on trouve quatre à

cinq petits chemins tres-difficiles à passer à cause des affreux precipices qui les bornent , & que l'on évite avec beaucoup de peine. Nos Moucres étoient obligez de tenir les Mules chargées, de peur qu'elles ne tombassent dans le precipice.

Au sortir de là nous campâmes à la veüe des trois Eglises que l'on nomme Esmiasim. Pour y arriver cependant on marcha le quinzième pendant deux heures dans une plaine entrecoupée de ruisseaux, ce qui rend le chemin tres-rude. Les trois Eglises ou Esmiasim, est le lieu où demeure le Patriarche des Arméniens , qu'ils reconnoissent comme leur Pape & le successeur de saint Gregoire. Quand nous y fûmes arrivez on nous fit entrer dans une grande cour faite exprés pour le logement des Caravanes.

DU LEVANT. §

Le Patriarche & plusieurs Evêques avec luy que nous allâmes saluer nous reçurent tres-bien. On nous fit présenter de l'eau de vie avec des confitures, & l'on nous invita pour dîner le lendemain avec le Patriarche. Après l'avoir quitté nous fûmes faire nôtre priere dans la grande Eglise. C'est un gros bâtiment fort massif, bâty de pierres de taille, & en quelques endroits de brique. Il est fort obscur par dedans, & les piliers qui soutiennent la voûte, ont plus de soixante pieds de haut; ils sont fort gros, mais sans aucun ornement. On ne voit dans cette Eglise aucune peinture ny sculpture, excepté au portail de la grande porte où est dépeint le Jugement; mais d'un si mauvais dessein & de si méchante peinture que cela fait pitié.

L'Eglise est faite en croix, où

il y a quatre Autels , un dans chaque bras de la croix , un dans le haut , & le quatriéme est au milieu de l'Eglise , couvert d'un petit dôme , soutenu par quatre piliers. Devant cet Autel est une pierre pour laquelle les Arméniens ont beaucoup de devotion. Ils disent qu'en ce lieu Nôtre Seigneur s'apparut à saint Gregoire en forme de flâme , & qu'il fit là une ouverture de l'enfer par où il y precipita tous les diables qui étoient dans le pays ; ils ajoutent de plus , que Jesus-Christ traça luy-même avec une lance de feu , le lieu où devoit être bâtie cette Eglise.

Un Religieux du pays nous fit descendre dans un lieu souterrain , où est le tombeau d'une sainte Abbessé qui pour fuir la persécution de Rome s'étoit retirée en ces quartiers , avec trente filles qui y ont toutes

DU LEVANT. 7

souffert le martyre pour la foy. Une bonne partie de leurs ossements reposent dans ce caveau. L'Eglise a environ trente pas de long, & trente de large. Elle a cinq clochers, quatre aux quatre coins, & un dans le milieu; l'on en sonne les cloches quand on veut dire l'office. Je remarquay par là que les Chrétiens ne sont pas si maltraittez ny si méprisez qu'en Turquie. En sortant de cette Eglise je vis un Chrétien qui donnoit de fort bons coups de bâton à un Turc, au lieu qu'en Turquie il n'auroit pas osé le regarder en face.

Le seizième le R. P. Bernard dit la Messe dans l'Eglise Patriarcale, & nous y vîmes consacrer quatre Cardinaux à la façon Armenienne. Cela se fit avec beaucoup de devotion & de magnificence. Après que toute la ceremonie fut finie, nous

fûmes dans le Refectoire fort long, dont la table va d'un bout à l'autre, avec des bans de chaque côté. Le Patriarche se met tout au bout sous un petit dôme, soutenu de quatre piliers, & voit d'une extrémité de la table jusqu'à l'autre. Il avoit deux Archevêques à côté de luy, & ensuite deux des principaux Arméniens de la Caravane. On ne servit point ces cinq personnes sur la grande table, mais sur une petite en particulier.

Le Patriarche nous fit asséoir le Pere Bernard & moy des premiers à la grande table, où l'on servit quantité de pileaux & de viande bouillie, des poules rôties, quelques pigeons, & d'autres sortes de ragoûts à l'Arménienne qui n'étoient pas trop bons. Comme c'étoit un Samedi on nous servit au Pere Bernard & à moy du poisson & des œufs,

DU LEVANT. 9

ce qui en fut de meilleur fut le vin. Un peu avant la fin du repas , on fit courir un sac de place en place , & chacun mettoit quelque chose dedans , c'est-à-dire , de l'argent plus ou moins. Nous étions près de deux cens à table, & je croy qu'ils reçurent près de trois cens écus de cette quête. Les moindres donnoient un écu , & il y en eut beaucoup qui en donnerent deux. Nous en fûmes exempts nous autres par ordre du Patriarche.

Après le repas l'on nous mena à l'Eglise , où dès que l'on eut chanté un petit office , on nous fit voir les Reliques. Le bras de saint Gregoire enchâssé dans du vermeil doré fut la première. Dans deux autres châsses une coste de saint Jacques , un doigt de saint Pierre, deux doigts de saint Jean Baptiste , & plusieurs autres ossemens de Saints

qui ne nous sont point connus. Nous y vîmes plusieurs riches ornemens, & de tres-beaux calices, des croix d'or, de grands chandeliers, & de grandes lampes d'argent. Il y a aussi une belle croix d'or garnie de rubis qui renferme un assez gros morceau de la vraie-croix.

La plûpart de toutes ces richesses viennent des presens que les Papes leur ont fait. Il y a bien quarante Religieux dans ce Monastere que l'on nomme tous Vartabiets, & c'est de là aussi d'où l'on tire tous les Evêques. Il y a bien du logement pour cent Religieux. Le Patriarche a le sien à part, qui est tres-beau & tres-propre, aussi est-il servy avec grand respect.

Dans la plus éloignée des trois Eglises est le corps de sainte Rufine dont ce Temple porte le nom. Nous descendîmes dans

DU LEVANT. II
une cave où est son tombeau ;
on y voit aussi une pierre grosse
comme un boulet de soixante
livres, que l'on dit être une de
celles avec quoy la Sainte fut
martyrisée. De là nous allâmes
dans une vigne au tombeau qui
renferme , à ce qu'on dit , les
corps de trois Saintes martyri-
sées avec sainte Rufine. Nous
fûmes visiter aussi l'autre Eglise
où il y a quantité de corps de
Saints & de Saintes qui ont souf-
fert de même le martyre, & nous
revînmes à nôtre tente.

II.

*Passage en Perse. Description d'E-
rivan. Du Mont Ararat. Tra-
dition du Pays sur ce lieu.*

LE dix-septième après avoir
entendu la Messe, nous par-
tîmes de là à onze heures du

matin. Le chemin fut beau jusqu'à Erivan , où nous arrivâmes à trois heures , & où nôtre Caravanne campa dans le Maidam , qui est dans le grand Fauxbourg hors de la Ville. C'est la première Ville de la Perse. Comme l'on nous dit qu'il y avoit des R. P. Jésuites établis , nous fûmes les voir , & nous en fûmes parfaitement bien reçûs. Ils nous arrêterent pour manger , & vouloient même que nous prissions un logement chez eux. Nous les remerciâmes à cause de nos hardes que nous ne pouvions abandonner ; mais nous leur promîmes que tout le temps de nôtre séjour à Erivan , nous aurions l'honneur de venir boire & manger avec eux. Le P. Champion , le P. Langlade , & le Frere Boyer nous y exhorterent fort.

Je laissay mon Compagnon avec les Reverends Peres , & le

Frere Boyer & moy, nous fûmes nous promener dans la Ville & voir plusieurs grands Seigneurs. Comme je me donnois la qualité de Medecin, je fus pris pour un homme bien sçavant. Cette Ville, ou pour mieux dire, la forteresse de tout le Pays, a doubles murailles. Ses portes sont doublées de fer, & il y a quelques palissades entre une muraille & l'autre; mais ces murailles ne sont que de terre. Les tours qui la flanquent ne sont aussi que de terre, & les fossez en sont comblez. La figure de la Ville est presque ovale, & a bien cinq milles de tour. Il peut y avoir environ mille deux cens maisons, où il ne demeure que des Mahometans. Les Chrétiens y ont plusieurs boutiques, & presque tous les Artisans y sont Arméniens. Ils occupent leurs boutiques depuis le matin jusqu'à trois

heures ou environ après midy, & s'en retournent dans leurs maisons, qui sont dans les faux-bourgs.

Nous passâmes par une autre porte, où nous remarquâmes qu'elle avoit eu trois murailles autrefois ; mais toujours de terre, hors quelques endroits où elles sont de brique. Du côté du couchant est le Palais du Gouverneur que l'on nomme Kam. Il est situé tout au bout de la Ville sur un rocher si escarpé que des fenêtres du Palais en bas, il y a deux fois haut comme les tours de Notre - Dame de Paris. Cet affreux précipice est fort large en cet endroit, aussi n'a-t-il de ce côté-là pour toutes fortifications que des terrasses sur lesquelles il y a quelques pieces de Canon qui commandent sur toutes les avenues. La riviere qui passe au bas de ce precipice

sert à quantité de bains dans la Ville. Il y a aussi plusieurs Mosquées, dont quelques-unes sont assez belles. La garnison de la place est d'environ quinze cens hommes.

L'on voit sur une petite hauteur qui paroît être à un quart de lieue de la Ville, une petite forteresse, dans laquelle on m'a assuré qu'il y avoit du canon, & cent hommes de garnison. Pour venir de la Ville dans les Fauxbourgs il y a un grand espace entre deux, mais cet espace est occupé par plusieurs marchez, & de petites huttes de planches ou de terre où se tiennent des gens qui vendent de routes sortes de denrées, d'ustensiles de ménage de toutes façons. Les Armeniens n'y ont que deux Eglises qui soient considérables. J'ay entré en effet dans sept ou huit qui paroissent plutôt des tanieres que des

Eglises, puis qu'elles sont toutes comme sous terre.

L'endroit où nôtre Caravane étoit campée est le plus beau. On l'appelle Maidân, qui veut dire une grande place ; elle est quarrée, & sur chaque face elle a bien quatre cens pas de longueur, ce sont seize cens pour tout le tour. Il y a un fort grand mâts planté dans le milieu. Elle est presque par tout entourée d'arbres, & c'est le lieu où la jeunesse vient s'exercer, c'est-à-dire, tirer de la jezide, faire des courses à cheval & tirer de la fleche à un prix qui est au haut de ce mâts, où des gens montent avec une agilité surprenante. Enfin cette place sert pour tous les spectacles & les réjouissances qui se font dans la Ville. Il y a de tres-beaux Caravaniers; ce sont les lieux où logent les Marchands étrangers, & y vendent

dent leurs marchandises dans de petites boutiques faites exprès.

La Ville d'Erivan est sous le quarante à quarante-un degré. L'air y est fort bon ; mais un peu épais & fort froid. L'hyver y est long , & l'on m'a dit qu'il y neigeoit quelquefois au mois de May , c'est ce qui fait que l'on enterre les vignes tout l'hyver de peur qu'elles ne gellent. Les vivres en ce pays sont à tres-bon marché ; la viande , le pain & le vin n'y coûtent presque rien. Je fis enflir mes trois outres qui tiennent bien trente-cinq ou quarante pintes d'excellent vin pour trente sols. On y mange aussi entre autres de bonnes truites & de bonnes carpes. Un gros poisson qui avoit près de deux pieds , ne m'y coûta que dix sols. L'on me dit qu'on prenoit ces sortes de poissons dans un grand lac , dont on auroit de

la peine de faire le tour en quatre journées. Ce lac est éloigné de la Ville d'environ dix ou douze heures de chemin du côté du Nord.

On m'a dit de plus que dans une Isle au milieu du lac , dont je viens de parler, il y a un Convent d'Armeniens qui a son Patriarche particulier qui ne reconnoît point pour son Supérieur celui d'Esmiasim , ou des trois Eglises , ce que beaucoup de gens m'ont assuré. Enfin ce qu'on peut dire , c'est que ce pays est tres-agreable ; la terre y produit de tout en abondance, des fruits qui y sont à grand marché , & d'excellent vin rouge & blanc de même. Aussi les Armeniens croient-ils que c'est le lieu où Noé planta la vigne , ils en montrent même le champ , & disent encore de plus , que c'est le Paradis terrestre. Ce pays le

pourroit bien être véritablement s'il étoit habité par des Européens, & s'il étoit cultivé comme il faut.

Je me trouvay entre autre avec le Frere Boyer chez quelques grands de la Ville, où après le recit que je leur avois fait de la grandeur du Roy & de ses conquêtes, un de la compagnie se mit à dire que tous les François ensemble ne pourroient pas prendre Erivan; comme l'auteur d'un si sot discours attendoit ma réponse, il fut payé sur le champ. Les François, luy dis-je, ne voudroient pas s'en donner la peine; mais ils n'auroient qu'à y envoyer la plus petite partie de leurs chiens pisser contre les murailles pour les mettre en bas.

Le Maître de la maison chez qui j'étois me dit que celui à qui j'avois répondu ne connois-

soit rien de l'histoire du monde, & qu'il croyoit même que tous les autres pays ne valoient pas Erivan. Je le vois bien, luy dis-je, & pour luy apprendre quelque chose, il faut luy dire que le grand Turc contre qui les Perses n'ont pû obtenir d'avantages, étant en guerre avec l'Empereur d'Allemagne, en a été battu & obligé de luy demander la paix après la perte d'un Royaume entier ; que l'Empereur François a fait la guerre à ce dernier, & à quatre des plus puissans Roys de l'Europe en même temps, qu'il les a vaincus, pris leurs meilleures places, & forcez de luy demander la paix : jugez à présent si l'Empereur des François est puissant, victorieux comme il est de plusieurs Roys dont le moindre seroit capable de subjuguier la Perse, si elle leur étoit voisine. La compagnie

DU LEVANT. 21
convint là-dessus qu'on avoit
toujours entendu parler de
l'Empereur des François, com-
me du plus puissant Monarque
de l'Europe.

Des fenêtres de la maison de
cette Ville on voit le mont
Ararat , qui est sans contesta-
tion la plus haute montagne que
j'aye jamais veüe. Elle n'est éloi-
gnée que de seize à dix sept mil-
les, mais elle paroît tout proche;
car la plaine s'étend jusqu'au
pied de cette montagne. Les
Armeniens assurent que l'Arche
de Noé s'est arrêtée sur son som-
met , & qu'elle y est encore.
Beaucoup de gens le croient
comme eux. Les Perses appel-
lent cette montagne d'Asis, qui
veut dire en leur langage *chery*,
ou *bien-aimé*. Ils disent que Dieu
même avoit donné ce nom à
cette montagne, à cause du choix
qu'il en avoit fait pour asseoir

l'Arche , d'où les hommes devoient avec plus de facilité repeupler le monde dans la belle plaine qui est au pied.

Les Armeniens font mille contes de cette montagne , & disent que jamais personne n'a pû monter jusqu'au lieu où s'arrêta l'Arche ; ils croient même qu'elle y est encore. Un Moine, disent-ils, nommé Jacques , eut une si grande devotion d'aller voir le lieu où est l'Arche , qu'il se mit en chemin pour cela , avec la resolution d'y mourir ou d'y arriver. Il ne se munit que d'un sac de pain , & d'une bouteille d'eau de vie. Après avoir monté toute une journée , il fallut se reposer & dormir la nuit. Le lendemain il se retrouva presqu'au bas de la montagne. Il persista néanmoins plusieurs jours à vouloir monter plus haut ; mais il avoit beau faire , à peine étoit-il arrivé à la

DU LEVANT. 23

moitié du chemin qu'il étoit reporté en bas. Comme il faisoit de fortes prières pour obtenir de venir à bout de son dessein, le Ciel eut pitié de ce pauvre Moine. Dieu luy envoya un Ange qui luy commanda de sa part de ne se plus fatiguer ; & luy donna une piece du bois de l'Arche pour le recompenser de sa peine. L'Ange ajoûta, que Dieu avoit dit qu'aucun homme ne monteroit jamais au sommet de la montagne, & disparut ; ainsi le Moine redescendit & fut au Convent faire le recit de tout ce qu'il avoit veu, ce qui le fit prendre pour un Saint, & le fit élever à l'Episcopat.

Le conte n'a pas beaucoup d'apparence. D'ailleurs il est impossible de monter au haut de la montagne toujours couverte de neiges qui ne fondent jamais. On voit au pied de l'Ararat

quantité de Villages des Arméniens, & quantité de petites huttes où demeurent des Hermites. Dans un de ces Villages il y a un grand Convent où les Arméniens ont une merveilleuse dévotion. Ils disent que c'est le lieu où Noé fit sa prière & ses sacrifices après la sortie de l'Arche. Vis-à-vis de l'Ararat au Couchant on voit une montagne fort haute, & de même toujours couverte de neiges à son sommet. La tradition des Arméniens dit que plus de dix mille Chrétiens ont été martyrisés sur cette montagne.



III.

Puits de S. Gregoire. Roy d'Armenie changé en cochon. Chapars Courriers du Roy de Perse & leurs Privileges. Belles femmes d'Aslapat. Raftas ou Doüaniers. Noé enterré à Marante.

Nous partîmes de là le vingt-cinquième à une heure après minuit. Après avoir traversé plusieurs ruisseaux qui coupent une grande plaine, nous vîmes camper près d'un Village, où dans une grande Eglise est le puits de saint Gregoire. Le trou en est à côté du maître Autel, & nous y descendîmes par une échelle à trente-quatre échelons toute droite contre le mur. Quand nous fûmes en bas, on nous dit que saint Gregoire

avoit été mis dans ce puits par l'ordre d'un Roy d'Arménie , & qu'il y avoit demeuré l'espace de treize années. Que ce puits étoit rempli de serpens & d'autres bêtes venimeuses qui ne firent nul mal au Saint. Qu'une femme luy jettoit tous les jours du pain par un trou, & luy descendoit avec une petite corde une cruche d'eau ; Et que ce Roy d'Arménie qui persécutoit les Chrétiens , devint cochon par punition de Dieu.

La fable du pays ajoute , que quoy que ce Prince fût métamorphosé en bête , il avoit cependant l'usage de la parole , & connoissoit que son malheur luy venoit de la persécution qu'il avoit faite aux Chrétiens. Il fit donc publier que s'il y avoit un Chrétien qui voulut prier Dieu pour sa guérison , qu'il se feroit Chrétien. La bonne fem-

me qui nourrissoit saint Gregoire, fut trouver le Roy, & luy dit que s'il vouloit délivrer Gregoire de sa prison, il intercederoit auprès de Dieu pour luy, & que s'il vouloit véritablement se faire Chrétien, il recouvreroit sans doute la figure humaine. Le Roy dit là-dessus qu'il y avoit long-temps que Gregoire étoit mort, mais la femme l'assura du contraire, & que si on alloit au puits descendre une corbeille, on le retireroit en vie. Elle persuada tellement le Roy qu'il y envoya du monde pour voir si ce que la femme luy avoit dit étoit vray. On appella Gregoire, & saint Gregoire répondit.

Comme le Prince eut ordonné de le retirer, on descendit une grande corbeille, & on cria à saint Gregoire de s'y mettre, mais il dit qu'il ne sortiroit point qu'il n'eût fait sortir tous les ani-

maux venimeux qui étoient dans le puits. Il commanda donc à toutes les bêtes d'entrer dans la corbeille, ce qu'elles firent ; on les tira en haut, & il pria qu'on leur donnât la liberté. Après quoy la corbeille luy étant redescenduë, il sortit du puits où il avoit demeuré treize ans. Ensuite il baptiza le Roy, & pria Dieu pour luy. Le Roy reprit sa figure d'homme, & se fit appeller le Roy Jean. On voit dans le puits une grosse pierre noire sur laquelle saint Gregoire appuyoit ses bras quand il prioit Dieu. Le creux qui se voit dans cette pierre qui paroît un marbre fort dur, est dit-on, où le bras du Saint s'appuyoit. La quantité de ruines qu'on voit en ces quartiers, font bien connoître qu'il y a eu autrefois une grande Ville.

Le vingt-fixième nous mar.

châmes sept heures par des campagnes toutes couvertes de sel, ce qui paroissoit comme de la gelée blanche. Nous campâmes dans une assez belle plaine, & nous y restâmes tout le vingt-septième à cause de nos Chameaux que nous attendions. Les paysans des Villages voisins nous avertirent qu'il y avoit douze voleurs dans les montagnes voisines. Nos chameaux arriverent, & nous partîmes le vingt-huitième à une heure après minuit. Nous marchâmes pendant douze heures, & campâmes dans une plaine proche une petite élévation d'où sortoit une grosse source d'eau vive. Le vingt-neuvième nous partîmes à la même heure pour aller à Nacchivan; nous passâmes en chemin devant un beau Caravanferail; & comme nous approchions de Nachivan, nous rencontrâmes

deux Chapars dont un avoit pris le cheval d'un Turc qu'il avoit rencontré. Ce sont des Courriers du Roy qui portent les ordres. Ils ne laissent pas de faire beaucoup de diligence , quoy qu'ils ne trouvent pas de chevaux quand ils en ont besoin , parce qu'il n'y a point de poste établie dans toute la Perse.

Ces Officiers ont le privilege de prendre tous les chevaux qu'ils rencontrent en chemin. Ceux qui commandent dans les Villages sont obligez de leur en fournir , & quand ils trouvent quelqu'un par les chemins qui est bien monté , ils le font descendre , & montent sur son cheval , & l'emmenent tant qu'il peut aller , à moins que l'on ne donne de l'argent pour empêcher cette violence. Quand on est le plus fort on ne leur cede pas. Ces deux Chapars dirent à nôtre

Moucre qu'il y en avoit dix-huit à Nachivan qui ne trouvoient point de chevaux, & que si nous y allions, nôtre caravane leur en fourniroit. Ces Chapars sont reconnoissables, parce qu'ils ont une écharpe qui leur passe au col, & qui vient faire la croix devant leur estomach. Sur la nouvelle que ceux-cy nous donnerent, nous nous détournâmes de nôtre chemin à travers des plaines remplies de hauteurs, & nous marchâmes assez vite de peur d'être apperceus.

Nous vîmes dans ces plaines une quantité de petits animaux faits comme de petits lesars, excepté qu'ils ont la tête ronde, & ferrée dans le col ; leur morsure est si dangereuse qu'elle est pire que celle des serpens. Nous passâmes devant un rocher fort haut & fort escarpé fait comme un pain de sucre. On fait un plai-

fant conte de cette roche qu'on appelle la montagne des serpens. La raison est que quand on est mordu d'un serpent, dont il y a grand nombre en ces quartiers, il faut courir promptement à cette montagne, & dès que l'on y est arrivé, l'on est guery. Mais si le serpent y étoit avant l'homme qu'il a mordu, le blessé mourroit, & tout au contraire, c'est le serpent qui meurt si l'homme s'y trouve avant luy. Les gens disent qu'ils ont fait cette experience fort souvent.

Sur le bord de l'Araxe que nous côtoyâmes quelque temps est un gros bourg nommé Aslapat, où nous campâmes. Les habitans du bourg sont tous Arme niens. Ils y ont deux Eglises, & parce que les femmes y sont tres belles, le Roy de Perse y en envoie chercher fort souvent pour mettre dans son Serrail, ou Ha-

ram , comme on l'appelle en Perse. Le fleuve passe au pied des maisons du bourg. Par ce chemin, là nous évitâmes de passer à Nacchivan où l'on a de coutume de faire des avanies aux francs qui y passent.

Le trentième nous partîmes à cinq heures au matin, & nous entrâmes dans une Vallée toujours entre deux montagnes qui nous conduisit à Julfa le vieux sur les deux heures après midy. C'est une Ville toute ruinée, dont les habitans ont été emmenez à Hispaham où le Roy leur fit bâtir le fauxbourg du même nom. L'ancienne Julfa étoit bâtie en amphitheatre au pied d'une montagne si escarpée, qu'il auroit été impossible d'y approcher de ce côté-là. L'Araxe passe à son pied; & il y a sur le haut de la montagne une grande colonne de pierre blanche quarree avec

une inscription qui marque que c'est le grand Scha Abbas qui a détruit la Ville , & qui en a emmené tous les habitans.

Nous voulions passer cette même journée l'Araxe ; mais les passeurs ne s'accorderent point de prix avec notre Moucre. Le trente-unième les Bateliers se relâchèrent un peu, & nous passâmes dans un grand bateau, où il pouvoit bien tenir 20. chevaux ensemble. Enfin toute la Caravane étant passée sur les dix heures du matin, nous continuâmes notre route , & après avoir marché cinq heures nous campâmes dans une plaine où il y a une quantité prodigieuse de sepulcres. Les pierres qui les couvrent sont d'un très bel albâtre transparent, dont quelques montagnes voisines sont toutes pleines. Les eaux de ces lieux ne valent rien , & sont toutes un peu salées.

Tous les Marchands se résolurent en cet endroit de quitter les Mules , & de charger leurs marchandises sur des chameaux pour ne pas payer à Marante tant de Douïanne. En effet , on n'y paye pas davantage de la charge d'un chameau que de celle d'un Mulet ; & le chameau porte le double , c'est pourquoy il y a du profit. Il semble que la terre soit là semée de sel par tout , tant elle en produit. On me dît que tous ces tombeaux étoient de ceux qui furent tuez dans une bataille qui se donna dans cette plaine entre les Turcs & les Perses.

Le deuxième de Novembre nous partîmes à minuit toutes les Mules à vuide. Nous marchâmes pendant dix heures toujours entre deux montagnes dans un Vallon fort bas & fort resserré. Le chemin étoit par tout coupé

de torrens qu'il falloit traverser , ce qui le rendoit tres-difficile . Environ deux heures avant d'arriver à Marante nous quittâmes le grand chemin , & nous nous retirâmes à l'écart dans de petites montagnes pour y camper jusqu'à la nuit , afin de ne n'être point apperceus des doüaniers de Marante qui font toujours payer de l'argent à tous ceux qui passent , & qui ont des paquets. Ils ne laissent pas quelquefois de faire des avanies aux étrangers. En ce lieu nôtre Moucre voulut aussi nous en faire une, & nous dit que pour éviter Marante il vouloit qu'on luy donnât une demy piaïstre. Personne ne le voulant faire , il ne demanda plus rien , & nous promit qu'il ne passeroit point à Marante.

Sur les dix heures du soir nous montâmes à cheval , & après

plusieurs tours & détours dans une grande plaine, & plusieurs fosses où il y avoit de l'eau qui nous firent beaucoup de peine, nous nous trouvâmes dans le grand chemin de la Ville que nous voulions éviter. Comme il n'étoit plus temps d'en prendre d'autre, nous passâmes à Marante à une heure après minuit. Les douaniers que nous appellerons par la suite Raças, étoient endormis, & nous traversâmes le milieu de la Ville sans être aperçus, sans quoy il nous auroit fallu payer trois à quatre écus chacun. On me dit que cette ville avoit bien 3000. maisons. Elle est au pied d'une petite montagne dans une plaine à peu près de vingt-milles de long, & ne paroît pas large de quatre milles. Cette plaine est très fertile, & remplie de beaucoup de villages & de jardins qui forment le plus beau

payfage que j'aye veu. Une petite riviere nommée Saéloufou paffe au milieu, mais elle ne laifferoit pas d'être groffe fi elle n'étoit pas partagée en plusieurs Canaux qui fervent à arrofer les terres & les jardins du pays.

Il croift en ces lieux les meilleurs fruits qui fe trouvent dans la Perfe, & en abondance. Les Armeniens affurent & veulent que Noë foit enterré dans cette Ville. Quand nous en fûmes fortis nous entrâmes dans les montagnes, où après environ 3. heures de marche nous trouvâmes des Raftas qui étoient dans une petite hutte. Ils nous demanderent fi nous avions payé la Doüanne. On leur fit réponfe que l'on n'avoit pas à leur en rendre conte, & rentrerent dans leurs cafes, fans nous dire autre chofe. Un peu plus avant nous rencontrâmes un Chapar qui demanda

un cheval de nôtre caravane ; ce qu'on luy refusa , parce que nous étions les plus forts. Le Chapar rencontra un peu derriere nôtre Moucre seul à qui il voulut oster sa monture , mais il mît le sabre à la main , & le Chapar s'enfuit au plutoft. Nous marchâmes treize heures sans discontinuer , & nous mîmes pied à terre dans un champ, où nous fîmes reposer les Mules & les chevaux pendant deux heures ; ensuite on remonta à cheval. Après deux heures encore de course nous campâmes dans un Village en un endroit clos de murailles ; nous avions marché ce jour-là quinze heures.

IV.

Description de Tauris ou d'Ecbatane. Manufactures du pays. Lieu où Tobie vint se marier. Riviere douce ou salée six mois de suite. Chrétiens n'osant sortir en temps de pluie. Prince Tartare qui va à la Mecque voleur de grand chemin. Son équipage burlesque.

LE quatriéme jour nous partîmes à minuit, afin d'être de bonne heure à Tauris, où l'on arriva à cinq heures du matin. Les PP. Georges & Pierre Capucins nous y receurent fort agreablement dans leur hospice. Comme il n'y avoit point de Caravane pour Hispaham, nous fûmes obligez d'y rester trente
trois

trois jours, ce qui me donna le temps d'y voir tout ce qu'il y a de plus singulier.

Cette ville est une des plus grandes de la Perse. Elle n'a point de murailles, & ses maisons sont toutes basties de terre. Les Mosquées y sont très belles, & revêtues de briques peintes en manière de porcelaine, & qui ajustées ensemble représentent plusieurs Lettres & plusieurs figures. La ville a plusieurs grands Bazars. Les Marchands n'y demeurent pas non plus dans leurs boutiques comme en plusieurs autres pays dont j'ay parlé. Les Persans ont leurs maisons à part où il y a presque toujours un jardin, de manière que l'on tient qu'il y a vingt mille maisons, & vingt mille boutiques qui sont toutes dans le cœur de la ville.

Il s'y fait un grand commerce de toile peinte. La ville est rem-

plie de gens qui travaillent en Soye, en Coton, & à filer de l'Or. Il s'y fabrique toutes sortes d'étoffes de Soye que l'on estime être les plus belles de toute la Perse. On m'a assuré que l'on y employe tous les ans dix mille balles de Soye qui sont fort grosses en ce pays, puisqu'un Chameau n'en porte que quatre. Le commerce de cette ville s'étend par toute l'Asie, dans la Moscovie, la Tartarie & la Turquie; on m'a dit même qu'il va jusqu'aux Indes. L'on tient que cette ville est la fameuse Ecbatane qu'un Roy des Medes fit bâtir. Il n'en reste plus qu'une tour qui a encore cent coudées de haut. Tout son Dôme est tombé, & elle menace ruine de tous costez.

Il y a un village près delà où l'on dit que le fils de Tobie vint avec l'Ange où il épousa Sara.

La riviere qui est proche de cet endroit est assez particuliere. Six mois de l'année elle est douce, & les autres six mois elle est salée; ce qui fait sans doute que dans chaque quartier il y a des caves profondes de cinquante à soixante marches où l'on va puiser de l'eau que l'on y fait venir je ne sçay pas comment. La riviere est presque grande comme la Seine dans les six mois qu'elle est salée, ce qui vient apparemment de ce que les torrens d'eau qui se jettent dedans, passent par des terres qui sont toutes de sel, puisque l'on n'en voit des montagnes entieres. Il y a un fort beau pont dessus, dont quelques ruines marquent qu'il a été fortifié autrefois. Une autre riviere qui passe au milieu de la ville, fait beaucoup de ravage quand elle grossit; En effet elle entraîne aisément les maisons qui ne

font que de terre. Le Fleuve se nomme Pinecha.

Le Maidan ou la grande place est si grande qu'il y pourroit bien tenir trente mille hommes en bataille. Pendant le jour cette place est pleine de petites hutes où l'on vend toutes sortes de denrées. Sur les trois heures après midy on débarrasse tout, & des Charlatans s'emparent des lieux pour donner du plaisir au public. Le marché aux chevaux se tient aussi dans cette place. Il y a des Luteurs, des Danseurs, & des gens qui recitent des vers. Cette ville est située au bout d'une plaine au pied d'une montagne que l'on appelle Oronte, sur laquelle on voit plusieurs ruines.

L'air de Tauris est très bon & fort sain; l'hyver y est assez long, parceque la ville est exposée au nord, & que sur les montagnes qui l'entourent il y a des neiges.

DU LEVANT. 45
ges neuf mois de l'année. Le
vent y est toujours gros le matin
& le soir. Pendant que j'y se-
journey, il y fit beaucoup de
pluyes. Les Chrétiens ne sortent
point quand il pleut, parce que
les Persans ne le veulent pas. Ils
croient que si un Chrétien mouil-
lé touchoit un Persan, il le ren-
droit immonde; ainsi quand les
Chrétiens voyent la pluye, ils s'en-
ferment chez eux. Les vivres y
sont à fort bon marché. Le pays
y est très abondant en toutes
choses nécessaires à la vie. Les le-
gumes s'y donnent presque pour
rien. S'il y a d'autres particula-
ritez je les laisseray volontiers re-
citer aux autres. Nous partîmes
delà le douzième Décembre, &
nous marchâmes cinq heures par
d'assez beaux chemins quoyque
couverts de neiges, & entourez
de toutes parts de montagnes.
En chemin nous rencontrâmes

un Prince Tartare qui alloit à la Meque, il avoit bien cent hommes avec luy, partie à pied, partie à cheval, armez seulement de lances & de sabres. Cette marche paroissoit être assez en desordre. Il avoit cinq à six femmes qui étoient à cheval, & des Chaouls qui marchaient devant luy. Ces Chaouls ont des sonnettes à leurs Bonnets & d'autres bagatelles, ce sont les bouffons du Prince. Ces sortes de Princes dans cet équipage volent impunément sur les grands chemins sans qu'on leur puisse rien dire. L'on nous rapporta qu'il avoit tué trois hommes de qui il avoit voulu ôter les chevaux, & seulement pour avoir fait un peu de refus de les donner. Quand il a dans sa troupe quelque cheval qui ne vaut rien, ou qui soit estropié, il prend le cheval de celui qu'il rencontre, & man-

ge le sien. Les Gouverneurs des places leurs en fournissent, & leur donnent des provisions jusqu'à une autre ville. Cela n'empêche pas que quand ils trouvent des moutons, des poules, des chevres, & d'autres choses qui les accomodent, ils ne les prennent fort librement.

Du plus loin qu'on nous vit il se détacha un homme de leur troupe qui nous vint dire de nous oster du chemin. Je ne m'en voulois pas oster, afin de voir ce que feroit ce plaissant Prince qui paroissoit luy & toute sa suite une vraye mascarade. Mais le R. P. Bernard me pria tant de le suivre que je joignis les autres, & nous nous retirâmes du chemin environ cinquante pas : encore fallut-il s'arrester là ; ce qui me fit plaisir, car je vis passer les plus plaissantes figures du monde.

Après avoir marché environ quatre heures nous arrivâmes à un village nommé Vaspinge, & nous logeâmes dans des maisons qui sont destinées pour les Caravanes ; nous y restâmes jusqu'au seizième matin que nous partîmes à quatre heures. Les Ractas du lieu nous demanderent un droit qu'ils font payer à tous les Chrétiens, de quatre abassy. Nous y avions preveu par un billet du Principal Racta de Tauris qui n'avoit exigé de nous qu'un abassy chacun, dont ces Messieurs les Ractas de Vaspinge furent bien dolens de ne recevoir que des billets. Malgré cela néanmoins il fallut leur donner cinq à six sols à chacun. A un quart de lieue de là nous passâmes sur un pont de pierre le torrent qui est au pied de la montagne. Le froid est si fort dans ce pays que le chemin étoit tout couvert de
glace

glace, & nous eûmes beaucoup de peine à monter la montagne sur laquelle nous logeâmes dans le Caravanferail qu'on y trouve. Il y a près de ce lieu un village qui se nomme Fabreloy ; cette journée fut de sept heures qui est la marche ordinaire des Caravanes.

Le dix septième nous partîmes au jour par des campagnes assez unies, mais desertes, & nous vinmes loger dans un Caravanferail nommé Guilaclar. Le dix-huitième nous eûmes fort méchant chemin, & nous logeâmes dans un village nommé Catrachiman. Le dix-neuvième comme il dégela les chemins n'en devinrent pas meilleurs. Nous fûmes jusqu'à un gros village nommé Turcoman, dont les logemens sont fort mal propres. Le mauvais tems nous força le lendemain de rester dans le village,

d'où après avoir marché toute la nuit , nous arrivâmes à Miana le vingt-un sur les dix heures du matin , & nous y logeâmes dans un fort beau Caravanferail.

Miana est une petite ville située au milieu d'une grande plaine entourée de fort hautes montagnes. Il y a en cette ville des Raftas qui veulent toujours tyranniser les Voyageurs, aussi vouloient-ils exiger de nous deux écus par teste outre le droit des charges. On leur dit que j'étois un Gentil-homme qui allois à Hispaham porter des lettres au Roy, & qu'ils se gardassent d'exiger rien de plus que leurs droits. Cela les retint par la crainte qu'ils eurent qu'on ne s'en fust plaindre : ce qui les fait revoquer quelquefois de leur employ avec de bonnes bastonnades. Après avoir marché le vingt-troisième environ une heu-

Du LEVANT. 51
re nous passâmes à gué la rivière
de Miana^a qui est large & pro-
fonde. On y construisoit un pont
dessus pour lors.

Nous entrâmes ensuite dans
une montagne dont les chemins
étoient rudes: on fut quatre heu-
res à traverser cette montagne
qui est fort droite & très haute.
Comme nous commencions à la
descendre, nous vîmes sur un ro-
cher fort escarpé deux petits
forts assez proches l'un de l'au-
tre; on appelle ces forts les Châ-
teaux des filles d'honneur; per-
sonne ne m'en pût donner l'ex-
plication. Ces Châteaux ser-
voient de retraite à des Vo-
leurs qui pilloient, & rançon-
noient les Caravanes. Scha-Abas
détruisit ces Voleurs, il en fit
mourir une bonne partie, & fit
ruiner ces Châteaux. Les Persans
ont beaucoup racommodé les
chemins dans cette montagne au

bas de laquelle nous passâmes sur un beau pont à trois arcades. Le fleuve qui coule dessous est très large & très rapide, il paroît aussi très profond : on le nomme Quersilheusé. Au-delà de ce pont à quelque distance on trouve un Caravanferail, & deux heures après de chemin un autre fort beau où nous logeâmes, qu'on appelle Janalaba. Il n'y habitoit personne, & il ne paroît aucunes habitations proche.



*Les Confins de la Medie
& de la Perse incultes
& steriles. Les Cara-
vannes vont presque
toujours de nuit dans
cette route, quoy qu'en
hyver. Raftas de Zari-
gan rangez à la raison
Riviere salée à Saxa-
va. Trois ou quatre vil-
lages se conservent la li-
berté de cultiver leurs
vignes. Montagne à
deux petites journées de
Saxava, d'où l'on dit
que personne ne revient.*

LE pays de la Perse que nous avons veu jusqu'à present est fort desert, & il sembloit que nous allassions toujours de pire en pire. Nous ne trouvions pas seulement en ces derniers lieux de quoy faire du feu. La necessité nous contraignit de prendre la fiente seiche de Chameau & de Mulle pour y faire cuire un peu de ris. Le terroir est presque sabloneux, & les montagnes toutes arides n'y produisent aucune chose. Le vingt. quatriéme nous marchâmes depuis minuit jusqu'à sept heures du matin par un chemin assez beau toujours entre deux montagnes. On resta dans le Caravanérail nommé Falcham, jusqu'au soir qu'on partit & qu'on marcha toute la nuit par quantiré de hauts & bas, de tours & de retours, dans un chemin qui serpente, & tout cou-

vert de neige , ce qui nous mor-
fondoit extrêmement.

Nous arrivâmes sur les six heu-
res du matin vingt-cinquième à
un village nommé Merbad , où
sur les dix heures du soir après
neuf heures de beaux chemins
nous allâmes à Zarigan. Il pa-
roît que cette petite ville a été
fort grande autrefois par les ruî-
nes considérables que l'on y
avoit tout au tour. Dès que nous
y fûmes entrez , les Raçtas vou-
lurent faire les méchans , ce qui
fit que nos Catregis menerent
toute la Caravanne dehors où
l'on étendit des Tapis sur la nei-
ge ; j'y fis donc bonne provision
de bois , & fis toujours bon feu.
Le pays est assez fertile aux envi-
rons. Il y a beaucoup de jardins,
& les vivres y sont à bon marché.
Cette ville est située dans une
plaine qui n'a guere que trois
quarts de lieüe de large.

Un des gens des Ractas voulut voler un cheval de la Caravane. Il fut aperçu & bien frotté des nôtres. Nous restâmes ainsi tout le vingt sixième campez dehors où il fallut se coucher sur la neige. Il est vray que nous avions une couverture sur nous le Pere & moy ; mais dans le tems que nous dormions il neigea tant, que nous fûmes même réveillés par la pesanteur de la neige qui nous couvroit. Ce qui est de singulier au reste nous n'avions point de froid , au contraire nous avions grand chaud. A deux heures après minuit on chargea, & il fallut partir quoy qu'il neigeast toujours. Nous marchâmes six heures dans une belle plaine où il y a plusieurs petits ruisseaux qui rendent ce pays fertile ; aussi cette plaine est elle semée de villages.

Le Caravan serail où nous lo-

geâmes le vingt-septième s'appelle Queurqueboula & n'est qu'à demye lieue de Sultanie. Cette ville paroît fort belle de loing, ce qui me donna envie de l'aller voir. Quand je fus dedans je ne trouvay rien de plus laid. Quelques Molquées & quelques maisons particulieres en font toute la beauté : le reste paroît des nits à rats. Les dehors & les jardins seulement en font beaux. Par les ruïnes qu'on y voit, il est aisé de juger que cette ville étoit autrefois plus grande qu'elle n'est aujourd'huy.

Sur les quatre heures du soir les Raçtas de Zarigan vinrent au Caravanserail demander leurs droits : comme ils vouloient trop exiger de la Caravane nous étions partis de ce lieu sans les payer. Ils firent d'abord grand bruit, & voulurent avoir beaucoup plus qu'on ne leur devoit.

Les Catregis là dessus, & les vâlers de la Caravane s'armerent de gros bâtons qu'ils ont coutûme de porter. Comme les Raâtas se preparoient à tirer le sabre, un de la Caravane me vint dire que nous allions être insultez & que je prisse mes armes. Aussi-tost dit, aussi-tost fait. Avec mes pistolets à ma ceinture, mon sabre, & mon fusil à deux coups, je fus au lieu où se faisoit le bruit. La chaleur me fit leur dire toutes les injures que je fçavois en Turc & en Arabe.

Un d'eux venant m'attaquer je le couchay en joüe, & il se laissa tomber de frayeur son sabre à demy tiré. Secondé enfin par quelqu'autres de la Caravane, je fis si grand peur aux Raâtas qu'ils se radoucirent beaucoup. Les principaux Marchands leur dirent que j'étois un Franc qui n'entendoit point

de raison, que j'en tuerois six ou sept sans me soucier de ce que je deviendrois. Que j'en avois tué d'autres par les chemins, & que de plus je portois des lettres au Roy de Perse. Ce discours rabatit beaucoup de leur fierté, & ils offrirent de s'accommoder comme les Marchands voudroient. Je fus donc prié de me retirer. Je m'éloignay de quelques pas, après quoy l'on me vint dire que j'avois fait merveilles, & que les Raâtas s'accommodoient pour tout ce que l'on vouloit. Ces sortes de gens sont fort cruels quand ils sont les plus forts, ce qui fait que la Perse est un mauvais pays pour voyager. Il y faut toujours avoir les injures à la bouche, & les armes à la main, si on ne veut point recevoir d'affront.

Le vingt-huitième on marcha huit heures toujours dans la plai-

ne de Sultanie. C'est le premier pays de la Perse que je trouvay le plus fertile , le plus remply de villages , de terres labourées , & de prairies. Nous logeâmes dans un gros Bourg nommé Sangala. Il n'y a point dans ce lieu de Caravanserail , mais on loge dans des maisons plus mal propres que des étables à cochons , & pour son argent a-t'on bien de la peine à trouver des vivres. Notre Caravane eut encore le lendemain quatre heures de la même plaine à aussi fertile & aussi pleine de villages , & logea dans une maison proche une petite ville nommée Emtier fort jolie par sa grande quantité de jardins & la petite riviere qui y passe. Il tomboit tant de neige que je ne pûs m'écarter pour l'aller voir. La belle plaine continua toujours jusqu'au village de Parsac que nous joignîmes a-

DU LEVANT. 61
près sept heures de marche &
d'où nous allâmes le lendemain
neufheures durant dans un pays
aussi agréable que les jours pre-
cedens. Ce fut dans ce chemin
que je me souvins d'avoir traver-
sé toute la Suisse dans le cœur
de l'hyver , sans y avoir senty
tant de froid.

Les chemins étoient si cou-
verts de neiges gelées , que nos
chevaux avoient de la peine à se
tenir. Nous passâmes dans un
fond où il y avoit plusieurs pe-
tits torrens tous glacez sur les
bords, ce qui fut cause que plu-
sieurs de nos Mules de charges
tomberent. Une Caravane qui
avoit été volée il n'y avoit pas
huit jours en cet endroit, nous y
fit apprehender les voleurs , &
précipita nôtre marche jusques
à Klara. Cette petite Ville-située
sur une petite élévation paroît
être quelque chose de loin ; mais

quand on est dedans, c'est la plus grande pauvreté du monde.

Le premier de Janvier 1701. étant partis à trois heures du matin, nous marchâmes cinq heures par un assez beau chemin, quoy qu'il tombât encore de la neige bien fort. Les Maisons du Fauxbourg de Saxava où nous logeâmes, étoient incomparablement plus propres que toutes celles de la route précédente. Saxava est une assez grande Ville, située dans une plaine sabloneuse. Elle a près de deux mille de tour, & n'est guere peuplée. Les murailles de son enceinte tombent en beaucoup d'endroits. Les restes de plusieurs grands édifices font connoître qu'autrefois elle a été belle. Il y passe une petite rivière presque toute salée, d'où vient qu'on y fait venir de l'eau douce par plusieurs canaux. Nous y demeurâmes jusqu'au

quatrième , & de là à une heure après minuit , nous marchâmes douze heures toujours par de petites Montagnes couvertes de neiges , & nous traversâmes plusieurs fois un ruisseau qui serpente beaucoup. On logea après dans un assez beau Caravanserail qui tombe en ruine nommé Zioug. Il n'y a aucunes maisons ny Villages aux environs , & il n'y habite personne , ce qui fait que l'on n'y trouve quoique ce soit , pas même du bois.

La plaine où nous passâmes le cinquième après minuit paroissoit assez fertile , & le chemin auroit été assez beau s'il n'avoit pas été couvert de neiges. Un Caravanserail assez beau tient au Village nommé Dangué ; dans ce Village & dans deux ou trois qui sont proches de là , nous eûmes d'assez bon vin à bon marché. Je marque cela comme

une chose rare ; parce que l'on n'en trouve point ailleurs où nous avons passé. Le Roy qui défendit aux Perses à son avènement à la Couronne de boire du vin , donna ordre même que l'on arrachât toutes les vignes de son Royaume. Quand les Officiers du Roy vinrent en ces lieux pour executer ces ordres, les habitans de trois Villages les tuerent. Depuis ce temps-là on ne leur en dit rien , & ils continuent à cultiver leurs vignes. L'on peut dire que ce sont les seuls de toute la Perse Mahometane qui boivent du vin en toute liberté. De là nous marchâmes la nuit du sixième pendant huit heures par des chemins entrecoupez de ruisseaux. Le Caravanserail est à l'entrée d'une petite Ville nommée Sava, qui marque par ses ruines qu'elle a été considerable autrefois.

Il n'y a que deux Mosquées assez belles qui la rendent celebre à cause de quelques grands personnages qui y sont enterrez, & de la devotion des Persans qui viennent y visiter leurs tombeaux. Nous en partîmes le septième à quatre heures du matin, & après neuf heures de course par des chemins comme les precedens, on arrive à un lieu où il y a huit grands Caravanserails qui tombent en ruine. Celuy où nous logeâmes se nomme Jafarava. Un Chapar y voulut prendre un cheval de la Caravane; mais il fut bien battu, & contraint de se sauver.

Quand nous eûmes marché le huitième environ quatre heures, toujours dans la plaine, nous passâmes devant une petite montagne fort proche du grand chemin; elle est ronde, & au milieu de la plaine. On fait mille con-

tes de cette montagne ; mais une chose que l'on en assure est que tous ceux qui y vont n'en reviennent plus. Elle tire son nom de là ; car elle s'appelle en Persan , Guedan-Guery-Guernas , & en Turc , Guidel-Quel-Maïse , qui veut dire , montagne de ceux qui y vont n'en reviennent jamais. La raison la plus specieuse qu'on m'en a dit , est qu'il y a des terres mouvantes dans de certaines heures du jour qui engloutissent ceux qui se hazardent d'y aller. Les gens du pays disent que le Roy de Perse y a envoyé plusieurs personnes , & que jamais il n'en est revenu aucune. L'on y a fait aller plusieurs chameaux qui n'en sont pas revenus non plus. J'avois grande envie d'y aller moy même , mais les gens de nôtre Caravane ne le voulurent jamais permettre.

VI.

*De Com , lieu de la sepulture des
Rois de Perse. Tombeaux des
descendans d'Aly. Mosquées su-
perbes par l'or qu'on y a prodi-
gué. Deluge souterrain à Com.
Manufactures de Cachan.*

DEs environs de la mon-
tagne dont on fait tant de
contes , on commença à voir la
Ville de Com. Avant que d'y ar-
river , il faut passer devant cinq
endroits de beaucoup d'étendue ,
pleins de ruines , dont les débris
sont encore fort élevez. L'on
m'a dit que c'étoient les ruines
des Temples des anciens Perse,
des Adorateurs du feu. En ap-
prochant de la Ville de Com ,
l'on voit de tous côtez plusieurs
petites Mosquées & plusieurs

tombeaux où sont enterrez tous les descendans d'Aly. Il y en a une si grande quantité qu'il est impossible de les compter , à moins que l'on ne voulût faire le tour de la Ville. Sur les onze heures du matin nous passâmes un grand pont pour y entrer.

Le Caravanérail où nous logeâmes est assez beau. C'est dans cette Ville qui paroît fort grande , où l'on enterre les Roys de Perse dans des Mosquées très- riches , par une quantité de vases d'or , des lampes d'or , & des grilles d'argent qui regnent tout autour des tombeaux. Les étoffes riches n'y sont pas épargnées. La plupart de toutes ces Mosquées sont revêtues de jaspe , de marbre , & de porphyre , avec quantité d'inscriptions en lettres d'or. On y voit aussi le tombeau de Fatime parente d'Aly , pour laquelle les Persans ont une

DU LEVANT. 69

grande devotion. Ce tombeau est dans une Mosquée si belle & si riche que je ne croy pas qu'on en puisse estimer la valeur. En lampes & en boules d'or, il y a, dit-on, plus d'un million de livres de poids. Ce sont des magnificences enfin, qui répondent à l'idée qu'on a des richesses de l'Orient.

Il est arrivé depuis deux ans à cette Ville un grand malheur qui l'a presque à moitié ruinée. Des sources d'eau vinrent en si grande abondance de dessous terre, & avec tant de violence, qu'outre la plus grande partie des maisons qui ne sont que d'argile qu'elles renversèrent, elles firent enfoncer entièrement les belles & riches Mosquées qui y étoient. Ainsi quantité des plus belles y ont pery, & la plupart des autres en ont été beaucoup endommagées. On travaille pre-

seulement à les reparer. Il y avoit aussi plusieurs Bazars, dont il n'en reste plus qu'un assez beau, tout couvert, & dont les boutiques y sont assez propres.

Le grand negoce de ce pays est de quantité de fruits secs. On y fait de tres-bonnes lames de sabres. Les dehors de cette Ville sont tres-beaux & pleins de Jardins, avec quantité de lieux de devotion pour les Turcs; aussi y en vient-il beaucoup en pelerinage. Nous trouvâmes les peuples de cette Ville assez affables, & nous y restâmes jusqu'au onzième que nous partîmes à dix heures du matin. On marcha pendant cinq heures par des chemins tres-mauvais, nos chevaux y enfonçoient jusqu'au ventre. Le chemin fut toujours plein de bouë jusqu'au Village nommé Sangarou, où nous logeâmes sous des voutes dehors un Cara-

DU LEVANT. 71
vanferail qui étoit plein d'une
autre Caravane.

Le douzième nous partîmes à
une heure après minuit. Nous
marchâmes douze heures tou-
jours dans la plaine , & nous
passâmes devant plusieurs beaux
jardins enclos de fort hautes mu-
railles qui sont des lieux de plai-
sance des Roys de Perse , où ils
viennent quand ils veulent aller
à la chasse. Le Village où nous
logeâmes se nomme Dessinsim.
Le treizième étant partis à deux
heures après minuit, nôtre cour-
se fut de neuf heures. Au com-
mencement le chemin fut fort
mauvais, & nous trouvâmes plu-
sieurs Villages des habitez, avant
que d'arriver à Cachan, dont le
Caravanferail est tres-beau.

Cette Ville est située dans une
grande plaine proche d'une
haute montagne. Elle a bien une
lieuë de long sur un quart de

lieuë de large , & bâtie en demy-lune. Il n'y passe point de riviere; mais l'on y fait venir de l'eau par des canaux. On descend aussi dans de profondes caves où il y a de belles sources d'eau vive. Il y a encore quantité de Mosquées de toutes grandeurs où sont enterrés des descendans d'Aly, que les Persans reverent beaucoup. On y voit aussi quantité de Bains, d'Ecoles ou Colleges , & un Bazar fort élevé & bien éclairé qui regne presque d'un bout de la Ville à l'autre. Il y en a encore d'autres tres-beaux où l'on vend de toutes sortes de marchandises; mais surtout il s'y fait un fort gros commerce d'étoffes de soye. Ce sont les Manufactures qui font toute la richesse. Les brocards d'or & d'argent qu'on y fait, sont les plus beaux de la Perse, aussi en porte-t-on par tout. On y fait quantité

quantité de raiolles & de mouchoirs de soye.

Il n'y a gueres de Ville où l'on vive à meilleur compte qu'à Cachan. Les habitans y sont de plusieurs Nations, comme Turcs de la Secte d'Aly, & de celle d'Omar. Il y a quantité de Chrétiens, plusieurs Juifs, des adorateurs du feu, & des Baniânes qui sont Idolâtres; mais de plusieurs sortes. Cette Ville est ceinte d'une double muraille flanquée de plusieurs tours à l'antique. On nous dit que l'Esté cette Ville est remplie de Scorpions qui sont fort dangereux. Le Caravanserail où nous étions logez est un des plus beaux de route la Perse, & il y a toutes les commoditez que l'on peut souhaiter. Il est à double étage, avec un magnifique bassin d'eau dans le milieu. La Maison Royale qui est vis-à-vis a de tres-grands

Jardins , comme dans tout le territoire.

Nous restâmes à Cachan jusqu'au seizième que nous en partîmes à deux heures après minuit , & après huit heures de beau chemin , nous montâmes une montagne au haut de laquelle est un grand lac , qui fournit à ce qu'on dit toute l'eau dont Cachan a besoin. Nous logeâmes là dans un Caravanse-
rail presque tout ruiné , près d'un Village nommé Goulapa. Une autre Caravane en chemin nous avertit qu'elle avoit rencontré des voleurs , ce qui fit que nous partîmes à 5. heures après midy , & chacun mit ses armes en état en cas de rencontre. On marcha ainsi jusqu'à six heures du matin que nous arrivâmes à un Village nommé Corf , dont le Caravanse-
rail est très-méchant & tout découvert. Dans les montagnes

prochaines il y a des voleurs qui font souvent des descentes dans ces Villages , & volent tout ce qu'ils peuvent attraper , même jusqu'aux personnes qu'ils prennent pour faire esclaves.

Nous marchâmes le lendemain dix-septième pendant douze heures dans des montagnes toutes pleines de buissons , ce que nous n'avions point encore rencontré en Perse , & nous arrivâmes à un Caravanserail nommé Sardaen. Notre marche du dix-huitième , depuis quatre heures du soir jusqu'au Village nommé Ric fut de huit heures. Nous y restâmes tout le dix-neuvième , & le vingtième nous en partîmes à deux heures après minuit. La plaine que nous traversâmes est toute semée de Villages. On trouve là en chemin faisant je ne sçay combien de petits ponts d'espace en espace sur des ca-

naux faits exprés pour arrouser les terres. Nous y rencontrâmes dix-sept chameaux chargés des femmes du Roy. Les Eunuques qui les escortoient, nous firent ôter du grand chemin en nous faisant prendre dans les terres plus d'une bonne portée de fusil. Trente ou quarante hommes alloient cent pas devant ces chameaux, & raccommodoient les chemins avec des outils propres à cet usage. Ces femmes étoient dans des cages toutes couvertes de tapis rouges, il y en avoit une de chaque côté, ce sont-là les carosses du pays. Quand nous eûmes passé bien avant; car ces équipages vont fort doucement, nous nous remîmes dans le grand chemin.



VII.

*Arrivée à Hispaham. Le Galo-
piner des Francs. Maisons bâ-
ties de terre. Description des
principaux édifices d'Hispaham.
Tour bâtie de cornes de Daims
& d'os de Gazelles. Exercices
du Maidan cessez. Adresse d'un
Archer. Du Sorbac, & du Pont
d'Hispaham.*

A Prés huit heures de course
depuis le Village de Ric,
nous arrivâmes sur les dix heu-
res du matin à Hispaham. Les
Capucins que nous fûmes voir
sur le champ, nous reçurent
fort bien. Et les trois à quatre
premiers jours de nôtre arrivée
se passerent à recevoir des visi-
tes & à en rendre, selon la cou-

tume des Francs en ce pays-là. Tous les Européens sont fort unis ensemble & avec les Religieux, ce qui rend les visites fréquentes, où l'on ne se quitte jamais sans boire. Cela fait qu'on a donné le nom à ces visites, de *Galopiner*, de maniere qu'au lieu de dire allons faire visite, l'on dit allons *Galopiner*. Aussi quand on est chez quelqu'un, on vous dit, Messieurs les *Galopins*, soyez les bien venus, & d'abord la bouteille vient sur la table.

Hispaham est une Ville fort grande située dans une belle & grande plaine tres-fertile, & qui produit beaucoup de bled. Les maisons n'y sont bâties que de terre, & les rues n'en sont point pavées; ce qui fait que l'hyver on n'y sçauroit marcher que l'on n'ait de la boüe jusqu'à my-jambe, & que l'esté on y est tres-incommodé de la poussiere. Il y

à encore une plus grande incommodité , c'est que toutes les immondices des lieux communs tombent dans des fossez qui sont dans les ruës , ce qui est fort dangereux. Quand on marche de nuit l'on court risque de tomber dans ces trous , qui rendent une tres-mauvaïse odeur , & il faut que l'air y soit aussi bon qu'il est pour que la peste ne s'y engendre pas. S'il meurt un cheval, on le laisse dans la ruë , un chien & un chat de même. Toutes les tripes que l'on vuide de toutes les bêtes qu'on tuë ne sont pas jettées autre part : mais l'air y est si subtil qu'il dissipe tout. Les ruës outre cela en sont fort étroites , parce qu'elles ont la plûpart des voutes & des avances sur chaque aïsse , afin que l'on puisse marcher à couvert du Soleil.

Il y a beaucoup de Mosquées ; mais de cette grande quantité

on n'en peut compter que trois qui sont tres-belles , ſçavoir la Mosquée du Roy Scha - Abas , celle du Roy d'apresent , & celle de ſa Mere. Elles ſont magnifiques & ornées dedans d'une quantité conſiderable de lampes d'or ; tout y eſt peint en or & en azur. Les colonnes ſont de porphyre, de marbre, & de Jaſpe. Au lieu de ferrures aux portes, tout y eſt d'argent, même juſqu'aux clouds, ſans une quantité de bandes de même métal. Il y a un grand parvis devant la Mosquée tout pavé de marbre de pluſieurs couleurs, & ſi proprement arrangez enſemble, qu'ils representent pluſieurs figures. Après les Mosquées ce ſont les Bazars & les Caravanſerais. Les Bazars ſont de grandes ruës voutées , où il n'y a que des boutiques.

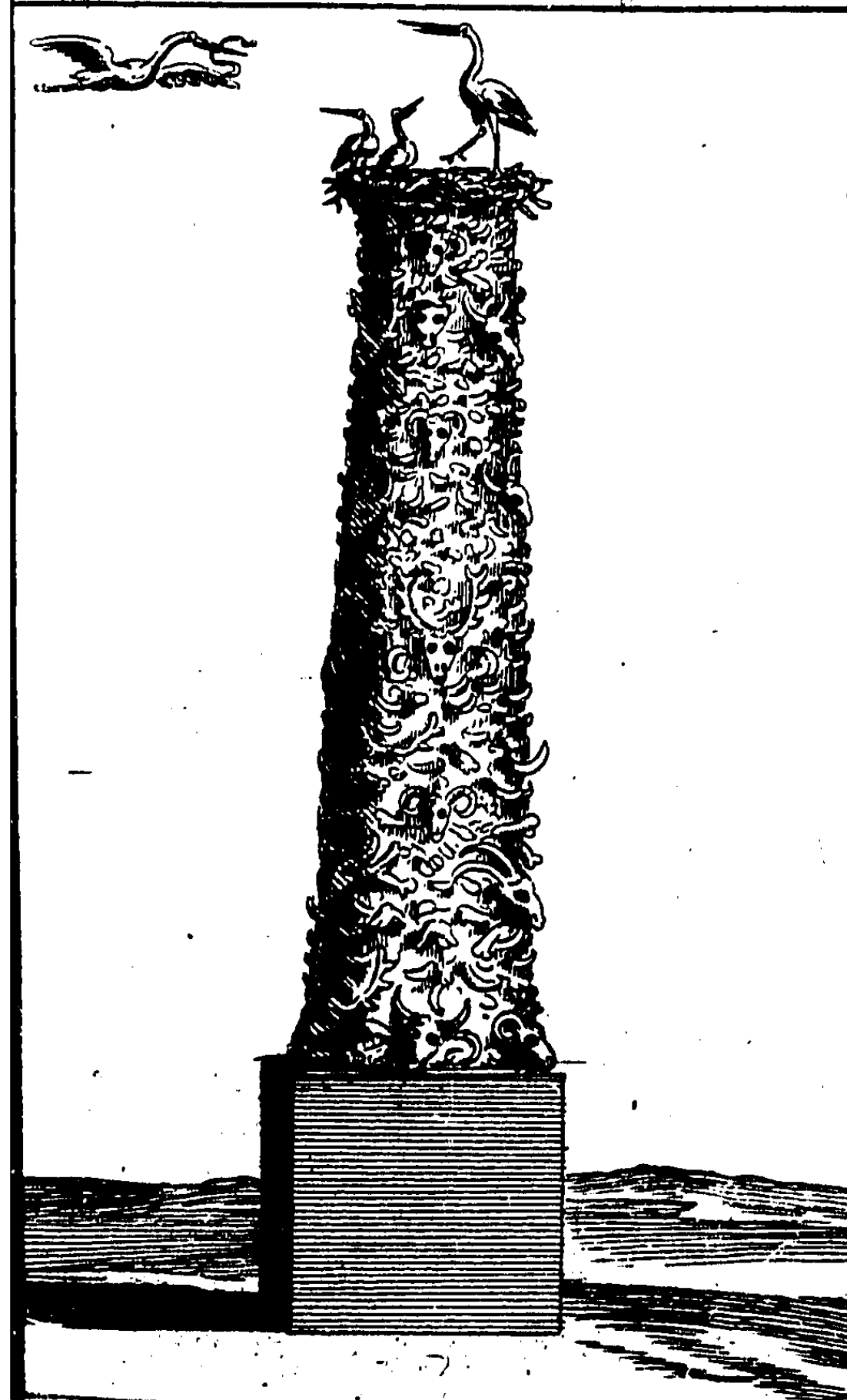
Presque chaque métier a ſon Bazar ; c'eſt ce qui fait qu'il n'y

en a que quatre ou cinq de considerables ; ceux où se vendent les toiles qui viennent des Indes, les étoffes , les pierreries , & les marchandises fines. Outre les Bazars des gens de métier, il y a des Bazars par toute la Ville, où l'on ne vend que des denrées pour manger , comme plusieurs boutiques où l'on vend des pâtés des douceurs de toutes façons, des boutiques où se vend l'huile, le beurre, le fromage ; & d'autres où l'on ne vend que des fruits frais & secs.

Les Caravanserails sont des lieux quarrés où il y aura 20. chambres de chaque côté plus ou moins ; ils sont ordinairement à deux étages. Le premier étage sert de Magazin pour les marchandises ; & le second étage pour loger , où l'on y est en grande sécurité, comme j'ay dit. Il y a des gardes aux portes qui

prennent connoissance de tout ce qui sort & de ce qui entre. L'on voit dans Hispaham une tour qui passe pour une rareté. Elle est en un lieu clos de murailles. Le Roy Scha-Abas ayant fait un jour une chasse generale, il y fut tué une si grande quantité de gazelles & de daims qu'il voulut que des cornes, des têtes, & des os, il en fût fait une tour qui est celle que l'on voit encore aujourd'huy haute environ de 45. à 50. pieds.

Ce que l'on trouve de plus beau à Hispaham est le Maidan ou la grande place, dont la figure est un quarré long qui a sur chaque côté cinq cent pas de longueur, & de large deux cent cinquante. Ses aîles ont à peu près six toises de haut, & forment deux étages d'une même simetrie. Le premier étage est soutenu par des Arcades qui regnent tout



autour, & qui ont dans leurs enfoncemens des boutiques de Marchands; des Orfèvres, des Lapidaires, des Clincailliers, des Libraires, des Changeurs, & les meilleurs Ouvriers qui travaillent aux arcs & aux fleches: comme aussi de fort bons Fourbisseurs de toutes sortes de fabres. Au dessus de ces arcades les petites chambres y sont occupées en partie par les Officiers du Roy, & dans les autres c'est souvent la demeure des filles de joye.

Tout le long des aîsles de la place, il y a quantité de lampes attachées contre la muraille pour faire des illuminations dans le temps des fêtes publiques. L'on voit regner tout autour de cette place un canal revêtu de pierres de taille qui ressemblent fort à du marbre. On avoit fait ce canal pour donner de la fraî-

cheur à des arbres que l'on y avoit plantez tout autour ; mais qui n'y ont peu venir. Au milieu de la place il y a un grand arbre haut comme un mâts de navire qui y est planté. On avoit coutume d'y attacher tout au haut un prix qui y restoit pendant six jours : Les Perses s'exerçoient à qui le mettroit à bas à coups de flèches. Ils ne decochoient néanmoins leurs fleches que quand ils avoient passé l'arbre à course de cheval , & par derriere ils tiroient au prix. Ces Jeux qui exerçoient beaucoup la jeune Noblesse de Perse , ne se font plus depuis quelques années.

A propos de tirer de la fleche par derriere en courant , l'on me fit une histoire qui merite que j'en fasse le recit. Le Roy faisant la revue des troupes de la Maison qui consistent en infanterie & en cavalerie. (L'infanterie est

armée de sabre & de gangiare , avec des mousquets qui sont fort legers & la méche dont ils se servent est de cotton. La cavalerie l'est de deux manieres une partie de lances, de sabres & de grosses masses de fer, l'autre porte l'arc & le carquois. J'oubliois à dire qu'ils ont tous des rondaches.) Ces troupes donc passans en revue devant le Roy, faisoient voir leur adresse. Les Mousquetaires tiroient à un but qui étoit sur une petite hauteur. Ceux qui avoient la lance caracolloyent devant le Roy, montraient leur sçavoir faire à la bien manier. À l'égard des Archers, chacun tiroit sa fleche à un but, l'un après l'autre en courant à toute bride.

Il y avoit entre autres un de ces derniers assez petit , & qui n'avoit pas grande mine. Quand son tour vint , il ne piqua point

son cheval, & ne se mit point en devoir de tirer sa fleche ; mais en passant devant le Roy il fit seulement une inclination profonde. Le Roy indigné de cette espece de negligence donna ordre sur le champ qu'on démontrât cet Archer, qu'on luy ôtât ses armes, & qu'on le cassât honteusement. Un des principaux Officiers qui le connoissoit, dit au Roy qu'il ne sçavoit pas pourquoy cet homme en avoit usé de cette maniere ; mais qu'il étoit un des meilleurs soldats du Royaume ; que son pere avoit été un vaillant homme, & qu'il avoit fait de si belles actions que Sa Majesté luy en avoit accordé trois payes. Cet Officier l'ayant ensuite nommé au Roy, ce discours fit que le Prince voulut qu'on le luy amenât.

On l'avoit déjà démonté, & le Roy luy ayant demandé pour-

quoy il n'avoit pas tiré sa fleche comme les autres : Je ne sçay luy répondit-il, tirer mes fleches que contre les ennemis de Vòtre Majesté. Comme cette réponse plût au Roy, il luy dit : Allez reprendre vòtre cheval, & faites-nous voir vòtre adresse. L'Archer fit une profonde reverence, fut remonter son cheval, & après quelques caracolles pour montrer qu'il le sçavoit bien manier, il le poussa à toute bride, jusques à une certaine distance au-delà du but où il décocha sa fleche par derriere qu'il mit au milieu. Au retour il vint encore passer devant le Roy, & repoussant une seconde fois son cheval avec autant de dexterité que de vitesse, il tira de même une fleche nouvelle qui fendit la premiere par le milieu. Le Roy surpris de voir tant d'adresse dans un homme qui n'avoit point de mine, ne laissa pas de

luy donner une veste, & de luy augmenter sa paye.

Or cette belle & grande place est à present si pleine de méchantes petites hutes de toutes sortes de gens qui vendent de quoy manger, qu'elle ressemble à une foire de Village. Quand ces vendeurs de mangeailles sont partis, qui est d'ordinaire l'après-midy, des troupes de Batelleurs y vendent de méchantes drogues pour guerir de tous les maux que l'on n'a point. De certains gueux outre cela, diseurs de Romans y prennent aussi leur place. Enfin en tout temps ce beau lieu est tres-mal occupé. La grande porte du Palais du Roy donne sur cette place. Il y a deux autres portes de ce Palais qui y donnent aussi, & la principale est dans le milieu. L'on voit au-dessus un gros pavillon élevé environ cinq toises plus que les édifices

édifices qui enferment le Meidan. Il est composé de quatre étages, & quand le Roy veut voir quelque fête qui se fait dans la place, il se met toujours dans l'étage le plus haut. Ce dernier étage est fermé par un grand rideau d'une tres-riche étoffe avec une grande frange d'or. Tous ces appartemens sont comme ouverts. L'or & l'azur y paroissent prodigieusement par tout avec la peinture. Au travers des Jalousies qui regnent autour, on voit en bas des deux côtez de ces portes qui regardent sur la place cent trente pieces de canon de plusieurs grosseurs, fort en desordre, beaucoup ne sont pas même sur leurs affuts. Au bout de la place on trouve cette belle Mosquée du Roy, dont j'ay parlé. J'ay oublié de dire que son dôme & ses minarets, & presque tout le dehors de ses murailles sont revêtus de

briques faites en façon de fayance de diverses couleurs, qui font plusieurs inscriptions Arabes & en langue du pays. Delà il faut s'aller promener au Sorbac, belle & grande allée d'arbres tres-hauts & touffus qui donnent une grande fraîcheur; rien n'est plus commode quand on va à Julfa dans le chaud. On sçait que ce dernier lieu est le fauxbourg d'Hispaham où demeurent tous les Chrétiens, excepté quelques Francs qui demeurent dans la Ville. Cette belle allée a plus de deux mille pas de longueur. Tous les arbres sont plantez en droite ligne. Le Roy qui les fit planter voulut qu'ils le fussent tous en un même instant, afin qu'ils eussent tous le même sort. Pour cela il fit faire les creux tous prêts, & fit tenir les arbres proche du trou avec des hommes pour les planter. Il avoit

DU LEVANT. 91
donné ordre qu'à un coup de canon, l'on plantât tous les arbres, c'est ce qui fut executé dans l'instant. Je ne sçay si cela y a fait quelque chose ; mais je sçay bien qu'ils sont presque aussi beaux les uns que les autres. On a fait deux petits canaux qui conduisent de l'eau sur la racine de ces arbres. Il y a de belles fontaines jaillissantes dans le milieu, un grand bassin d'eau avec deux beaux canaux à droit & à gauche qui conduisent à des Maisons de plaifance du Roy. L'allée n'est interrompue que par un pont magnifique sous lequel passe la riviere nommée Sandareu. Ce pont a trente quatre arcades, & est bâti tout de brique cuite. Il y a six chemins par où l'on passe sur le pont, un dans le milieu, & deux à côté sous deux petites galeries couvertes, deux autres par

92 VOYAGE
dessus les deux galleries , & un
dessous le pont percé par le mi-
lieu de ses arcades ; il y a des
pierres qui s'élevent hors de
l'eau sur lesquelles on passe aussi
en enjambant. Après quoy la
belle allée va finir à la porte
d'une des Maisons de plaisance
du Roy.



VIII.

Cherimany Armeniens riches. Le neveu de Tavernier par sa femme & Armenien leur suppose des dettes. Il se fait Mahometan pour les exiger. Les Cherimany succombent à la persécution, & se font Mahometans. Gaures adorateurs du feu. Circonstances de leur religion. Portrait du Roy de Perse. Tyrannie du Courroux. Chrétiennes mariées à six ou sept ans. Moines Ambassadeurs défrayez. Têtes coupées au bout de lances dans les pompes; fourbe de ceux qui les portent.

AU sortir du pont en tournant à droit on entre dans Julfa qui est le fauxbourg d'Hif-

paham , mais qui feroit bien une belle Ville tout autre part. Les maisons en font bien bâties , & les ruës fort droites. Il y a presque dans chaque ruë des allées d'arbres qui y font un tres-beau cours. Au pied de ces arbres , un petit ruisseau qui coule de chaque côté leur donne une tres-grande fraîcheur en tout temps. Julfa est le lieu où demeurent tous les Armeniens d'Hispaham. Il y a quatre Eglises pour les Catholiques , où demeurent des Missionnaires Franks ; c'est-à-dire , Européens. La premiere , est celle des Jesuites , de qui l'Eglise est tres-grande & tres-belle. Ils ont un College où il y a grand nombre d'Ecoliers , & leur Maison qui est tres-spacieuse , a aussi un beau Jardin. Les Prêtres du Seminaire des Missions Etrangères y ont un établissement où Monsieur l'Evêque de Baby-

Joné demeure d'ordinaire. Les Carmes Déchauffez de même y ont une Maison & une Chapelle. Ils se preparent à y bâtir une Eglise, avec le secours de trois Armeniens nommez les Chermany qui étoient les principaux de Julfa. Ces Peres qui les avoient convertis à la Religion Catholique Romaine, en esperoient un grand bien. En effet, beaucoup d'Armeniens à leur exemple renonçoient à leur schisme.

Le malin esprit jaloux de tant de bien qui se procuroit, fit venir à Hispaham un malheureux aventurier. Ce fourbe qui se donnoit le nom de Philippe Comte de Sagly, étoit fils d'un pauvre Armenien du pays, mais qui avoit été élevé en Europe, & avoit épousé une nièce de Tavernier. Il avoit vu dans plusieurs papiers de l'oncle de sa femme qu'il avoit eu beaucoup

de commerce & de correspondance avec les Cherimany. Dans le dessein d'en profiter, il contrefit leur seing, leur cachet, & leur écriture, & fit de grandes obligations qui paroissoient être dûes par ces Cherimany. Outre cela il se donnoit à Hispaham la qualité d'Ambassadeur, parce qu'il avoit une Lettre de recommandation de l'Empereur, pour engager le Roy de Perse à luy faire faire justice des sommes qu'il pretendoit.

Dès qu'il fut arrivé à la Cour, il se fit Mahometan pour avoir plus d'autorité à demander ces fausses dettes qui ne se montoient qu'à quatre cent mille livres seulement. Les Cherimany soutinrent les premiers assauts avec courage, & firent connoître qu'ils ne devoient rien. Mais le fourbe interessa dans son party des principaux du Royaume, ce
qui

qui fut cause que les pauvres Armeniens furent mis en prison, & condamnés à payer des sommes considerables. Ils satisfirent à quelqu'une, mais quand ils virent que la persecution continuoit, & qu'on leur donnoit tous les jours la bastonnade, pour mettre fin à leurs tourmens qu'ils ne pouvoient plus supporter, ils embrasserent la religion du Prince, afin d'avoir la liberté de plaider contre un homme qui vouloit s'emparer de tout leur bien si injustement.

L'on peut dire que cela fit une diversion terrible pour le progres de la Religion Catholique, qui avoit eu de si beaux commencemens. Les Peres Carmes travaillent à faire revenir ces pauvres malheureux, & il y a beaucoup d'apparence qu'ils y réussiront; puis qu'un d'eux a déjà pris le party de s'en aller à Venise pour

y passer le reste de sa vie , & y faire penitence de sa faute. Il y a aussi dans Julfa un Couvent de Dominicains qui sont la plupart Persans , d'un lieu que l'on nomme Abaranelle où tous les peuples ont toujours suivi la croyance Romaine malgré les revolutions qui sont arrivées dans tous ces pays.

De Julfa je passay au fauxbourg de Garabat où demeurent les Gaures qui sont les anciens Perses adorateurs du feu. Ils ont de la veneration pour cet élément, parce que leur Prophete étant jeune y avoit été jetté par un de leurs Roys, à ce qu'ils disent, sans en souffrir aucun mal. Leur Prophete ayant pris de ce feu , ils l'ont toujours conservé & l'entretiennent encore aujourd'huy ; & c'est de là qu'on les appelle adorateurs du feu. Ils ajoutent, que leur Prophete tout petit

qu'il étoit, avoit fait mourir ce Roy par une mouche qu'il luy fit entrer dans l'oreille. Le fils de ce Prince pour vanger sans doute la mort de son pere, fit mettre le Prophete en prison. L'on vit après cela que tous les plus beaux chevaux du Roy devinrent immobiles, surquoy le Prince ayant consulté ses Astrologues, ils luy répondirent que Dieu le punissoit d'avoir fait mettre en prison l'homme que Dieu avoit envoyé. Le Roy le fit mettre d'abord en liberté, & le conjura de prier Dieu pour la santé de ses chevaux; que si cela arrivoit, il croiroit en luy comme à un homme envoyé de Dieu. La priere du Prophete fut exaucée, & le Roy luy demanda une nouvelle preuve de sa mission que je ne rapporte point, parce qu'elle sent trop la fable comme le reste, après quoy, disent-ils, le pro-

phete disparut, & s'en alla dans le Ciel. Il a laissé, dit-on, trois de ses enfans sur la terre qui doivent un jour paroître avec de grandes qualitez & autoritez, & qui doivent les remettre dans leur premiere splendeur.

Voilà quelques-uns des contes qu'ils me firent que je rapporte en courant pour faire admirer les illusions où la credulité & l'ignorance des hommes les fait tomber. Ils exposent, me dit-on, leurs morts nus dans un lieu entouré de murailles aux oyseaux carnassiers. On remarque que ces oyseaux se jettent d'abord aux yeux des cadavres, & selon qu'ils devorent d'abord ou le gauche ou le droit, les Goures en tirent un bon ou mauvais augure du salut ou de la reprobation du mort. On m'assura encore qu'ils épousaient quatre ou cinq femmes ordinairement,

quoy qu'une Relation d'une Mission en Perse de 1702. dise le contraire, dont l'Auteur avance avec assez peu de certitude, que la polygamie n'a été introduite en Perse que depuis le Mahomérisme. Ce lieu où demeurent ces Peuples est tout beau, pour les belles allées d'arbres qui sont dans leurs ruës. Les filles & les femmes y passent pour être fort amoureuses, aussi en fait-on beaucoup d'histoires. Voilà tout ce que je sçay de ces Gaures qui sont tous fort pauvres.

J'ay veu le Roy plusieurs fois, & je l'ay accommodé de trois montres des plus belles que j'avois. C'est un bel homme de moyenne taille, la barbe noire, & ne porte à présent que de fort grandes moustaches. Il a sept femmes qu'il reconnoît pour légitimes, & ce sont de ces femmes dont les enfans peuvent

être Roys. Il en a plus de trois cens autres qui sont toutes les concubines, c'est ce qui fait toute la Cour dans le dedans, avec les Eunuques qui les gardent. Quand le Roy sort avec quelqu'une de ses femmes, l'on fait faire *couroux* par où il doit passer. Il faut que tous les hommes sortent de leurs maisons, & qu'il n'y reste que des femmes; s'il s'y rencontroit un homme, il seroit tué sur le champ. Le Roy fait faire quelquefois couroux dans Julfa, & il faut que tous les hommes s'en aillent.

Souvent les Eunuques entrent dans les maisons, & quand ils y trouvent quelque belle fille, ils la prennent & la menent au Roy. Si elle luy agrée, il faut qu'elle se fasse Mahometane pour être mise dans le Haram avec les autres concubines. Il est arrivé quelquefois que le Roy en a pris

D U L E V A N T. 103
jusqu'à vingt & à trente, & c'est
un mal où l'on ne peut mettre
de remede. Tout ce que les Ar-
meniens font pour se garantir
de ce malheur, ils marient leurs
filles dès l'âge de sept à huit ans,
comme le sieur Macara qui a
marié sa fille qui n'a que neuf
ans, par une semblable peur.

L'on voit toujours des Ambas-
sadeurs à Hispaham de presque
tous les Princes de l'Europe, si
l'on peut donner le titre d'Ambas-
sadeur à des personnes qui ne
portent seulement que des Let-
tres qui demandent au Roy pro-
tection ou passage. Ce sont tou-
jours des Religieux qui viennent
en cette qualité. Dès qu'ils ar-
rivent en Perse, ils quittent leurs
habits de Moine, & s'habillent
en seculiers, avec le chapeau
bordé & le plumet. Ils prennent
cinq à six pauvres Armeniens
qu'ils déguisent le mieux qu'ils

peuvent afin de s'en servir de Valers. Quelques Marchands Armeniens se joignant avec eux, passent pour être de leur suite : & pour frauder les doüanes, ils disent que leurs marchandises sont les presens que l'Ambassadeur porte au Roy. Dans cet équipage ils vont trouver le Kam de la premiere Ville de Perse où ils arrivent, & font dire qu'ils sont des Ambassadeurs de quelque grande Puissance d'Europe. Ils demandent une grande paye avec un grand nombre de chevaux & de chameaux pour porter leur monde & les presens qu'ils portent au Roy.

L'on fait d'abord quelque difficulté d'accorder à ces representans déguisez, ce qu'ils demandent ; mais après plusieurs contestations l'on convient d'un nombre de chameaux & de chevaux pour l'équipage de l'Am-

ambassadeur, & d'une somme d'argent qu'on luy paye tous les jours. Cela se fait par une ancienne coutume en Perse de nourrir & de défrayer tous ceux qui portent des Lettres au Roy, dès qu'ils commencent à mettre le pied dans ses terres jusqu'à ce qu'ils en sortent. Cet usage qui procure un gain considerable, y attire un grand nombre de ces porteurs de Lettres qui prennent toujours la qualité d'Ambassadeurs. C'est aussi ce qui donne sujet aux Persans de dire que leur Roy est le plus grand Roy de la terre, puisque toutes les autres Puissances luy envoient des Ambassadeurs, sans qu'il en envoie nulle part. Dans le temps que j'étois à Hispahan le Pere Felix Maria Capucin, avoit en cette qualité trente écus par jour, & une belle maison appartenant au Roy pour se loger. III

avoit apporté au Prince des Lettres de recommandation de l'Empereur, du Pape, & du grand Duc de Florence qui le prioient de protéger la Mission de Teflis. Ce Religieux eut trois Audiences du Roy.

Voicy l'ordre qu'on tient toujours dans ces sortes d'Audiences. A la premiere, l'Ambassadeur presente ses Lettres de creance, qui sont prises par le premier Ministre. Le Roy parle ensuite pour l'ordinaire des Princes de qui l'on apporte des Lettres, & demande comment ils se portent, l'état de leurs affaires, s'ils ont guerre, & s'ils sont victorieux. L'on sert après cela une grande nape par terre, qu'on couvre de plusieurs plats, & l'Ambassadeur y mange avec ceux de sa suite qu'il a choisis. Le Roy dans un lieu plus élevé est servy de même. Tout ce repas ne consiste qu'en

pilleau , quelques poules bouillies, quelques poulets, de l'agneau rôty , & quelques autres ragoûts à la Persienne qui ne sont pas trop bons. Les mêts sont servis dans de la vaisselle d'or fort massive. L'Ambassadeur a toujours coûtume d'envoyer ses presents avant que d'aller à l'Audience; & pendant le repas , il peut voir par une fenêtré que le Roy les fait passer devant luy , afin que l'Ambassadeur connoisse qu'il en fait cas. Ensuite passent les Elephans du Roy, & plusieurs beaux chevaux que l'on mene en laisse. L'on porte aussi plusieurs têtes au bout des lances. Ces têtes sont ou de personnes de remarque rebelles au Roy , ou de quelques voleurs redoutables. Quand toutes ces choses ont passé , & que le Roy a fait déservir , l'Ambassadeur prend congé du Roy qui promet de

faire réponse aux Lettres.

L'Ambassadeur après reste dans sa maison jusqu'à ce que le Roy l'envoie querir. Quand on donne les Lettres à l'Ambassadeur, on les luy met sur la tête & il les emporte de cette manière jusqu'à ce qu'il soit dehors. On luy envoie ensuite les présents en échange de ceux qu'il a donnez. Le Roy observe toujours de donner le double de ce qu'il a reçu. Dès que l'Ambassadeur a pris son Audience de congé, il peut partir quand il veut, & il est défrayé jusqu'à ce qu'il soit hors des terres de Perse. Le Roy est d'un fort bon naturel, on luy fait accroire tout ce que l'on veut, témoin une chose qui se passe à présent.

Le Roy a de certaines troupes destinées à courir sur les voleurs. Quand ces gens en ont tué quelques-uns, ils en apportent les

têtes qu'ils font passer devant le Roy, dont ils reçoivent toujours quelque recompense. Ils ont l'adresse, dit-on, pour tromper le Roy, d'aller déterrer des morts nouvellement ensevelis, de leur couper la tête, & la mettre au bout d'une pique. En cet équipage il viennent se présenter au Roy en luy disant que ce sont des têtes de certains voleurs que l'on nomme Usbecs, pour en tirer quatre à cinq tomans. Ces sortes de gens néanmoins furent découverts dans le moment qu'ils passaient avec trois têtes qu'on disoit être des têtes de voleurs. L'on avertit le Roy qu'ils étoient des fourbes, & que les têtes qu'ils portoient n'étoient point de voleurs, mais des morts qu'ils avoient déterrez dans le cimetière des Chrétiens. Ce qui est de particulier, c'est que l'on en reconnut une

pour être la tête d'une noire qui appartenoit à Monsieur Jourde, François, Orfèvre du Roy, avec quatre mille livres de pension, presentement le seul Orfèvre François dans ce pays. Ces fourbes néanmoins pour avoir voulu tromper le Roy n'eurent pour toute peine que des coups de bâton.



IX.

Fête du Chameau. Fonction du Roy dans cette fête. Bâtimens du Roy sans qu'il luy en coûte rien. Ouvriers travaillent au son des instrumens. Tallars des Palais. Eglises Catholiques dans la Ville. Union & humanité des Francs à Hispaham. Travers d'un malheureux qui se disoit fils du Roy de Perse. Abondance de tout à Hispaham. Maniere d'y faire la glace.

LEs Persans font une fête tous les ans, que l'on nomme la fête du sacrifice d'Abraham. Je ne suis peut-être pas le premier qui en parle, mais je suis mon Journal, & je rapporte ce que j'ay veu. Ceux qui ne l'au-

ront pas lûë ailleurs seront bien-
aïses sans doute d'en trouver en
ce lieu le recit. Cette fête donc
se fit le dix-neuvième May 1701.
Le jour de devant la fête on
promene un chameau par toute
la Ville, & quantiré de peuples
l'accompagne au son des instru-
mens. Le chameau fut conduit
le lendemain hors de la Ville, &
passa par dessus le Pont de Julfa.
Environ à deux cens pas du Pont
à main gauche l'on arrêta le
chameau dans une petite place
proche de quelques cimetières.
Les quatre quartiers de la Ville
s'assemblerent en ce lieu, le Roy
s'y trouva aussi avec toute sa
Cour qui étoit des mieux parée
ce jour-là. Après quelque cere-
monie autour du chameau, le
Roy donna le signal en faisant
semblant de jeter une fleche
contre le chameau. Le Deroga
lança ensuite un javelot à l'ani-
mal,

mal, que quatre personnes sur le champ avec de grandes haches mirent en quatre quartiers. Tout cela se fit en présence du Roy qui donna ordre à chaque quartier de la Ville d'en prendre chacun leur morceau, ce qui fut exécuté fort promptement. Après cela dans un instant chaque quartier fut mis sur un mulier tout rempli de sonnettes. La terre qui étoit abreuvée du sang du chameau fut aussi ramassée par les petites gens pour être conservée.

Ce jour-là est une très-grande fête à Hispahan, & il n'y a guère de famille qui ne sacrifie au moins un mouton, dont on jette les têtes & les pieds dans la rue pour les chiens. Leur grand régal est la chair de ce chameau qu'ils font cuire avec du ris dans une grande marmite, & dont ils font un piléau : bienheureux qui

peut en manger seulement une cueillerée. Le Roy étoit monté ce jour-là sur un beau cheval noir tres-richement harnaché. On luy tenoit un parasol pour le garantir du Soleil. Son habit étoit simple, mais il avoit à son turban une aigrette tres-riche, composée de cinq rubis d'Orient qui pesoient cent carats chacun. Il tenoit à sa main une fleche blanche, marque de devoüement au Prophete, & à la loy.

Quand toute la ceremonie fut finie le Roy s'en alla un peu loin de là, & entra dans un de ses Jardins que l'on appelle Satabac, où il demeure fort souvent. Ce Prince cy se plaît beaucoup à faire bâtir, ce qu'on fait actuellement dans son Palais d'Hispanham, où l'on a mis à bas la tresorerie pour faire à sa place un appartement pour luy. La maniere dont il s'y prend est tres-

D U L E V A N T. M
particuliere , il ne luy en coûte
rien pour les ouvriers. Chaque
quartier est obligé de venir tra-
vailler une journée , & l'on va
querir tous les ouvriers le matin
avec enseignes déployées , des
tambours , des trompettes , &
d'autres instrumens. Pendant que
ceux-cy travaillent la symphonie
continuë toute la journée , &
l'on peut dire qu'ils travaillent
en cadence. Ils y prennent , dit-
on , tant de plaisir qu'ils ne son-
gent pas seulement à boire ny à
manger ; mais c'est plutôt, com-
me je le crois , qu'on ne leur en
donne point. Aussi ne font-ils
pas grand travail , & dix Maçons
d'Europe en feroient autant que
trois cens de ces sortes d'ou-
vriers. Quand ils ont finy leur
journée, on les remene dans leurs
quartiers au son des mêmes ins-
trumens , & le lendemain , com-
me personne n'en est exempt, on

va reprendre un autre quartier.

Le Palais du Roy n'est b^âty que de briques, la plupart cuites au Soleil. J'ay entré dans plusieurs appartemens de ce Palais, & particulièrement dans ces lieux que l'on nomme Talars, qui sont comme de grandes niches enfoncées devant quelque canal ou bassin d'eau. Tout y est doré & remply d'assez mauvaises peintures qui représentent des hommes ou des femmes qui s'enyvrent, & des postures lascives. Lors que le Roy vient dans ces Talars, ils sont enrichis de tapis magnifiques que l'on met par terre avec une quantité de coussins tres-riches. Les Jardins du Palais ne valent pas la peine qu'on en parle. Ce ne sont que des arbres, & des broussailles éclaircis en quelques lieux par du gazon. L'on peut dire que l'industrie n'a point de part à les

embellir. Il n'y a gueres de maisons dans Hispaham qui n'ayent un Jardin remply de grands arbres, ce qui fait que quand on regarde la Ville de dessus quelque hauteur, on la prend toujours pour une forest; l'esté, & l'hyver, pour une terre labourée. Cela paroît ainsi, parce que les maisons sont fort basses, & toutes en terrasse. Il y a trois Maisons de Religieux dans la Ville d'Hispaham. Celle des Capucins, dont le Jardin produit du fruit. Les Carmes Déchaussez y en ont une tres-grande, que le Roy leur a donnée. L'Eglise en est belle, & le Jardin est si grand que ces PP. y ont planté de la vigne. La derniere est celle des Augustins Portugais que le Roy leur a aussi donnée. Ces Peres ont toujours la qualité d'Ambassadeurs auprès du Roy de Perse, à cause de Bandarcongne.

que le Roy a remis aux Portugais. Ces Eglises ne sont à Hispahan que pour l'honneur du Christianisme , puisque tous les Chrétiens demeurent tous à Julfa.

Les Anglois ont un Agent là qui est fort considéré , & qui y fait une belle figure. Ils sont logez dans une maison du Roy qui a ses beautez , & ils y font un gros negoce d'Epicerie & de draps , d'étain , & d'autres sortes de marchandises qui viennent d'Europe. Les Hollandois y ont aussi un Resident à qui ils donnent le nom de Capitaine & qui y fait le même negoce à peu près que les Anglois. On vit assez familièrement avec tous ces Messieurs , quoique l'on soit de différente Nation. Les Anglois y sont tout-à-fait humains , comme on le verra par cette histoire.

Un certain homme qui s'est

dit en France & ailleurs le fils du Roy de Perse, & qui portoit le nom d'Abason, qui veut dire petit fils du Roy, étant à Hispahan, où il n'auroit jamais osé se dire d'une telle famille, y dépensa tout ce qu'il avoit. Cette conduite le reduisit dans un état si misérable que les Religieux le nourrissoient les uns après les autres dans la crainte qu'il ne se fit Mahometan, ce qui n'auroit pas fait plaisir aux Francs. On pria ensuite l'Agent des Anglois de luy donner quelque employ pour le tirer de la misere. L'Agent à la priere des Religieux le fit venir chez luy, où après quelque temps on luy proposa un employ à Surate dans lequel il pourroit faire quelque chose s'il y faisoit son devoir.

Le party étoit trop avantageux pour ne le pas accepter. On l'habilla donc, on luy fit son

120 VOYAGE

petit équipage, on luy donna de l'argent & des lettres. Il se joignit à une Caravane qui alloit à Bandar-Abassy où il y fut bien receu du Gouverneur des Anglois, qui luy fit faire toutes ses provisions & le fit embarquer. Le lendemain ayant changé de resolution il demanda à retourner à Hispaham, ce qui irrita si fort le Gouverneur qu'il le chassa. Cet homme de retour à Hispaham vint aux Capucins dans un équipage à faire peur. Comme j'étois logé pour lors dans cette maison, le P. Jean Baptiste m'appella pour me le faire voir. Rien n'étoit plus singulier que sa figure, & les haillons dont il étoit revêtu. Si vous avez entendu parler, me dit-il, du fameux Abasson fils du Roy de Perse, voilà l'homme. Quelque pitié que cet homme me fit, je ne pûs m'empêcher de luy demander s'il étoit

étoit vray qu'il se fût donné la qualité de fils du Roy de Perse, il me l'avoïa ingenûment ; mais après quelques reproches de cette imposture, j'appris dans la conversation qu'il étoit Juif, né d'une Ville de l'Etat du Pape, qu'il s'étoit fait Chrétien, & que son nom étoit Erasme. Il demandoit sa vie dans l'équipage dont j'ay parlé à Hispaham. Comme cela ne faisoit pas d'honneur aux Francs, quoique les Persâns le prissent pour un fou, à la priere du même Capucin l'Agent des Anglois l'équipa encore de toutes choses ; & on luy promit six sols par jour à la charge qu'à la premiere Caravane qui iroit du côté d'Europe, il partiroit avec elle. Je l'ay laissé dans cet état à Hispaham, où il me demanda si je voulois l'emmener avec moy, mais je n'avois garde de m'embarasser d'un tel homme.

Hispaham est une Ville où toutes choses se trouvent en abondance. Les vivres y sont à grand marché ; on y mange de bon pain , de bonne viande , & & l'on y boit d'excellent vin. Ce qu'il y a de fort agreable , c'est que l'on boit frais en Esté. La glace y est à si bon marché que pour deux liards on en aura cinq à six livres. Elle s'y fait aussi d'une maniere toute particuliere. Ceux du pays bâtissent une muraille qui aura bien 150. pieds de long , & 40. pieds de haut , opposée au Soleil du midy. Au pied de cette muraille regne comme un grand Jeu de boule de deux pieds environ de profondeur ; mais fort droit & fort uny. Quand il y a de l'apparence qu'il doit geler la nuit , ils tirent de l'eau d'un puits voisin , & en remplissent l'endroit dont je parle quatre doigts de haut ou à peu près,

selon qu'ils jugent des degrez du froid ; ils en usent de même toutes les fois qu'il regele jusqu'à ce que le reservoir soit plein d'autant de lits de glace qu'il en peut tenir. Après cela ils couvrent cet endroit de paille , jusqu'à ce qu'on en ait besoin. Il y a plusieurs de ces glaciers à Hispahan, ce qui fait que les Persans prennent un grand plaisir à manger tous leurs fruits dont ils ont quantité, à la glace.

Les hommes d'Hispahan sont beaux & tres-bien faits ; ils ont presque tous l'air noble , & il y en a qui ressemblent à de vrais Mars pour leur bonne mine. Les habillemens qui sont courts approchent assez de ceux de l'Europe. On y a des bas & des especes de souliers qui ont un talon ; le turban est grand & d'une étoffe de soye. Ceux qui ne vont point à cheval n'ont pas apparem-

ment le moyen d'en avoir un. Le peuple d'Hispaham, ôté le pretexte de la Religion, est liberal, honnête & civil. On y respecte beaucoup les étrangers, & particulièrement les Francs qui y sont regardez comme hôtes du Roy. Les femmes y sont d'une grande beauté. Le seul défaut que l'on y peut trouver, c'est qu'elles sont trop blanches, & presque toutes plus maigres que grasses.

Je fis plusieurs achats de consequence à Hispaham, comme un beau rubis qui pesoit dix-sept karas, que j'eus du Trésorier du Roy de Perse, & que je troquay pour des montres & 25. tomans d'argent. J'y achetay trente-cinq belles perles rondes de quatre à cinq karas chacune ; une belle tasse de prime d'émeraude garnie d'or & de rubis à la façon des Indes. Enfin j'eus tout lieu

DU LEVANT. 425
d'être content d'avoir été dans
cette belle Ville.

X.

*Départ d'Hispaham. Tombeau de
Mardochée à Amadam. Mont
Nalbane , où l'on vit deux à
trois cens ans. Ville superbe aban-
donnée , de trente milles de tour.
Serpent à cornes qui l'habite.
Contes du pays sur son origine.
Maison du Roy de France dans
Bagdat. Ruines de l'ancienne
Babylone.*

DAns le dessein de revenir
voir ma chere patrie je vou-
lus profiter de mon voyage ,
mais en prenant le plus court
satisfaire ma curiosité & mon
empressement. Pour cela donc ,
je jugeay à propos de passer par
Babylone, & pour accourcir mon

chemin d'un mois. Un jeune Hollandois qui cherchoit à revenir en Europe, accepta l'offre que je luy fis de le conduire jusqu'à Alep, dans l'esperance de trouver là des gens de sa Nation qui le remeneroient dans son pays. Ainsi nous partîmes ensemble d'Hispaham le 5. de Juillet 1701. pour Amadam avec une petite Caravane qui y alloit. Après avoir passé par plusieurs Villes & Villages qu'il seroit ennuyeux de nommer, nous y arrivâmes le dix neuvième du même mois. Comme il y a en cette Ville un Missionnaire nommé Monsieur Roc qui est Prêtre du Seminaire des Missions Orientales, avec qui demeure Monsieur Hermet Medecin, nous fûmes loger chez eux, & ils nous reçurent avec toute la bien-veillance possible.

Quoy qu'Amadam soit assez grande, on voit par je ne sçay

combien de ruines toutes de brique , qu'elle l'a été autrefois beaucoup plus qu'elle ne l'est aujourd'huy. Il y a là plus de Juifs qu'en aucune Ville de Perse , & il y en vient de beaucoup d'endroits du Levant en pelerinage, pour y venir reverer le tombeau de Mardochée & d'Esther que les Juifs assurent y être encore. J'ay veu ces deux tombeaux qui sont dans le lieu qui leur sert de Synagogue aujourd'huy. C'étoit autrefois quelque édifice fort grand , mais il n'y reste plus rien d'entier que la petite Chapelle où sont les deux tombeaux faits de brique & revêtus de bois peint en noir.

Il y a devant cette Ville une montagne qu'on appelle Nalbard , & qui merite bien que j'en parle pour les choses singulieres que l'on en dit. Cette montagne est éloignée d'Amadam à peu.

prés d'une petite lieuë. Il y en a qui l'appellent la montagne du Soleil , à cause que le Soleil la regarde toujours depuis son lever jusqu'à son coucher. Elle n'a guere que cinq quarts de lieuë de long avec autant de hauteur, & se joint à d'autres montagnes fort hautes ; mais il n'y a que ce petit espace qui s'appelle Nalbane. Celle-cy donc a la reputation de produire des herbes tres-precieuses pour la santé. Ceux du pays m'ont assuré que des personnes avoient eu le bonheur d'y en trouver qui les avoient fait vivre deux cent ans ; l'on dit même qu'il y en a qui ont vécu davantage. J'y ay monté plusieurs fois pendant mon séjour à Amadam , & je puis assurer qu'il y a dans cette montagne dequoy satisfaire un curieux dans les simples. Il semble en effet , que l'on y ait semé de toutes les plantes.

qui sont au monde. Pour peu qu'on s'y éloigne d'un endroit où l'on voit une certaine plante, on ne la retrouve plus dans les autres endroits de la montagne, quelque part qu'on la cherche. On y respire de si suaves odeurs, & un air qui paroît si bon, qu'on se sent dans un état plus agréable & plus tranquille que partout ailleurs. On ajoute à tout ce qu'on en rapporte qu'il n'y avoit aucune herbe qui eût de la malignité.

Il s'y voit des ruines d'habitations en plusieurs endroits. L'on dit que des Hermites habitoient cette montagne ; pour moy je crois plutôt que c'étoit la demeure des Sçavants qui venoient apprendre la vertu des simples, & il me semble que l'on ne doit conter pour rien les grands voyages que les curieux ont entrepris pour la recherche des

plantes , s'ils n'ont pas été au mont de Nalbane. Dans le Printemps, on y voit venir de toutes parts des malades qui se couchent seulement sur les herbes , & y recouvrent leur santé. Les moutons qui y paissent ont la laine plus longue & plus fine que les autres. Comme l'on me disoit tant de merveilles de cette montagne , j'y voulus retourner pour la troisième fois , & j'y fis porter la collation. Quand nous y fûmes , & que je vis que l'on avoit apporté de l'huile & du vinaigre , il me prit envie d'aller cueillir des herbes pour en faire une salade ; j'en cueillis de plus de quatre cens sortes dont je fis une tres-grande salade que nous trouvâmes excellente , & qui fit toute nôtre collation. Tout croît en abondance dans ce pays. Le pain, le vin , la viande , & toutes sortes de fruits y sont à grand mar-

DU LEVANT. 131
ché, mais sur tout le vin y est
tres-excellent.

Nous partîmes d'Amadam le
huitième d'Août avec un Voitu-
rier seul pour Carmancha, afin
de joindre une Caravane qui de-
voit aller à Bagdat. On passe
par la Ville de Jeniara fort gran-
de, mais fort pleine de ruines, &
l'on trouve après plusieurs Vil-
lages. L'onzième nous logeâ-
mes dans un beau Caravanlerail
qui est au pied d'une montagne,
où je vis quantité d'inscriptions
sur des tombeaux. On juge par
les ruines qu'il y a eu là une gran-
de Ville. Il y reste encore une
grande porte bâtie de fort grosses
pierres de taille contre lesquelles
on voit des figures toutes armées.
Nous arrivâmes à Carmancha
le douzième sur les huit heures
du matin. Cette Ville est la der-
niere de Perse, & n'a rien de par-
ticulier sinon que c'est une gran-

de Ville où l'on voit quantité de ruines. Je croy que c'est le lieu de toute la Perse, où il y a un plus grand nombre de cimetieres, ce qui fait connoître que cette Ville a été autrefois fort peuplée. Nous y demeurâmes jusqu'au vingt-unième que nous partîmes avec la Caravane d'Hispaham pour Bagdat, & vinmes coucher dans un fort grand Caravanserail nommé Clin.

Le vingt-deuxième nous descendîmes une montagné toute couverte d'arbres, c'est une chose rare en ce pays. Nous fûmes près de cinq heures à la descendre pour aller camper dans une grande plaine nommée Guirim. On commence de là à ne plus trouver de Caravanserail. Le 23^e nous campâmes sur les frontieres de Perse & de Turquie, ce lieu se nomme Aniqui, où il y a une petite riviere qui separe ces deux

Empires. Le vingt-quatrième nous partîmes devant le jour, & traversâmes une assez grosse rivière à gué, après laquelle on entre par une grande porte bâtie de pierres de vingt pieds de longueur, & plus de cinq à six sur chaque façade dans une Ville dont les ruës étoient pavées de pierres, mais si belles qu'elles paroïssent de marbre.

Je ne pûs m'empêcher de m'aigrir de voir une Ville si grande toute ruinée. L'on m'assura que le tour de ses murailles avoit 26. à 30. milles. Il y passe une rivière aussi grosse & aussi belle que la Seine, sur laquelle on voit encore qu'il y a eu quantité de ponts. Plusieurs beaux Palais, & plusieurs Temples entiers servent de demeure aux serpens qui y sont en grand nombre, d'une espece particuliere; car ils ont tous des cornes, Com-

me je m'écartay un peu de la Caravane pour aller voir le dedans de ces beaux édifices, en y voulant entrer plus de cent serpens se presenterent comme pour m'en défendre l'entrée. Je leur fis un grand salamalec, & ne fus pas plus avant. Il y en a dans toutes ces ruines, à ce que me dirent ceux de nôtre Caravane, & l'on m'en compta cette fable. La Ville, me dit-on, avoit été bâtie par des esprits, & une Reine nommée Samaran y ayant amené beaucoup de peuple pour l'habiter, luy avoit donné son nom; mais que depuis les serpens l'avoient tout-à-fait détruite.

Le nom que luy donne la fable, si c'en est une, est si peu éloigné de Semiramis, qu'il se pourroit bien faire que la Reine de ce nom l'auroit fait bâtir. Cependant comment n'auroit-elle point été connue des Geographes & des

Voyageurs anciens qui nous restent ? Quoy qu'il en soit , il paroît qu'elle a été une des grandes Villes du monde. Nous mêmes deux heures & demie à aller de la porte par où nous étions entrés à une autre par où l'on en sort. Je remarquay que tout d'un côté ses murailles sont toutes d'une seule pierre , c'est-à-dire , d'un seul rocher que l'on a travaillé en forme de muraille. Les dehors font connoître que c'étoit un lieu délicieux. L'on y voit encore comme les traces de magnifiques Jardins , & cela se connoît par quantité de terrasses qui sont les unes sur les autres. L'on voit quantité de gros canaux quarrés bâtis de pierre , qui marquent n'avoir été faits que pour conduire de l'eau dans ces lieux de plaifance ; l'on y voit encore des restes de murailles peintes de payfages & de grands arbres.

Peu éloignez de ces beaux endroits , nous campâmes en un lieu nommé Cachacherin. Le vingt-cinquième nous partîmes avant le jour , & nous arrivâmes à Canaquin Village fort gros, où l'on travaille beaucoup en soye. Nous apprîmes là que le chemin étoit dangereux jusqu'à Bagdat, ce qui nous obligea de rester dans ce Village huit ou dix jours. Le troisième de Septembre nous partîmes avec une escorte de cent cavaliers. Cette escorte ne marcha que deux jours avec nous , & ils se retirèrent le cinquième dès que les troupes à pied & à cheval du Bacha de Bagdat parurent.

Après avoir un peu côtoyé le Tygre , le septième au matin nous fûmes loger à Bagdat chez les Capucins qui occupent une maison du Roy , qui luy appartient , dit-on, depuis plus de 150.

ans.

ans. Cette maison sert à recevoir les Couriers des lettres d'Alep pour la Compagnie des Indes Orientales qui passent par Balsora , & delà à Surate. Les Capucins qui prennent le soin de ce lieu , nous y reçurent parfaitement bien. Leur maison est assez grande , les Chambres en sont commodes , & l'on est fort heureux quand on vient de loin de trouver un endroit où l'on peut en toute seureté se délasser de ses fatigues & de celles qu'on a essuyées particulièrement en passant les deserts. Les Peres ne nous firent que parler de la tranquillité dont ils jouissoient , estimez qu'ils étoient du Pacha , parce qu'ils luy avoient sauvé la vie , & considerez generalement de toutes les Puissances du pays. Il sembloit enfin à les entendre parler qu'ils avoient tout pouvoir , & qu'il n'y avoit rien qu'ils

ne pussent faire s'ils le vouloient. Comme ils sont les seuls Missionnaires qui soient à Babylone, l'on peut dire que ces Religieux font un grand fruit parmy les Armeniens, les Jacobites, & les Nestoriens dont ils en convertissent tous les jours.

Le huitième, fête de Nôtre-Dame je fus surpris de voir dans l'Eglise plus de deux cens personnes à leur grande Messe. Ils ne sont que deux Religieux qui travaillent à cette Mission. Il fut dit trois Messes ce jour-là, parce qu'un Pere Cordelier esclave du Pacha, eut la permission de venir dans la maison des Francs. Ce pauvre Religieux qui souffre beaucoup auprès du Pacha, mais avec une constance de Saint, fait pitié. Il dîna avec nous, & se nomme le Pere Paul. Il est de Dalmatie, & il y a été fait esclave. Le neuvième, nous fûmes

nous promener par toute la Ville.

Babylone , comme l'on sçait , bâtie sur le bord du Tygre , est entourée de murailles qui ne sont en beaucoup d'endroits que de terre , & en quelques autres de brique. Elle est flanquée de plusieurs tours fort grosses , mais la plûpart de terre , aussi son fossé est presque tout comblé. Autant que j'ay pû remarquer , les canons en sont fort petits. Le Château n'est bâty de même que de terre ; il a quelques bastions par les dehors , mais si mal faits qu'ils n'en ont presque pas la forme. Il y a touûjours assez bonne garnison dans le Château & dans la Ville. On passe le Tygre sur un fort beau pont soutenu de quarante bateaux pour aller dans le Fauxbourg qui est tres-grand. Cette Ville peut bien avoir deux lieües de tour ; mais elle n'est pas peuplée comme elle

est grande. Elle n'est ny belle ny bien bâtie ; les maisons n'y ont qu'un étage , & la plupart ne sont que de terre. Il y a quelques Mosquées qui sont belles, & quelques Bazars qui sont là des rues couvertes & voutées où les Marchands font leur commerce , & où tous les gens de métiers ont leurs Boutiques. Ces lieux ont été bâtis par les Persans dans le temps qu'ils étoient en possession de cette Ville. Ce qui fait paroître les Mosquées & les Bazars , c'est qu'ils sont revêtus au dehors de carreaux de fayance de plusieurs couleurs.

L'on vit à Bagdat à bon marché ; le vin y est rare. La tour de Babel est , à ce qu'on dit , à sept ou huit milles delà , après avoir passé le Tygre en allant du côté de l'Euphrate. Le reste prétendu de cette grande tour paroît comme une montagne faite en

pain de sucre, qui a environ de tour par le pied 1500. pas. Cette tour paroît avoir été quarrée autrefois. L'on y voit quantité de briques cuites au feu, & maçonnées avec du bitume. Il y a d'autres briques qui ne sont que de terre seulement sans jamais avoir été recuites. Je ne sçay véritablement si l'on peut prendre cette grande élévation pour la tour de Babylone, parce que dans toute cette grande plaine on y voit presque de pareilles élévations, & même beaucoup plus entières. Ce sont peut-être les restes de l'ancienne Babylone dont les tours étoient faites en pyramides, revêtues de pierres de tailles. J'en ay vu même qui ont de tres-bonnes murailles dont les pierres sont taillées en pointe de diamant, & sur leur hauteur des logemens propres pour des Soldats; mais

à présent tout y tombe en ruine,
& il n'y habite personne. Quel-
ques-uns de ces Tours étoient
si magnifiques qu'elles étoient
revêtues de marbre.

X I.

*Vol & demolition de la Maison
du Roy de France à Bagdat par
le Paeha. Cruantez inouïes de
ce méchant homme, depuis grand
Visir. Un Renegat donne avis
des mauvais desseins du Pacha.
Tombeau de Jonas à Ninive.
Terre mouvante où l'on perit si
l'on s'éloigne du chemin.*

LE 12. Septembre comme
nous étions restez seuls dans
la maison, le Hollandois & moy,
environ sur les dix heures du ma-
tin près de cinq cens Turcs y

entrèrent , & se mirent à piller. Lors qu'ils voulurent en faire autant dans l'Eglise où reposoient les vases sacrez, le sieur du Bordieu & moy nous nous y opposâmes tant que nous pûmes. Nous y fûmes assez maltraitez , mais nous empêchâmes qu'ils n'entraissent dans l'Eglise. Dans ce tems le R.P. Bernardin de Loche arriva , & comme il connoissoit celui qui commandoit ces Janissaires , il fit cesser le tumulte en promettant une recompense, pendant quoy il sauva le saint Sacrement. Toute la maison étant investie de monde , un Renegat nommé Baptiste, & de son nom Turc Osman-Aga Bombardier, vint reprendre de l'argent qu'il avoit donné à garder aux Peres, & leur dit que le Pacha venoit avec beaucoup de monde pour abbatre l'Eglise. Personne que luy n'auroit pû sortir de la

maison sans courir risque de la vie, ou du moins d'être dépouillé.

Le Pacha arriva aussi-tôt , & nous crûmes que cette tyrannie cesseroit, parce que les Peres avoient des capitulations des Commandans & des Catecherifs à luy montrer pour luy faire connoître qu'il ne pouvoit faire aucun tort à la maison. Ce Traître néanmoins sans faire aucun contre de ces commandemens donna ordre de piller , & monta luy-même en haut avec sa troupe. Il prit une pioche , & en frappa contre les murailles & les portes pour signal qu'il falloit mettre tout à bas. Ce fut alors que le pillage se fit tout de bon. Quand nous voulûmes nous y opposer nous fûmes maltraitez au dernier point ; on nous mit hors de la maison après nous avoir fouillez , & déchiré nos habits avec les dernieres violences. Rien n'étoit

n'étoit plus triste pour moy que de voir qu'on me voloit tout mon bien si injustement sans que je pûsse le défendre. Nous fûmes obligez de nous retirer dans la maison d'un pauvre Chrétien.

Plusieurs personnes m'ont assuré que l'on a veu sortir le Pacha de la maison qui emportoit luy-même un sac d'étoffe rouge. Ce sac m'appartenoit, & c'étoit où j'avois la plûpart de mes plus riches effets. Il fit mettre ce sac luy-même sur un cheval blanc, comme beaucoup de monde l'ont rapporté. Les soldats s'augmenterent tellement qu'ils étoient plus de quatre mille à emporter tout à droit & à gauche. Jamais tyrannie ny volerie n'a été pareille, & tout cela fut fait par les ordres seuls du Pacha, sans qu'on fût averty de son dessein. Bien loin d'y penser, l'on se croyoit dans une grande seureté

à cause de la protection que les Peres croyoient avoir. Ce fourbe de Pacha n'en avoit point parlé au Pere Jean-Baptiste qui avoit été le matin chez luy comme Medecin. Il n'y eut point de grace, la maison fut pillée, & ensuite abbatuë. On ne pouvoit pas esperer autre chose du plus cruel de tous les hommes. Voicy une histoire qu'on me dit de la barbarie qu'il avoit exercée quinze jours avant mon arrivée à Bagdat.

Un Chek du voisinage passoit pour être riche, & en étoit assez au Pacha pour luy donner envie de le dépouiller. Il envoya querir cet homme, & le fit mettre en prison, avec ordre de déclarer tout ce qu'il avoit. Le Chek ayant dit que son bien ne consistoit qu'en bestiaux, le Pacha luy fit donner devant luy un grand nombre de coups de bâ-

ton sur la plante des pieds, sur les reins & sur le ventre, pour luy faire dire où étoit son argent. Comme il voyoit que ce pauvre malheureux ne decouvroit rien, il faisoit recommencer le suplice. Les coups enfin furent tant redoublez, que le pauvre homme mourut sous le bâton.

Le Pacha desesperé de n'avoir pû sçavoir du Chick où étoient ses trésors, envoya querir sa femme qui étoit grosse de huit mois. Quand elle fut devant le Pacha, il luy fit apporter devant elle le corps de son mary mort, & la menaça de luy en faire souffrir autant, si elle ne disoit où étoit l'argent de son mary. La pauvre femme se mit à faire des cris épouvantables, & à se plaindre de l'injustice qu'on vouloit exercer contre elle. Le Pacha qui n'écoutoit que son avarice insatiable, luy ordonna, ou de

luy decouvrir ce qu'il luy demandoit , ou de se preparer au même sort de son mary. Comme elle ne disoit rien , la colere de ce Tygre s'alluma si fort, qu'il luy fit donner des coups de bâton ; mais cette malheureuse femme ne pouvoit reveler ce qu'elle ne sçavoit peut-être pas. Sur quoy le barbare plus enragé que jamais, envoya chercher des serpens & des viperes qu'il fit mettre dans les calçons de cette femme. Après les y avoir fait enfermer, il les fit battre au travers des calçons, afin que leur morsure ajoutât une nouvelle douleur à celle des coups. Le Pacha devenu plus cruel, si cela se peut , voyant que la pauvre femme ne disoit rien , il la fit coucher par terre pour luy faire apprehender des maux plus horribles : Elle étoit plus morte que vive, & hors d'état d'entendre

ou de parler. Enfin le Pacha écumant d'une rage diabolique, ordonna qu'on luy fit entrer des serpens dans le ventre, où le pauvre enfant dont elle étoit grosse souffrit le martyre avant que d'être né. Atant de douleurs inconcevables, à tant de tourmens que le Paganisme dans sa plus grande fureur n'avoit pas imaginez, la pauvre femme succomba & mourut. Elle fut mise ensuite dans un sac elle & son mari, & jettez dans le Tygre par l'ordre du Pacha. Les cruautés de cet infame avare sont sans nombre, aussi ay-je été fort heureux de n'en avoir éprouvé que sur mes biens; & je peux dire que c'est Dieu qui m'a sauvé de la fureur d'un si méchant homme.

Le treizième, comme nous faisons nos procez verbaux avec les P. P. Capucins dans la mai-

son de ce pauvre Chretien qui nous avoit retirez , le Renegat nommé Osman-Aga vint nous avertir que le Pacha avoit donné ordre à son Kaia de nous faire arrêter. Le bruit qui couroit dans la Ville qu'il avoit pris beaucoup de pierreries à un Franc qui venoit de Perse en étoit la cause. Le dessein du Pacha étant de s'en mettre à couvert. Il étoit seur, ajouta Osman , que si nous étions arrêtez, nous peririons. Ce danger nous jeta dans de ~~de~~allarmes terribles , & nous obligea de luy demander quelques secours. Il nous dit de demeurer cachez , & qu'un de ses amis allant conduire une troupe de gens du côté de Ninive par des deserts qui n'étoient pas trop pratiquez, jamais on ne nous croiroit avec eux. Nous le priâmes donc de ne nous point abandonner dans

DU LEVANT. 157

un besoin si pressant. Son humanité nous fut bien nécessaire, & il fut trouver sur le champ Mehemet-Aga son amy. C'étoit un Venitien Renegat qui devoit conduire la troupe dont Osman nous avoit parlé. Celuy-cy le pria de vouloir bien laisser suivre ses gens à trois de ses amis qui vouloient aller à Mouffoul, sans luy dire que nous étions les Francs qui venoient d'être si bien pillés. Le Venitien luy dit que nous n'avions qu'à venir, & que même à sa considération, il nous rendroit service. Osman-Aga vint la nuit nous apporter cette bonne nouvelle, & nous dit de nous tenir prêts, qu'il viendrait avec des chevaux d'un moucre de Mouffoul, & que nous fissions nos provisions au plus viste.

Nous ramassâmes donc un peu de ris, un peu de fèves, du biscuit, & un peu de vin que des

Chrétiens nous donnerent. Le quatorzième, il amena nos chevaux, & nous sortîmes à pied de la Ville, ou à deux bonnes portées de fusil, nous montâmes à cheval, & nous prîmes congé du Renegat, en le remerciant beaucoup du plaisir qu'il nous faisoit. Après nous être recommandez à Dieu, & l'avoir prié de nous tenir en sa sainte garde, notre Moucre nous conduisit par le desert. Comme nous allions assez bon train, au bout de deux heures, nous aperceûmes sur le bord du Tygre l'escadron que nous allions joindre : justement comme il entroit dans un village pour loger. Nous allâmes saluer aussi - tôt celui qui conduisoit cette troupe, & il nous fit donner un logement comme à tous les autres soldats. Nous marchâmes toujours avec luy jusqu'au vingt-troisième, nous lo-

gions un jour dans des villages , un autre dans des baraques d'Arabes , & nous campions quelquefois jusqu'à Quircou , qui est une Ville toute détruite, aussi est-elle toujours la première place de prise , quand les Persans & les Turcs sont en guerre.

Le vingt-quatrième nous partîmes avec une petite caravane qui alloit à Ninive , & nous vinmes camper sur une petite montagne après avoir marché six heures ; nous y passâmes toute la nuit. Le vingt-cinquième après huit heures de marche , nous logeames à Coupre où il y a un tres beau pont sur le Tygre. Le vingt-sixième nous passâmes devant la Ville d'Arville , & à une lieüe plus loin , nous logeâmes dans un village de Chretiens où nous trouvâmes de fort bon vin. Nous y demeurâmes jusqu'au vingt-huitième que nous en par-

tîmes à trois heures du matin. Après avoir marché quatre heures, nous arrivâmes sur le bord d'une grande riviere que l'on nomme la Suabe ; cette Riviere a plus de deux portées de fusil de large, nous la passâmes à gué; elle est tres dangereuse par sa rapidité & par de gros cailloux ronds qui sont au fond, sur lesquels les chevaux ont de la peine à marcher, & font à tout moment des faux pas. Le courant de l'eau est si fort, qu'il oblige les chevaux à marcher de côté. Nous passâmes cette Riviere fort heureusement Dieu mercy, & à trois heures au-delà on logea dans un petit village de Chrétiens. C'est toujours la plaine qui continuë, qui n'est à proprement parler qu'un desert, & qui n'est desert qu'à cause qu'il n'est pas habité. L'on voit dans cette plaine un grand nombre de

petites montagnes , à peu près comme celle de la tour de Babel , mais qui sont la plupart toutes revestues de pierre.

Le vingt-neuvième nous arrivâmes à Moussoul qui est l'ancienne Ninive. Après avoir traversé un assez grand faubourg à l'Orient du Tygre , nous passâmes un pont de bateaux qui est sur ce fleuve , pour entrer dans la Ville. Comme nous y étions logez chez le Pere Pierre dans la maison d'une pauvre Veuve qui nous receut fort bien , nous apprîmes par une lettre du Capucin resté à Bagdat à cause de la medecine , que nous avions été fort heureux de nous estre sauver , que l'on nous avoit fait chercher pour nous mettre en prison , que le Pacha ayant appris que nous étions partis sans sçavoir quelle route nous avions tenue , avoit envoyé deux cens

hommes courir après nous , & que le bruit couroit qu'on nous avoit assassiné par les chemins. Cette nouvelle nous fit demeurer à Moufoul jusqu'au sixième d'Octobre. J'eus le temps d'en voir une partie des ruines , qui font connoître encore aujourd'hui quelle a été la grandeur & la situation comme elle est marquée dans l'ancien Testament. L'on y voit à son midy des restes de murailles qui ont près de trente pieds de large , & d'une excessive hauteur , & je croy même qu'un homme ne pourroit pas jeter une pierre d'en bas par dessus. Il reste un tres bel édifice parmy ces ruines qui paroît avoir été autrefois un tres beau Temple , revestu de jaspe , de marbre & de porphyre : les Turcs en ont fait une mosquée , & ils assûrent que le tombeau de Jonas y est , & que ce Prophete y repose encore.

Cette Ville est si ruinée que l'on ne voit que des pierres & du marbre, & des colonnes les unes sur les autres. Quelques édifices qui ne sont pas entièrement tombez, font connoître que cette Ville a été une des plus riches & des plus magnifiques du monde. L'on y voit en un lieu comme hors de la ville plusieurs petites pyramides que l'on dit être le lieu de la sepulture des anciens Roys de Ninive. Le quartier de toutes ces ruines presentement habité est sur le bord du Tygre, & l'on pourroit comparer la grandeur qui n'est pas mal peuplée à la Ville de Valence en Dauphiné. On appelle aujourd'huy cette Ville Mossoul, elle a même un Chateau sur le bord du Tygre, qui seroit assez fort s'il étoit entretenu, mais les Turcs ont de coutume de laisser tout tomber en ruine.

Nous partîmes le sixième , & fûmes joindre hors la ville des deserteurs de Babylone , des voleurs , & des Arabes Nous marchâmes huit heures de nuit jusqu'à une petite riviere qui se nomme Maria au bord de laquelle nous nous reposâmes , & continuâmes notre route dans cette plaine deserte. On passa ensuite par Merdin , qui est une Ville bâtie sur une montagne : la forteresse en est sur le sommet. Ce qu'il y a de particulier , c'est que cette forteresse a ses murailles faites toutes de la même Roche, ses portes mêmes , & plusieurs bâtimens sont taillez dans le Rocher , & les avenues pour arriver à cette forteresse sont tres difficiles. Delà étant arrivez à Diarbekir le douzième après avoir passé le Tygre à gué, nous fûmes loger chez les Capucins qui nous receurent avec toutes

les marques possibles d'amitié.

Je n'ay point veu dans toute la Turquie de ville où les fortifications & les murailles soient plus entieres qu'à celle-cy. La Ville est ceinte d'une double muraille, & bâtie sur le haut d'un rocher qui n'a rien à portée de canon qui le domine. Quoyque ses murailles qui sont flanquées de tours d'espace en espace paroissent fort belles, elles ne laissent pas de tomber en ruine en quelques endroits, & même il y a des breches si considerables, qu'elles servent d'entrée à la ville, & dans le château. J'ay fait le tour de cette Ville qui est tres facile à faire, & qui est même tres agreable, car la veüe n'est bornée d'aucune chose. L'on marche toujours au pied des murailles, & en se promenant l'on en fait le tour en deux petites heures. Il y a plusieurs pieces d'artilleries

sur les murailles & dans le château qui sont assez belles. La Ville est beaucoup peuplée, & son principal negoce est de peaux de maroquin rouge & d'autres couleurs. Les Capucins de cette Ville avoient peur qu'on ne leur donnast un pareil assaut que celui que nous avons eu à Babylone.

Nous restâmes à Diarbekir jusqu'au dix-septième que nous en partîmes à midy, où après avoir marché trois heures, nous arrivâmes sur une petite hauteur où étoit campée la Caravane avec qui nous devons aller à Alep : ce lieu se nomme Cerguibour. Nous vinmes camper après avoir marché neuf heures hors d'une petite ville nommée Escypour, qui est presque toute ruinée. Il y a une forteresse comme une petite montagne toute revêtue de pierres aussi belles que du marbre

marbre, mais tout y tombe en ruine, & il n'y habite personne. Le dix-neuvième nous partîmes une heure avant le jour, & marchâmes huit heures par des chemins dont la terre dans de certains lieux est si mouvante qu'il y a pery des Caravanes. L'on dit une chose assez particulière de ces sables, c'est que quand on a enfoncé dessous la terre, la terre va remettre dehors ce qu'elle a englouty plus de deux mille plus loin. Il est à croire que ce passage est fort dangereux, c'est une plaine qui a bien trente milles de tour, & plus longue que large. La terre y est ouverte presque par tout par de grandes crevasses dont on ne voit point le fond, il n'y a qu'un petit chemin fort étroit, nous y pensâmes voir par expérience que ce que l'on nous avoit dit étoit vray.



Le Pere Bernardin de Loche se voulut un peu detourner du chemin pour laisser passer une mule chargée, quand tout à coup il sentit sa mule qui enfonçoit, il se jetta au plus viste en bas, & il se trouva qu'il enfonçoit aussi, ce qui luy fit promptement gagner le petit chemin qui est assez ferme : l'on donna precipitamment quelques coups à la mule, & elle se depestra du lieu où elle étoit, & rentra dans le rang avec les autres. Le Pere m'a dit que de sa vie il n'avoit ressenty tant d'épouvante, mais il en fut quitte pour la peur. Les Moucres luy dirent quelques injures à cause qu'il avoit pensé perdre la mule. Nous marchâmes par ces chemins trois heures, & quand on est obligé de prendre une autre route, l'on allonge le chemin de plus d'un jour & demy. Nous vinmes camper

DU LEVANT. 163
proche d'une petite ville ruinée
nommée Seuret. Il y a eu trois
forteresses qui marquent par leurs
ruines qu'elles ont été autrefois
tres considerables. Nous y restâ-
mes jusqu'au vingt. unième que
nous en partîmes & marchâmes
huit heures toujourns dans une
plaine.

XII.

*Ancienne habitation d'Abrahā. Hu-
manité du Gouverneur d'Orfa.
Villes mourvantes des Turcomans.
Europeans sujets à une maladie
singuliere sur les costes de Tripoly.
Chypre fertile en vin & en gi-
bier. Tempeste horrible sans vents.
Vœux à l'encherre aux ames du
Purgatoire pour en obtenir.*

A Prés avoir passé plusieurs
villages jusqu'à Orfa, nous

campâmes sous les murailles qui sont basties de grosses pierres de taille flanquées de bonnes tours carrées avec des creneaux ; les fossez en sont tous comblez. La Ville est assez jolie & assez peuplée, mais tres mal bastie ; les maisons en étant fort petites , & les ruës fort étroites. Les gens du pays disent que c'est la Ville qu'Abraham habitoit lors que Dieu luy commanda de sacrifier son fils Isacc. Le Pachad'Orfa nous envoya prendre , & nous demanda d'où nous venions. Le P. Bernardin de Loche prit la parole , & luy dit que nous venions de Bagdat : il nous demanda là-dessus quel chagrin nous avions donné au Pacha , & pourquoy nous nous enfuyons : le Pere repondit que nous ne nous enfuyons point ; & que c'étoit la coûtume des Francs quand ils avoient resté quelque temps

dans un pays de s'en retourner dans le leur. Le Pacha de Bagdat, repliqua celui-cy, m'a envoyé une lettre pour te faire arrêter, mais il n'a rien à me commander, qu'il mange de la plus fine, qui est leur maniere de parler ordinaire, continuez, ajouta-t-il, votre voyage, je ne vous feray aucun tort & ne vous en empêcheray point. Nous remerciâmes autant que nous pûmes ce Pacha de sa bonté, il nous fit boire après le caffè & nous nous en allâmes.

Il fallut cependant rester à Orfa jusqu'au ving-septième que nous en partîmes une heure devant le jour, & marchâmes sept heures pour arriver à Charmelic où il y a un beau Cam pour loger les passans. Nous campâmes dehors ce Cam proche une petite riviere, & y restâmes tout le vingt-huit à cause que l'on

avoit volé en partant d'Orfa une mulle route chargée. On en partit le vingt-neuvième, & après avoir marché six heures par des collines en un lieu où il y a plusieurs grottes, la nuit qui nous y prit nous obligea d'y rester. Il fut volé en cet endroit une balle de marchandise. Comme un chien faisoit beaucoup de bruit, quelques uns s'éveillèrent & s'aperceurent du vol. Plusieurs personnes s'étant mises en campagne pour la chercher, on trouva la balle à moitié vuide au bas de la petite montagne : celui à qui elle appartenoit eut beau se tourmenter, il fallut prendre patience.

Après avoir marché le dernier du mois l'espace de cinq heures, & avoir descendu une fort longue vallée, nous arrivâmes à la Ville de Birc où nous passâmes l'Euphrate dans des bateaux,

DU LEVANT. 167

& campâmes dans la plaine de l'autre costé. Cette Ville est petite & bastie sur le panchant d'une colline faite en amphitheatre. Son Chasteau paroît assez fort. Le trente-unième nous marchâmes sept heures toujours dans une tres belle plaine semée de villages, & nous campâmes proche d'un nommé Masar. Le premier de Novembre nous partîmes une heure avant le jour, & en passant dans une plaine remplie de grosses pierres qui rendoient le chemin tres difficile, nous y rencontrâmes quarante Arabes, qui en tout autre endroit nous auroient attaquez. Comme ils ne pouvoient pas faire courir leurs chevaux dans ces pierres, ils passerent, & nous continuâmes notre chemin jusques dans la plaine de Quitana, où nous eûmes de la peine à trouver de l'eau.

Le deuxième nous partîmes de même une heure avant le jour, & passâmes par une autre plaine remplie de Cabanes de Turcomans qui n'habitent jamais dans des Villes. L'on peut appeller leurs habitations des Villes mouvantes, qu'ils transportent tantôt dans un lieu, & tantôt dans un autre. Nous arrivâmes proche d'un Village nommé Tapely, où la Caravane y campa, & comme il étoit encore de bonne heure, & qu'il n'y avoit que 4. lieues delà à Alep, nous dîmes à notre Moucre que nous luy donnerions un écu s'il vouloit nous y faire aller coucher. Il le voulut bien ainsi, nous laissâmes la Caravane, & nous arrivâmes à Alep justement comme on alloit fermer les portes. Le Pere mon compagnon de Voyage fut à son Couvent, le sieur du Bordieu chez le Consul Hollandois,

Du LEVANT. 169

Hollandois, & moy chez Messieurs Sauron & Samatant principaux Marchands du lieu, & fort de mes amis.

Je fus saluer Monsieur le Consul qui me fit beaucoup d'amitié, & me témoigna la peine des malheurs qui m'étoient arrivez. Nous luy montrâmes nos proces verbaux, nous les ratifiâmes en Chancellerie, & l'on nous en donna des extraits que j'envoyay en France, & à Monsieur l'Ambassadeur à Constantinople. Je n'oubliai rien pour obtenir de la protection, & pour recouvrer ce qui m'avoit été volé à Babylone. J'avois lieu de croire, dis-je, à Monsieur le Consul, que j'étois en seureté à l'abry des capitulations du Roy mon Maître avec le Grand Seigneur, mais que dans tout ce qui avoit été fait, & ce que j'avois souffert à Babylone, ces capitulations a-

Tome II.

P

voient été violées. Je luy dis que le P. Bernardin de Loches Supérieur de la Mission de Babylone, partoit pour en porter ses plaintes à la Cour, & que mon dessein étoit de me transporter à Constantinople pour y avoir justice, que Monsieur l'Ambassadeur sçait fort bien faire rendre aux Sujets de LOUIS LE GRAND

D'Alep d'où je partis le douzième Novembre après six jours de marche par les mêmes chemins, j'arrivay à Tripoly où je pris les dépôts que j'y avois laissez des raretez ramassées dans la haute Egypte, & ailleurs. J'y trouvay le Frere Paul Carine Dechaussé que j'avois connu autrefois à Alep. Ce pauvre Frere étoit attaqué du mal qu'ont presque tous les étrangers qui viennent en ce pays, & qui n'en guérissent gueres à moins qu'ils n'en for-

tent. Il est mort trois Consuls de suite de la même maladie. Elle est si dangereuse que quand une fois elle est enracinée, on ne croit plus être malade, on refuse tout ce qui pourroit guerir, & l'on meurt, pour ainsi dire, tout en vie. Le seul remede quand on est encore dans le bon sens, est d'abandonner le pays au plutôt. Je sçay que plusieurs Marchands ont fait le voyage de France pour recouvrer leur santé. On attribué aux eaux la cause de ce mal; c'est pourquoy le Frere Paul me pria de l'emmenner avec moy, & que je luy redonnerois la vie. Comme mon penchant a toujours été de faire plaisir, je le luy promis. Ainsi au bout de quatre jours le vingt-deuxième du mois nous nous embarquâmes à neuf heures au soir dans une tartane qui se presenta pour Chypre où nous

abordâmes fort heureusement le vingt-troisième à l'Ernica séjour des Marchands François.

J'eus le chagrin de demeurer un mois tout entier dans cette Isle sans qu'il parût aucun vaisseau qui allât du côté de Constantinople. Enfin lorsque j'étois prêt de m'embarquer sur un petit bâtiment chargé de Savon qui alloit à Satelic, on m'écrivit qu'un vaisseau partoît incessamment de Famagouste pour Rhodes. L'occasion qui me parut plus favorable, me fit prendre sur le champ un chariot & des Mules pour nous conduire le Frere Paul & moy à Famagouste. L'avis néanmoins se trouva faux, quelques soins que nous prîmes de nous informer de ce qu'on m'avoit écrit ; ainsi il fallut encore rester là avec douleur. Mon chagrin augmenta encore de voir une si belle Ville dont tout est

DU L É V A N T. 173

presque renversé. Les gens du pays disent qu'il y avoit autant d'Eglises que de jours dans l'année. L'on en voit encore des vestiges de quelques unes. Il y en a plusieurs qui servent de Mosquées aujourd'huy. Son port est un des meilleurs que je sçache, & l'on peut le fermer avec une chaîne, comme on faisoit autrefois. Il n'est rien resté d'entier de toute cette Ville que les murailles & les fortifications qui sont tres-belles. Les fossez en sont taillés dans la roche vive & sont tres-profonds. Je ne doute nullement que si elle avoit été fournie de vivres & de Soldats, jamais on ne l'eût peu prendre. Il n'y a environ que quatre cens Turcs de garnison dedans.

Après avoir demeuré quelques jours dans la Ville nous retournâmes le lendemain à l'Ernica, où je fus quereller beaucoup ce-

luy qui m'avoit fait faire un voyage si inutile. J'avois bien tort cependant , puisque Dieu sans doute me voulut conserver par cet avis , quelque faux qu'il fût. Mon amy ne sçavoit pas même qui le luy avoit donné le premier ; mais le bâtiment sur lequel je devois m'embarquer perit sans que personne s'en sauvât. Ainsi j'en dois rendre mille graces à Dieu de m'avoir guaranty d'un naufrage inévitable d'une maniere si singuliere & si misericordieuse. Je restay donc à l'Ernica jusqu'au onzième Janvier 1702. que je m'embarquay sur une tartane pour Setile avec le Frere Paul qui m'étoit d'une grande consolation. La bonace retarda un peu nôtre course , mais nous mouillâmes l'ancre devant Bas à l'abry de petits rochers qui y sont, Bas étoit autrefois une grande Ville, on en voit

DU LEVANT. 175
encore quelques vestiges. Nous
mîmes là pied à terre, & je fus
à la chasse, où je tuay un fort
grand nombre de Francollins,
plusieurs perdrix, & quelques
lièvres, tant ce pays est plein
de gibier.

Nous fîmes le seizième à l'en-
trée du Golfe de Setilie; mais il
vint un vent si contraire qu'il
nous fit relâcher à Limasse autre
Ville de l'Isle de Chypre. Outre
une chasse abondante nous y fî-
mes aussi provision d'excellent
vin; ce lieu est de toute l'Isle ce-
luy où il en croît de meilleur.
La bonace qui dura depuis fit
que nous étions encore le vingt-
sixième à la vue de Setilie. Nous
en voyons les Jardins & les mai-
sons, & nous n'en étions éloignez
tout au plus que de cinq lieues.
Comme la nuit s'approchoit,
nous renversâmes un peu dans le
Golfe où nous demeurâmes tou-

te la nuit à la cape. Le vingt-septième on ne peut pas comprendre sans l'avoir vu comment la mer avec si peu de vent a pu s'irriter au point qu'elle le fut.

Il se trouva sept grosses mers aussi hautes que des montagnes qui se battoient les unes contre les autres, & notre pauvre petit bâtiment leur servoît comme de jouet. Il ne faisoit point de vent, & il falloit nous laisser emporter aux vagues. Par bonheur notre bâtiment étoit tout neuf, ce qui fit qu'il résista aux grands coups de mer qui devoient le briser mille fois pour une. D'un autre côté nous ne voyons pas moins la mort assurée. La mer nous menaçoit à tous coups de jeter notre barque contre des rochers plus noirs que du charbon. Le temps qui devint plus gros & plus obscur à peine nous laissoit

DU LEVANT. 177

entrevoir la lumière des éclairs, & le tonnerre qui se faisoit entendre en plus de dix endroits combattoit avec le bruit des flots à qui nous épouvanteroit davantage par des éclats terribles , & des coups inouïs.

Nous apperçûmes encore pour surcroît cinq grosses trompes peu éloignées de nous, & qui ne nous faisoient pas moins apprehender un naufrage dans ces flots du ciel que dans ceux de la mer. On sçait que ces trompes sont des tourbillons qui s'élèvent jusques dans les nuages, & qui abymant les bâtimens qu'ils rencontrent. Ce fut alors que la peur nous fit reciter l'Evangile de saint Jean par plusieurs fois. Chacun fit des vœux dans son particulier, & l'on commença à jeter à la mer ce qu'il y avoit de plus pesant dans la barque, comme le fougon, les ancres, la chaloupe, tout le

bois , & à vuider les barriques d'eau. A peine étions-nous dans cet exercice , qu'outre l'horrible feu dans les airs qui succédoit de temps en temps à l'obscurité profonde , la pluie avec la grêle partageant la fonction de nous accabler de maux , ne faisoient que rendre la tempête plus affreuse & redoubler nôtre effroy.

Comme tout nous menaçoit d'un naufrage prochain , le Patron de la barque s'enquit de tout l'équipage s'il ne vouloit pas bien faire un vœu de faire prier pour les ames du Purgatoire , à quoy tout le monde ayant consenty , on commença à reciter les Litanies des Saints , & les autres prieres que l'on dit à la mer. Ensuite le Patron invoquant les Ames du Purgatoire , se mit à les prier ainsi , cheres Ames du Purgatoire , donnez-nous un peu de vent , nous vous

donnerons deux piaftres. Comme il n'en venoit point , il recommença plus haut fa même priere , en augmentant toujourn d'une piaftre , de maniere qu'il marchanda avec les ames qu'il invoquoit , & leur en offrit jufqu'à 25. ce fut dans ce moment que je connus que Dieu écoutoit benignement la priere des fimples. Il daigna nous faire voir en cette occafion les effets de fon indulgence & de fa mifericorde, une petite haleine de vent nous donna beaucoup d'efperance.

Le Capitaine fit ratifier la promeffe qu'il avoit faite des 25. piaftres pour les Ames du Purgatoire , & dès que chacun fut convenu d'en payer fa part , le vent devint un peu plus fort , on mît une petite voile qui nous éloigna de la terre & nous fit gagner l'embouchure du Golfe. La nuit étant furvenue, & le vent

continuant nous nous mêmes à la cape , c'est-à-dire , en état de n'avancer ny reculer. Après quoy les feux saint Elme vinrent nous annoncer la fin de la tempête , nous les voyons courir pour ainsi dire le long de nôtre barque , & il y en eut qui demurerent fort long-temps sur le mâts du bâtiment. Ce que l'on appelle feu saint Elme , sont des exhalaisons qui s'élèvent toujourns après des grosses tempêtes.

Quand le jour fut venu le vent se mit un peu plus frais , & servit à nous tirer hors du Golfe. Le 28. nous nous trouvâmes proche le cap Selidrone , le vent étoit assez frais, mais nous avions toujourns quatre à cinq mers fort grosses à combattre , ce qui nous fit prendre la resolution d'aller mouiller avec une seule ancre qui nous restoit dans le port Adrasan. Neanmoins quand nous

D U L E V A N T. 181
fûmes devant l'embouchure du
port, le vent nous refusa, & se
mit contraire. Ce contraste nous
obligea de couper entre la terre
ferme & les rochers de la Figiere,
& de passer devant plusieurs Isles
où il y avoit beaucoup à crain-
dre à cause de certains rochers
qui sont à fleur d'eau. Après que
nous eûmes surmonté toutes ces
Isles, nous nous trouvâmes hors
du Golfe, & tout-à-fait hors de
danger. Enfin un vent de poupe
vint enfler nos voiles, & nous
porta proche du Cacombo; mais
comme il étoit tard, nous ne
pûmes pas y entrer.



X I I I.

La Ville de Rhodes. Le Gouverneur de l'Isle est de Marseille. Religion Catholique défendue dans la Ville de Chio. Consul des Hollandois à Chio Catholique. Tremblement de terre. Juifs ne touchent point d'argent le jour du Sabat.

LE vingt-neuvième au matin le temps étoit si obscur que nous ne pouvions voir la terre, dès qu'il fit un peu clair, nous aperçûmes Château-rouge, ou Castel-Rosso petite Isle où nous fûmes mouïller l'ancre dans un des meilleurs ports du Levant. Nous ne nous fîmes pas prier de mettre pied à terre, & nous allâmes loger dans le Village du même nom Castel-Rosso. Il a un

Château sur le haut de la montagne , & pour toute garnison neuf à dix Turcs. Le Village est en descendant du Château, bâti parmy des rochers , de maniere qu'il est inconcevable comment on ait pû se résoudre à y bâtir pour y demeurer. En effet , il faut aller de rocher en rocher chercher les maisons de ce lieu , sans qu'il y ait aucune trace de chemin. Je me fis mener delà le premier de Février dans une petite Felouque jusqu'à Caramache distant de Castel-Rosso de vingt milles. Il se fait en ce lieu un grand negoce de planches , aussi vient-il toutes les semaines plusieurs Saïques Turques en charger. Un de ces bâtimens qui y vint le troisiéme pour ce sujet , nous conduisit à Rhodes le neuviéme sur les six heures du matin , où je fus saluer Monsieur Massé qui y exerçoit le Consulat,

& delà je me logeay chez Monsieur l'Abbé Philippe Aumônier des Esclaves.

La Ville de Rhodes est bâtie partie sur la pente d'une hauteur, & partie dans une plaine. Ses ruës sont larges & droites, & pavées de pierres entre-mêlées de marbre blanc. L'on voit encore dans la plus grande ruë toutes les Auberges des Chevaliers de saint Jean de Jerusalem. Le Palais du Grand Maître y est encore tout entier, il sert à présent à loger les Turcs de consideration que le grand Seigneur exile. Il n'y a gueres de maisons qui n'ayent des Auens, de maniere qu'ils se touchent les uns les autres, & cela est fort commode pour marcher à l'ombre; car le Soleil s'y fait beaucoup sentir. La principale Mosquée qui étoit autrefois l'Eglise de saint Jean, est un bâtiment d'une belle structure. Les
Turcs

Turcs y ont laissé plusieurs figures de bas-relief qui représentent les mystères de nôtre Religion. L'on y voit aussi plusieurs Armoiries des Chevaliers sur les murailles des maisons & des forteresses, les Turcs les laissent exprés pour leur plaisir, & pour se souvenir toujours agreablement de la conquête de cette importante place. Les murailles bâties de grosses pierres de tailles paroissent être tres-fortes, & sont défenduës par beaucoup de canon, aussi bien que les forts qui y sont. Je n'y ay compté que trois portes, sçavoir une à la marine, & deux du côté de la terre. Ces portes sont toujours garnies de toutes sortes d'armures.

Comme il y a deux ports, un pour les Galeres qui est tres-assuré & tres-bon. L'autre où se retirent les Vaisseaux ne l'est pas tant, parce que les Turcs lais-

sont déperir des murailles qui empêchoient que les mauvais vents n'entraissent dedans. Il n'habite aucuns Chrétiens dans la Ville, & si on en rencontroit quelqu'un la nuit, on le feroit mourir. Tout le pays est très-fertile en bons vins, il s'y fait quantité de miel, & de cire. On y fabrique des Camelots, & des tapis. Les olives aussi bien que les citrons, y sont si admirables, qu'on en porte même jusqu'à Constantinople pour leur excellence. Le long de la côte il y a fort peu de ports, mais il y a quantité de rades qui sont très-bonnes.

Adraman Bacha Gouverneur de Rhodes, & Vice-Amiral, est Marseillois de nation, fils d'un Boucher. Nous en fûmes fort bien reçûs, & nous fit offre de service en tout ce qu'il pourroit. Il se souvint que les Religieux ne sont pas trop fournis d'argent, il

DU LEVANT. 187

fit present au Frere Paul de quatre écus pour son voyage ; & nous recommanda au Rey d'un bâtiment Turc sur lequel nous devions nous embarquer. Après avoir mis à la voile le quinzième de Février à quatre heures après midy nous reconnûmes que la recommandation d'Adraman Pacha nous avoit servy ; car le Rey nous donna une petite chambre de proüe où nous étions fort commodément.

Le seizième au matin nous passâmes devant Stanchaux , & sur les cinq heures nous donnâmes fond devant Escala - Nova à l'abry d'un écueil sur lequel est une tour avec du canon pour défendre les bâtimens de l'insulte des Corsaires. Ensuite après avoir passé pardevant plusieurs Isles , nous débarquâmes à Chio sur les quatre heures après midy , parce que nôtre Rey nous dit ,

Q ij

qu'il y séjourneroit quelques jours. La Ville de Chio a beaucoup changé depuis qu'elle a été prise par les Venitiens, & reprise par les Turcs. L'usage de la Religion Catholique y est tout à fait défendu depuis ce temps-là, aussi l'exercice n'en est-il permis que chez les Consuls. Monsieur Drien Consul de France fait servir d'Eglise une grande Salle qu'il a, & qui est toujours remplie de monde quand on y celebre la Messe.

Le vingt-cinquième Février environ sur les huit heures & demie du matin, il se fit un tremblement de terre assez fort, mais qui ne donna que la peur. Nous étions à la Messe chez le Consul de Hollande sujet de la Province Catholique de cet Etat, lorsque le phenomene se fit sentir. Le Prêtre qui étoit au *Memento*, en fût si éfrayé qu'il quitta. Je ne le fus

gueres moins moy-même, la maison balançoit de maniere que l'on avoit de la peine à se tenir droit, & la charpente avec les pierres faisoient une espece de bruit de mauvais augure. Heureusement cela ne fut pas de longue durée. C'étoit le temps du Bairam des Turcs, ainsi nous ne pûmes partir de l'Isle que quand il fut finy.

L'air de Chio est fort bon & sec, les eaux y sont rares, il n'y pleut guère; on y recueille beaucoup de vin, mais il n'est pas trop delicat; on-y recueille du mastic en larme qui est tres excellent. Cette gomme blanche sort d'un arbre par les incisions qu'on luy fait dans le mois d'Aoust & de Septembre. Quand on le mâche comme on fait le tabac, il sert à blanchir les dents, & à rendre l'halaine agreable. Le grand Seigneur en retire un grand tribut.

Il n'y a que des Chrétiens par toute l'Isle. Les femmes y sont bien faites & belles. Il n'y en a point dans toute la Turquie qui aiment plus les ajustemens & les parures de bracelets & de bijoux. Leurs habits y sont fort galans, mais leurs coiffures surpassent tout ce que l'on peut dire, elles leur donnent un agrément qui n'est pas commun. Il s'y fait un grand trafic de soye. On y travaille en brocars & en satins de toutes façons, & ils imitent assez ceux que l'on fait ailleurs. Les Turcs de la Ville de Chio se retirent tous les soirs dans le Chasteau qui est fort grand, & fait comme une autre ville.

Le cinquième Mars, le temps étant favorable, nous fîmes voile vers Metelin Isle très fertile qui a plusieurs bons ports & un fort Chasteau. Le pays fournit beaucoup de bétail, il s'y fait

de bons fromages , & le vin y est excellent. Les chevaux de cette Isle sont petits , mais fort estimez à cause de leur force & de leur vitesse. Nous vinmes mouiller delà à Tenedos sans y mettre pied à terre. Le septième Fevrier comme nous passions devant les premiers chasteaux des Dardanelles , un coup de vent déchira notre grande voile latine & nous mîmes la quarrée , pour donner fond à Gallipoly. Nous demeurâmes là tout le huitième & le neuvième au matin , nous fîmes voile avec un petit vent de Siroc qui se changea sur le soir en tramontane , & nous obligea d'aller mouiller à une des Isles de Marmora.

Il y a là un petit village d'environ soixante maisons dont les habitans sont tous Grecs. Comme le port n'est pas trop bon , nous levâmes l'ancre le onzième ,

quoyque nous eussions le vent contraire, nous ne pûmes jamais aussi gagner la pointe pour mouiller dans le port Saliman : mais le lendemain douzième, deux heures avant le jour, un vent favorable nous conduisit à Constantinople. Je fus mener à Galata le Frere Paul chez les Jesuites qui le reçurent fort bien. La première visite que je fis après, ce fut à Monsieur l'Ambassadeur qui me receut avec toutes les marques de bienveillance possibles. Il me fit la grace de me dire qu'il n'avoit rien negligé pour me faire rendre justice du tort que j'avois souffert à Babylone; qu'ayant obtenu un commandement pour aller informer de toute l'affaire sur les lieux, un premier Capigi avoit été chargé du commandement pour l'aller faire executer, & qu'il y envoyoit un de ses premiers

miers droguemans pour veiller sur la conduite du Capigi, afin qu'il ne se passast rien contre mes interets. Comme c'étoit tout ce qu'on pouvoit faire, j'avois lieu de tout espérer; que pour luy il n'oublieroit rien pour avoir raison de cette insulte. Je luy fis des remerciemens comme je dus des bontez qu'il avoit pour moy. Voicy la traduction des ordres de la Porte que Monsieur l'Ambassadeur avoit obtenu pour informer à Babylone contre le Pacha de cette Ville.

COMMANDEMENT

adressé au Gouverneur, au Cadis & au Koul Kiayasi ou Commandans des Janissaires de Babylone.

*LE sieur de Ferriol &c. a en-
voyé une Requête à ma Porte
de félicité par laquelle il nous a*
Tome II. R

fait sçavoir que cy-devant pendant qu'on demolissoit une Eglise qui a été bâtie de nouveau dans Babylo-
ne, demeure des Musulmans, on auroit pris & pillé dans la maison de quelques Religieux Francs qui se trouvoient-là, & environ 45. bourses de joyaux & quantité de choses précieuses que le Sieur Lucas Marchand François avoit apportez d'His-
paham pour l'Empereur de France, & 143. sequins Venitiens dans une bourse; & nous ayant requis de faire justice & de faire trouver par justice en consideration de la bonne correspondance qui est entre nous les hardes, dépôts, argent comptant, joyaux & autres choses telles qu'elles puissent être appartenans ausdits Marchands & Religieux François, qui ont été perduës; & parce que l'Empereur de France depuis long-temps est en bonne intelligence avec mon heureuse Porte, les institutions de notre gouvernement exigent qu'on

DU LEVANT. 195
ne fasse aucun dommage aux effets
des Marchands de l'Empereur de
France, mais au contraire qu'ils
soient protegez & conservez à l'om-
bre de notre équité; ainsi vous Vi-
sir, Cadis & Commandans des Janis-
saires susdits, vous ferez une exac-
te perquisition en justice, & de tou-
te maniere vous ferez trouver l'ar-
gent comptant, joyaux, dépôts & au-
tre hardes qui ont été prises aux Fran-
çois contre les capitulations. Vous en-
registrez & ferez des actes de tout
ce qui se trouvera, & garderez
soigneusement les choses trouvées,
afin qu'elle ne se perdent pas, & de
tout ce qui aura été prouvé sur ce su-
jet, vous en donnerez connoissance
au juste de ma Porte de felicité par
des extraits de registres. Donné à
Andrinople au milieu du mois de
Janvier 1702.

Dans une esperance si raison-
nable j'attendis avec impatience

R ij

des nouvelles du Capigi & du Drogueman partis pour Babylo-
ne. Mais le Capigi avoit des
commandemens à Damas, à Sey-
de, & à Tripoly ; ce qui fit que
Monsieur Fornette l'attendit à
Alep. Pendant qu'il étoit allé fai-
re sa tournée, le douzième May
j'appris que le Capigi étoit tou-
jours à Damas, & qu'il mettroit
encore long-temps à se rendre à
Bagdat. Ainsi je me proposay
d'aller à Brouïse ville dans l'Asie
Mineure autrefois la Capitale &
la demeure des Empereurs Turcs.
Après que j'eus demandé à Mr
l'Ambassadeur si je pouvois fai-
re ce voyage, & qu'il m'en eut
donné la permission, je m'en-
barquay le quinzième May dans
un Caique à onze heures du ma-
tin. Comme le vent nous fut tres-
favorable nous arrivâmes à Mon-
tagnia à cinq heures après midy.
En six heures de temps nous a-

vions fait quatre-vingt milles, & nous fûmes fort heureux d'être arrivés. A peine étions nous débarquez, qu'il se fit une grosse tempête.

Le Bourg de Montagnia a un mille de long, avec deux rues dans sa largeur. Il est bâti au pied d'une montagne, & la mer bat contre ses maisons de l'autre côté. Les habitans sont Turcs, Chrétiens ou Juifs. Les Turcs demeurent dans le milieu tous ensemble. Les Chrétiens au Ponnant, & les Juifs à l'opposite. Je fus loger chez un de ceux-cy, parce qu'un Juif de ma connoissance m'y mena. C'étoit le Vendredi au soir que le Sabat avoit commencé; je soupay avec les Juifs, dont le Cacan avant que de manger fit une longue prière. Il fallut coucher à la mode du pays, c'est-à-dire, sur des Sofas sur lesquels on met des matelas.

Le treizième au matin je partis après avoir donné un tiers d'écu à l'Hôtesse qui fut plus que contente ; mais à quoy elle ne voulut point toucher à cause du Sabat. Deux chevaux pour Brouffe me coûtèrent quarante sols. En sortant la porte un Janissaire qui exige quelque chose , fut content de deux paras que je luy donnay.

Nous passâmes dans nôtre route par des lieux pleins de verdure , ce qui fait voir que le pays est tres - fertile. Il abonde en vignes , en oliviers , & en figuiers. Les plaines y sont semées de toutes sortes de grains ; il y a quantité de gros villages. Nous marchâmes cinq heures toujours par un beau chemin qui a été pavé autrefois , & qui l'est encore en beaucoup d'endroits. L'on trouve huit belles fontaines d'espace en espace dans cette route qui y ont été

bâties pour rafraîchir les Voyageurs. Environ à moitié chemin l'on passe sur un beau pont de pierre la riviere de Lufér qui est assez grande. Quand on a encore marché environ une bonne heure, l'on trouve un autre pont, & au bout une grande chaussée d'environ cinquante pas sur la même riviere qui fait une autre branche. A une lieuë au delà, on commence de dessus une petite hauteur à découvrir Brouffe, où nous arrivâmes après cinq heures de marche.



XIV.

Description de Brouffe ancienne capitale des Turcs. Fontaines dans toutes les maisons. Evêque Armenien appelé Vartabied. Armes & bottes de Geans. Tombeaux des premiers Empereurs Turcs. Les Bains magnifiques de Brouffe. Nouvelle perfidie du Pacha de Babylone.

NOus entrâmes dans le faux-bourg où sont tous les bains magnifiques dont nous parlerons après , & par une porte toute doublée de fer qui en a une petite à côté de même parure. Ces portes ont de grandes Inscriptions Turques au dessus.

Après avoir passé par de grandes rues & des Bazars , j'arrivay

au Cam nommé Jcnycam, où demeure le Sieur Marc-Antoine Médecin. Comme il n'y étoit pas, je fus rendre des lettres à un Juif auquel Monsieur Jouglam'avoit fort recommandé. Ce Juif me fit beaucoup d'honnêteté, & voulut à toute force me loger chez luy. Le sieur Marc-Antoine étant revenu nous fîmes ensemble nous promener à une belle fontaine au pied du Mont. Olympe. Cette fontaine passe par un beau canal revêtu de marbre blanc, & va donner ses eaux à toute la Ville par plusieurs autres canaux qui font de tres-belles fontaines dans tous les quartiers, & dans presque toutes les maisons de la Ville. On appelle cette source Bournous-Bachy, auprès de laquelle on voit une petite Mosquée du même nom. Des bords de cette fontaine on découvre une belle prairie &

plusieurs jardins qui forment un paysage charmant.

Le quatorzième nous fûmes entendre la Messe à l'Eglise Armenienne où l'on fait les mêmes ceremonies que dans toutes celles du même rit que j'ay veuës. Il y a un Evêque que l'on appelle là, *Vartabied*, quoy qu'en Armenie ce soit le nom des Docteurs ou des Prêtres, parce que ce nom ce semble, veut dire *Ancien*. Nous le fûmes voir, c'est un fort honnête homme, & l'on m'a assuré que dans le cœur il est Catholique Romain. Il nous presenta de l'eau de vie, du vin, & du biscuit, & nous fit promettre que nous viendrions dîner avec luy. Nous retournâmes à la maison où le Juif nous attendoit pour nous mener dîner chez luy, & où je fus obligé d'accepter l'appartement qu'il m'avoit fait preparer. On nous servit au dîné un

grand plat de viande & de pâte où il y avoit du fromage dessus, c'est le premier mets des Juifs, à cause qu'ils n'en peuvent manger après la viande. Quand nous eûmes mangé de ce plat, on nettoya bien la table, & il fallut se laver les mains, & ensuite on servit les autres mets. Les Juifs ne se servent point pour couper autre chose, du couteau qui a servy à couper le fromage.

Après le dîné nous fûmes nous promener dans la Ville où nous vîmes plusieurs Cams, lieux où tous les Marchands de l'Asie viennent loger à cause de la sûreté qu'on y trouve. Il y a dans tous ces Cams une petite Mosquée avec une tres-belle fontaine qui fournit beaucoup d'eau : & sur la plupart des portes de ces Cams, des especes de bâtons de fer au bout desquels il y a plusieurs boulets de canon atta-

chez. C'est dit-on, pour montrer qu'il y a eu des hommes assez forts pour lever d'une main ces fortes de poids. J'en ay vû de plus de trois cens livres pesant, que l'on aüuroit avoir été levez d'une main par des hommes. On y voit aussi des rondaches fort pesantes avec des arcs & des fleches qui pesent plus de trente à quarante livres, dont on dit que des hommes se sont servis. On y voit aussi quelques bottes qui paroissent tres-anciennes, dont les pieds sont de deux pieds de long sur un de large, qu'on nous dit avoir servi à des geants.

Nous allâmes le 5^e du matin nous promener hors la Ville pour voir les tombeaux de plusieurs Sultans qui y sont enterrez. Ce sont comme de grandes Chapelles toute revêtës de marbre & de jaspe. Ils ont un dôme peint en azur avec des ornemens

à la Turque relevez en or & en rouge, le pavé est couvert d'un grand tapis. Il y a dans chaque Chapelle 2. 3. 4. à 5. cercueils couverts de grands draps verds, noirs ou rouges, à la tête desquels sont les propres Turbans des Sultans, de mousteline blanche. Il y en a ou à côté de ces turbans, il y a des piques, d'autres des queue's de cheval au bout des lances. Le premier de ces tombeaux est de Sultan Orcan deuxième Empereur des Turcs, dans un lieu qui étoit autrefois un Monastere de Religieux Grecs. En entrant dessous la voute de la porte il y a un gros tambour qui pese plus de cent livres, remply de grelots & de machines de cuivre qui font un cliquetis quand on frappe sur ce tambour. Ensuite nous entrâmes comme dans le chœur d'une Eglise où est le tombeau d'Orcan

couvert d'un velours verd avec quelque broderie d'or. A côté de celui-cy est le tombeau de Coçou fils de Bajazet. De l'autre côté celui de la Sultane Rufer femme d'Orcan. Au même lieu dans une petite Chapelle est le tombeau de Sultan Hilderin.

En ressortant de ce lieu je vis une Inscription grecque sur un marbre , & la copiai du mieux que je pus.

ΕΣΚΕΤΑΣΑΤΟΜΝ-ΙΜΕΙΟΙ.
ΝΕΕΡΟΝΒΑΛΗΔΩΣΕΙΠΡΟΣΤ
ΙΝ ΧΨΝ. ΚΑΙ ΟΛΙΘΟΥΡΓ
ΤΟΣΒΑΛΟΙΜΙΕ-ΙΓΥ

Presque toutes les dernieres lettres y manquent.

Environ à trois pas de là est le tombeau du premier Sultan nommé Osseman-Gyr pere d'Orcan qui prit ainsi le Château de Brouse par finesse. Comme de-

puis long-temps il le tenoit assié-
gé sans succès , il fit trêve avec
ceux du Château ; car pour la
Ville il-en étoit le maître. Dans
l'intervalle de la trêve il feignit
d'être malade , & ensuite mort.
Il avoit écrit un papier qu'il or-
donna de porter au Château, dès
que le bruit de sa mort préten-
duë se feroit répandu. On ne
manqua pas d'exécuter ses or-
dres. Le papier s'adressoit aux
Religieux Grecs du Château,
qu'il prioit instamment par son
écrit de donner la sépulture à
son corps dans leur Convent , &
les en prioit par Jesus-Christ. Que
pour reconnaissance s'ils accom-
plissoient sa dernière volonté , il
avoit ordonné à toute son armée
de se retirer dans les lieux d'où ils
étoient venus , & de ne jamais in-
quieter les Chrétiens. Qu'au con-
traire s'ils n'accordoient rien à
sa priere ils recommencassent la

guerre mieux qu'auparavant, & que son armée obtiendrait de force ce qu'ils n'auroient pas fait d'amitié.

On consentit donc que le corps fût apporté au Château. Sur cela le traître avoit fait emplir la biere de sabres, & d'autres armes, & luy déguisé fut un du nombre des 40. qui accompagnoient la biere. Dès qu'ils furent entrez au Château, ils jetterent ce cercueil par terre, & les quarante hommes tous braves gens, & qui avoient leur Empereur à leur tête, se saisirent promptement des armes qui étoient dans ce cercueil, & se rendirent maîtres de la porte par où ils firent entrer autant de troupes qu'ils voulurent. Ce fut de cette maniere, comme on me le dit, que le Château fut pris. Aussi Orcan s'est-il fait enterrer dans ce même Monastere. Les Turcs ont coûtume

me de tenir dans des boëtes près leurs tombeaux les livres qu'ils ont lus pendant leur vie, & l'on m'a dit que ce n'est que des livres de leur loy.

Je fus voir ensuite les magnifiques bains de ce pays, qui doivent passer pour une merveille. Ils sont éloignez de cette Ville d'une bonne lieuë. Le premier qui se nomme Esquicapiïa, est un fort grand bâtiment tout de marbre. Nous entrâmes dans une grande Salle où il y a une belle fontaine d'eau fraîche dont le bassin est revêtu de marbre tout autour, & au milieu il y a de grandes tables, où les gens se vont deshabiller pour aller au bain d'eau chaude. L'on y va par une porte vis-à-vis la fontaine de la Salle; & l'on entre dans une petite Salle dont la voute est soutenue par huit colonnes. Elle a aussi dans le milieu une petite

fontaine d'eau froide. Ensuite l'on passe par une petite porte, & l'on entre dans un lieu où il y a un grand bassin que cinq fontaines toutes bouillantes qui sortent de la muraille, entretiennent toujours plein. Pour temperer cette grande chaleur, on y fait couler un canal d'eau froide; car sans cela je croy que l'on seroit bien-tôt cuit dans ces eaux.

Chacun se baigne dans le grand bassin qu'un dome couvre, & qui est soutenu par huit colonnes entre lesquelles & la muraille il y a un espace pour aller tout autour. Nous palsâmes à un autre aussi superbe & tout de marbre, nommé Cucurteky, mais ce ne sont que des estuves dans ce lieu. Il y a plusieurs appartements dans lesquels il y a de grandes pierres de marbre qui servent aux personnes pour se deshabiller tous nuds pour s'y coucher. Ces mar-

bres sont arrosez sur la superficie d'une eau toute bouillante. J'y entray, & la grande chaleur m'y fit presque perdre la respiration, ainsi je n'y demeuray pas longtemps. Ce qui est de particulier dans tous ces bains, c'est que les eaux chaudes sortent par tout; & chaque maison en a une source chez elle. De ce bain nous passâmes à un autre, que l'on nomme Caramoustafa, qui est abandonné depuis six mois, à cause que les eaux se sont refroidies, de maniere qu'elles ne sont que très-peu tièdes; & avant le temps, dont je parle, elles étoient les plus chaudes de toutes les sources. L'on fait une plaisante histoire du rafraîchissement de ces eaux.

Comme ce bain avoit ses eaux les plus chaudes, il y alloit beaucoup plus de monde. Il y vint donc un Dervis étranger pren-

dre le bain avec les autres. Après qu'il se fut baigné, comme il en sortoit sans rien dire & sans payer, le maistre du bain l'arresta, & luy demanda de l'argent; cet homme répondit qu'étant un pauvre Dervis il n'avoit pas de quoy payer. Le maistre du bain peu content de cette réponse luy ôta un petit manteau qu'il avoit, & luy dit: Si tu n'as pas d'argent, voilà qui me payera. Le Dervis parmy beaucoup de maledictions luy dit que son bain ne luy serviroit plus gueres. Il arriva en effet, dit-on, qu'au bout de quatre jours les eaux cessèrent d'estre chaudes, & sont devenues presque froides. Le quatrième bain, qui se nomme Enicaplegy, est le plus grand & le plus chaud, il a quatre domes avec plusieurs appartemens, & il y a un grand bassin où l'on se jette pour se bai-

DU LEVANT. 23

gner comme dans les autres. Ces eaux passent par des mines de vitriol ; en effet sur le bord de l'endroit , d'où les eaux sortent , on y voit quantité de couperose. Le cinquième bain se nomme Cainarge , plus petit , mais fort chaud. Rien n'est plus propre que ces bains si délicieux tous pavez de beau marbre blanc. La ville de Brouse est presque située comme la ville de Lion ; elle a une grande lieue de longueur. Il y passe une rivière sur laquelle il y a trois ponts , dont l'un est couvert , & l'on dit qu'un nommé Organde l'a fait par magie.

Les vivres sont à fort bon marché dans ce lieu ; son negoce y est considerable en soye , en coton , & en laines qui y sont très-fines. C'est le lieu de toute la Turquie où il se travaille de plus belles étoffes de soye en or & en

argent, & en brocards de velours. Je fus voir plusieurs manufactures où l'on en fait pour le Serail. J'en vis de si belles, que j'avois du chagrin de n'en pouvoir pas apporter quelques pieces en France. Les desseins en sont si beaux & si particuliers qu'ils auroient fait plaisir à voir. Il me fallut contenter d'y acheter quelques médailles rares, & quelques pierres gravées que je trouvay chez diverses personnes de cette Ville où je demeuray jusqu'au vingt-troisième que j'en partis pour Montagnia, d'où je revins.

Comme j'étois dans l'inquiétude de sçavoir des nouvelles de mon affaire, j'appris que ceux que Monsieur l'Ambassadeur avoit envoyez à cet effet, étoient partis d'Alep pour Babylone. Il arriva en ce temps à Constantinople le nommé Osseman Aga bombardier, à qui j'avois tant

d'obligations de nous avoir sauvés des mains du Pacha de Bagdat, mais ce fut avec des sentimens bien differens. Loin d'estre venu pour me rendre service ; je ne doute point qu'il n'eût esté gagné par le Pacha qui craignoit l'embarras que je pouvois luy faire, & mettoit le tout pour le tout en ce temps-là pour devenir ce qu'on l'a veu depuis. Le renegat donc étant chez Monsieur l'Ambassadeur tâchoit de diminuer l'idée que j'avois donnée de la perte qu'on m'avoit fait souffrir.

Dés que je fus averty qu'Ossemon Aga étoit à Constantinople, je courus luy donner par de nouveaux remerciemens des preuves de ma reconnoissance. Je le trouvay chez M. l'Ambassadeur ; mais rien ne me surprit davantage que de voir un homme qui ne faisoit pas semblant de

me connoître. Je ne pus m'empêcher de le luy témoigner, luy dis je, qui m'avoit, pour ainsi dire, sauvé la vie. Ce malheureux dans le dessein de servir le Pacha de Babylone, ne pouvoit donner que de mauvaites raisons de son procédé à mon égard. Quoyque je fusse bien leur de confondre ce traître avec le temps, & de faire voir la perte considerable que j'avois faite, son manége de scelerat ne laissoit pas de me donner du chagrin; mais Dieu qui ne vouloit pas que je fusse accablé, y mit remède.

X V.

*Preuves de la friponnerie du Pacha
de Babylone.*

JE fis voir à Monsieur l'Ambassadeur une lettre d'Hispanham,

DU LEVANT. 217
ham, que j'avois reçû le huitième
Decembre de l'année der-
niere en tēps non suspect, qui
commence à justifier ce que j'a-
vois eu l'honneur de luy mar-
quer par un état de mes effets,
quand je partis de France, &
quand j'étois en Perse : la voicy.

Pax Christi.

MONSIEUR,

*J'ay appris avec chagrin l'infor-
tune que vous avez eu à Bagdat,
aussi-bien que nos Peres. La genero-
sité neanmoins avec laquelle vous
avez soutenu le choc, m'a fait plai-
sir. Le R. Pere Jean Baptiste d'Or-
leans me mande que vous avez be-
soin d'une attestation comme vous
aviez des pierreries. Cela est trop
juste, il est vray; & je suis témoin
que vous avez achete plusieurs pier-
ries tant à Erzeron, Taavis qu'à
Hisbaham; & moy-même je vous ay*

Tome II.

T

218 VOYAGE

*aidé à les emballer, c'est dont je
fais foy. Monsieur Abasson demande
son pain à Julfa de porte en porte.
Il vient icy un certain quidan qui
se dit le Prince Charles Quaimant
fils d'un Roy de Tartarie. Je crains
fort qu'il ne joue icy quelque per-
sonnage. S'il y a quelque autre cho-
se pour votre service, employez-
moy, & soyez persuadé que je me
feray un sensible plaisir de vous obli-
ger en tout ce qui dépendra de moy,
& que je suis & seray toujours de
vostre,*

MONSIEUR,

Vostre très-humble serviteur en
Jesus Christ F. BERNARD de
Bourges, Prestre Capucin &
Missionnaire Apostolique.

A Nisahan le 2. Decembre 1701.

Une autre lettre du R. Pere
J. Baptiste d'Orleans qui estoit

DU LEVANT. 219

demeuré à Bagdat, me découvrit encore la nouvelle perfidie du Pacha de Babylone par le moyen du renegat Osman qu'il avoit exprés envoyé à Constantinople. Je portay cette lettre sur le champ à Monsieur l'Ambassadeur, qui la trouva conçüe en ces termes :

La paix de Nostre-Seigneur.

MON CHER MONSIEUR,

Depuis vostre départ j'ay esté honoré de deux de vos lettres, l'une en date du 19. Mars de Constantinople, & l'autre du 11. Juin. Toutes deux bien différentes. Par la premiere comptant sans vostre hoste, je veux dire, sans avoir égard à la tromperie ordinaire des Turcs, vous croyez que tout est fait pour avoir obtenu l'envoy d'un Capigi. Par la seconde vous me faites paroistre l'in-

T ij

fidélité d'un homme , qui n'en ayant eu d'abord pour son Dieu , ce n'est pas merveille qu'il en ait manqué pour ses amis ; & si J. Christ a esté vendu pour trente deniers , ne soyeZ pas surpris si vous l'avez esté pour une bourse que le Pacha luy donna en partant. Vous aurez déjà appris soit par Monsieur Fournette , soit par mes lettres , que sa rencontre avec le Capigi à Diarbekir , nous avoit esté fort desavantageuse , l'ayant prévenu de toutes les faussetés , que nous n'avions rien perdu , luy qui d'ailleurs n'estoit pas fort porté pour vous , & qui n'avoit qu'un chat en poche , je veux dire un commandement bien éloigné des intentions de son Excellence , de vos esperances , & des nostres , ne faisant qu'une froide mention de vôtre perte , sans parler de nostre hospice en aucune façon. Je ne fais point de doute qu'outre les ordres qu'il pouvoit avoir secrets , ce sont les

raisons qui l'ont poussé à se déclarer contre à son arrivée à Bagdat, & à instruire les gens à faire de même, comme le Mousty, Cadis, &c. qui ont asseuré en sa présence en plein Divan, que quand ils sont venus, ils n'avoient trouvé que des nattes, & qu'ils nous avoient fait avertir le soir de devant. Ayant prouvé tout le contraire, soit par les sacs que le Pacha avoit envoyé fait chercher, soit par leur sentence ridicule de brusler nos livres, ou les jeter dans l'eau, soit par l'Azebachy qui étoit là présent, quelque déguisement qu'il peut avoir dans ces paroles, soit aussi par un des Capikiaias qui estoit venu le premier avec un autre à l'hospice, & que j'avois un jour ou deux devant accusé devant ledit Capigi d'avoir pris vostre ceinture selon que je vous l'avois ouy dire. Le Pacha nouveau, devant qui cela s'estoit passé, nous promit de faire le lendemain confrontation.

du Mufti Cadis, & de nous. Mais ne pouvant plus empêcher que ce que j'avois avancé avec ces preuves ne fût connu de tout le monde, ils ont éludé ledit Divan, & ont fait entr'eux un exposé comme ils ont voulu, & tel que vous le portez ledit Capigi. Je n'aurois pas manqué d'accuser le Capikiasî de vous avoir pris vostre ceinture; & si je n'avois cru avec Monsieur Fournette & le Capigi que ce seroit inutilement, à raison que le Moufti & le Cadis avoient assuré qu'ils n'écouteroient nos plaintes & accusations contre aucuns, si nous n'avions témoins comme les gens qui seroient accusez, avoient pris telle chose, c'est-à-dire qu'on les eût vû prendre, qu'on nous l'avoit vû auparavant entre les mains, de quelle maniere on l'avoit prise, de quelle couleur, &c. Ce qui estant impossible, c'est ce qui nous a obligez de se pourvoir à la Porte; quoy

que par quantité de petites choses qui ne sont point à l'usage des Turcs, que j'ay fait racheter du marché & présenté au Cadis avec les témoins, il fut enfin obligé de me dire de ne luy plus apporter rien davantage, qu'il estoit convaincu qu'on nous avoit pillé; mais que pour les pierres précieuses, qu'il n'en sçavoit rien. A quoy je répondis que si on cachoit & nioit tant d'autres choses qui estoient très-grosses & très-vissibles, comme portes & gros vases, coupes & autres choses, ce n'est pas merveille si on avoit pris des choses précieuses, qu'on les cachât & niât. Sa réponse fut que ce n'étoit pas là un procès de Juges, mais de Rois. Au reste quoique personne n'ose se porter témoins ayant esté intimidé, il n'y a pas jusqu'aux femmes & petits enfans qui disent avoir vû sur un cheval blanc une besace que le Pacha y avoit fait mettre, où ils se persuadent qu'é-

toient les pierres précieuses ; & depuis deux jours Moulla Kalile , qui est le Moulla qui dessert la Mosquée qui nous est voisine , me dît qu'on empêcha quelques-uns qui vouloient témoigner dans le temps que le Capigi étoit icy , qu'ils avoient vû la dite besace , leur faisant accroire qu'il y alloit de la teste. Mais je ne sçache personne qui ait dit , comme vous le mandiez à Monsieur Fournetti , que je vous avois écrit qu'on avoit présenté lesdites pierres pour les vendre ; ou du moins si cela a esté dit , il ne m'en souvient plus. Pour ce qui est d'Osman, Aga , demandez-luy , puisque nous n'avons rien perdu , comment j'ay esté obligé de luy faire acheter deux sacs pour satisfaire à ceux qu'il nous avoit fait prêter du Divan Affendi ? Si les sacs ont esté perdus , est-il à croire qu'on a pris seulement les sacs ? S'il eût esté à la porte de dehors , il eût bien vû que ce qui se

*fauvoit de la maison se perdoit à la
 Porte entre les mains des Janissai-
 res, les porteurs tous chargez, que
 l'on faisoit détourner & amener &
 conduire là où ils vouloient, com-
 me les voisins ont témoigné devant
 le Cadis, Monsieur Fournette & le
 Capigi n'y estant pas présens, mais
 seulement moy qui en a assemblé
 quelques-uns avec mille peines pour
 avoir esté intimidé par le Mufti.
 Au reste si nous n'avions rien per-
 du, où sont donc allés tous nos
 étuis, instrumens, provisions; &
 puisque je n'ay rien veu de tout
 cela, & que je n'ay pour tout que
 quatre lancettes qui me restent, que
 j'avois heureusement sur moy. Pour
 ce qui est que le Pacha ait envoyé
 courir après vous, sans vous dire
 que toute la Ville a pleuré à cette
 triste nouvelle, ç'a esté Osman Aga
 à qui je me découvris seulement
 pour prendre mes précautions pour
 partir par le desert. S'il estoit vray &*

comme tous le disoient, qu'on vous eust fait mourir, & ce fut luy-même qui fut s'informer d'un Turc qu'estoit venu, s'il vous avoit vus dans le chemin, ou appris de vos nouvelles, & luy-même Osman Aga me fit la grace de venir me donner l'agreable nouvelle qu'il fût faux qu'on vous eust fait aucun mal; tout cela n'est que l'effet d'une bourse qu'il a touché en partant, comme Ismaël Musfy qui n'a nié tout qu'à cause d'une étamine dont le Pacha luy fit présent. Je vous ay envoyé la copie du commandement & de la lettre du Visir, par lesquelles ils ont fait abattre nostre hospice, par où vous pourrez voir qu'en niant d'avoir une Eglise, comme nous avons toujours dit, & comme c'est la verité, il sera facile de se défendre & procurer le rétablissement. Je vous envoie aussi deux requestes, l'une pure & simple, l'autre qui explique en peu de choses,

DU LEVANT. 227

Et demande nostre rétablissement.
Et ne craignez pas que Daltabane
estant Visir refuse ; il a plusieurs fois
prononcé anathème contre ceux qui
ont esté la cause de nostre desastre ;
Et j'ay appris seulement depuis son
départ qu'il vouloit nous donner une
autre maison ; même que les gens à
qui il avoit découvert son dessein ,
luy ayant dit d'eux-mêmes que nous
ne voudrions pas sortir de nostre
maison pour n'estre pas exposé à
la même chose , il les avoit prié de
se taire jusqu'aux ordres de Constan-
tinople. C'est celuy qui vous souhai-
te la restitution de tout ce qui vous
a esté perdu , Et à nous de rentrer
dans nos maisons , Et faire comme
auparavant. En attendant vos or-
dres , si je vous suis utile , Et me
recommandant à vos saintes prieres.

Vostre très-humble & obeïssant
Serviteur F. J. Baptiste d'Or-
leans, Capucin ind.

De Bagdat ce 20. Octobre 1708

J'ay reçu encore d'autres lettres qui sont des témoins irréprochables contre cet infame Renegat. J'ay présenté de plus à M. l'Ambassadeur les memoires de toutes les marchandises & des effets que j'avois quand je partis de France , & de tout ce que j'ay acheté à Hispaham , avec les attestations qui le justifient , comme Monsieur l'Ambassadeur l'a reconnu même par ce procez verbal que les Peres Capucins firent le lendemain de la perfide pillerie du Pacha , & que j'eus l'honneur de luy représenter pour détruire les faux prétextes & les fausses couleurs du renegat Osman.



PROCEZ VERBAL,
 que nous faisons, Nous Freres
 Bernardin de Loches Superieur, & Jean-Baptiste d'Orleans, Capucins de la Mission de Bagdat, de ce qui s'est passé dans la Maison du Roy, où nous demeurions actuellement, qui a esté mise au pillage, & ensuite démolie de fond en comble.

Monsieur Paul Lucas Foualier venant d'Hispanham avec le sieur du Bordieu Hollandois de nation, étant arrivez dans la maison que nous occupions par la permission du Roy à Bagdat, le septième de Septembre 1701. croyant cette maison seure étant la maison de France, où tout y estoit en fort grande tranquillité, y déposerent leurs effets, tant hardes, ouvrages d'or & d'argent, pierreries, & ar-

gent monnoyé, le douzième dudit mois de Septembre nous estant dehors, l'un pour faire la Mission, & l'autre pour faire la Medecine. Il n'y estoit resté dans la maison que le sieur Paul Lucas & le sieur du Bordieu. Dans ce temps plus de cinq cens Janissaires sont venus dans la maison, & ont commencé à piller, & comme ils vouloient aller piller l'Eglise où estoit le S. Sacrement, ledits sieurs Paul Lucas & du Bordieu s'y sont opposez, & ont receu plusieurs coups; & après une longue résistance ils leur ont fait quitter la place; mais ils se sont mis à piller la maison d'un autre côté. En ce temps moy Pere Bernardin de Loches, Supérieur de la sainte maison, suis arrivé où j'ay vû tout ce desordre, dont j'ay esté fort surpris, n'en ayant aucun avis. Je puis dire que Dieu m'a fait une grande grace de sauver le très-saint Sacrement de l'Autel, car les soldats augmentoient de mo-

ment en moment. Il y en avoit plus de deux mille qui pilloient & rompoient tout, en nous faisant beaucoup de violence, comme nous dirons cy après. Le Pacha est venu luy-même en personne, nous esperions que la volerie alloit avoir quelque relâche par sa présence, mais nous fusmes fort trompez, car d'abord que nous luy presentâmes tous les commandemens du Grand-Seigneur, il n'en fit nul compte, & ne les voulut jamais regarder, & luy-même prit une pioche, & commença à frapper contre la muraille pour signal qu'il falloit tout abattre : & l'on peut dire que tout se fit par son ordre. Jamais tyrannie & pillage n'a esté pareil, même en présence du Pacha les soldas emportoient le bien à droit & à gauche sans que l'on pust mettre empêchement à leurs furies. Car quand nous voulions nous y opposer, nous étions maltraitez. Tout cela fait bien voir que le Pacha

n'avoit autre dessein que de faire piller la maison des Franks, puisque sans en donner avis, ni même faire voir aucun commandement de la Porte, il nous a fait ces outrages & ces méchancetez de luy-même ; car le P. Jean-Baptiste, qui fait la médecine, avoit esté appelé par ledit Pacha le matin pour sujet de médecine, & ne luy en avoit rien dit, quoyqu'il eût demeuré plus de deux heures avec son Kiaya, sans qu'on nous ait averti de rien. Nous certifions donc que nous avons perdu un nombre de dépôts de consequence dans ce pillage, sans nostre propre qui se monte à plus de quatre mille écus, sans la maison qui nous a cousté mil cinq piastres, & toutes les provisions pour l'hospitalité. Outre tout cela M. Paul Lucas y a esté pillé entierement ; on luy a volé quantité de pierres precieuses, comme diamans, rubis & perles, & quantité d'autres choses rares & curieuses.

& une ceinture qu'ils luy ont pris
 sur luy où estoient cent quarante-
 trois sequins Venitiens ; ce qui va
 à plus de cinquante mille livres de
 perte. Le sieur du Bordieu Orfevre
 & Hollandois de nation a esté pillé
 aussi de plusieurs hardes & pierre-
 ries & perles , dont la valeur se
 monte à deux mille écus. Quand
 nous voulûmes aller chez les gens
 qui font la justice , ils nous ont dit
 pour toute raison que c'étoit la faute
 du Pacha de ne nous avoir pas fait
 avertir ; mais que le Pacha étant
 un tyran , nous ne devions pas es-
 perer aucune raison de luy , puis-
 qu'il a donné même un commande-
 ment , pour que nous payassions les
 hommes qui ont démoly la maison ,
 ce que nous certifions être veritable ,
 en foy de quoy nous avons signé avec
 les témoins qui ont mis leurs cachets.
 Fait à Bagdat ce treizième Septem-
 bre mil sept cent un. F. Bernar-
 din de Loches Capucin , Supe-

rieur indigne. Fr. Jean Baptiste d'Orleans , Capucin Missionnaire indigne. Paul Lucas. Pierre du Bordieu.

X V I.

Fontaine qui préface le bon ou le mauvais sort des Chrétiens quand ils sont en guerre avec les Infidèles. Collation à la Grecque. On fait descendre les Voyageurs de cheval vers les Châteaux par respect pour eux. Daltabane ennemy des Francs , voleur de leurs effets à Babylone , fait grand Visir par les menées du Muphty. Mort du Visir déposé par le poison de Daltaban nouveau Visir. Conduite violente de ce Ministre qui fait augurer mal de la durée de son gouvernement.

L'Inquiétude où j'étois de la longueur du voyage du Capigi, & de Monsieur Fournette, & de la peste qui commençoit à se faire sentir, m'obligea de quitter Galata, comme avoient fait tous les François. Je me retiray à Pera chez le Sieur Marin avec qui je fus quelques jours après me promener dans les Villages qui sont sur le canal de la Mer noire, comme à Bartoliment qui n'est qu'à deux petites lieues de Pera sur le bord de la Mer. De là à Mavremolle, où nous arrivâmes après avoir marché trois heures, & par les Châteaux où l'on ne nous dit rien. En quittant la marine nous fûmes sur une Montagne d'un bon quart de lieue de hauteur. On trouve au haut comme un grand Couvent composé de plusieurs appartemens tous separez les uns des

autres, ce qui le fait ressembler à un petit Village. Il y a bien environ cinquante à soixante Prêtres Grecs, & vingt ou trente serviteurs. Mon Valet que j'avois envoyé faire quarantaine, m'y avoit acheté la belle Médaille de Gordien & de Serapis.

L'Eglise de cet Hermitage est assez belle ; un tableau de la sainte Vierge presque tout effacé & tout revêtu d'argent, en fait la principale devotion, & les Religieux disent qu'il fait beaucoup de miracles. L'on me montra toutes les Reliques dans des petits coffres de bois sur du coton. Il y a entr'autres un doigt de saint Jean l'Evangéliste, un doigt de sainte Barbe ; un morceau d'os du bras de saint Gregoire ; de l'huile de saint Demetres ; & une main toute entière d'une Sainte qu'on ne m'a pas nommée. Il y a une belle fontai-

ne en entrant à la porte taillée dans le rocher, & revêtuë de marbre. Ils font mille histoires de cette fontaine. Quand la Chrétienté, disent-ils, souffre quelque dommage, elle élève ses eaux & se déborde, pour marquer qu'elle compatit au malheur des Chrétiens; mais lorsque les Chrétiens obtiennent quelques victoires sur les Infideles, elle fait entendre plusieurs bruits semblables à des coups de canon.

Delà je fus visiter un Religieux qui avoit une Bibliotheque, où je ne vis que des livres imprimez, & comme je regardois dans un lieu obscur, j'y trouvay un manuscrit du nouveau Testament couvert de noir, & fort ancien. Je demanday si l'on me le vouloit vendre, mais on me dit qu'il y avoit excommunication à le laisser sortir du lieu. Delà nous revînmes au petit

Kioftrc où l'on nous avoit reçu d'abord, & où la table étoit chargée d'œufs, de fromage, de lait caillé, de poisson salé, de pastèque, de meringenne, de salade marinée, de poires & de pommes. Après le repas un bon Religieux me vint conduire assez loin.

Comme nous repaffions à cheval par le Village où font les Châteaux, on nous fit descendre par respect pour eux. On trouve après environ une heure de marche un grand rond composé de dix-huit arbres que l'on appelle *les Freres*. Ce lieu est fort beau & fort agreable. Nous fûmes voir ensuite le Serail d'un Pacha où il y a un fort grand jardin & plusieurs bassins d'eau tous revêtus de marbre. Le petit Pateque qui m'y avoit mené tomba dans un de ces bassins où il y avoit plus d'une pique d'eau. Sa mere qui étoit avec nous jetta de

grands cris , mais le fils n'eut d'autre mal que celui d'avoir été au fond de l'eau.

De retour à Pera je fus au Palais de France voir Monsieur l'Ambassadeur, où j'appris la nouvelle que le grand Visir avoit été déposé , & qu'on parloit de trois personnes pour remplir sa place. Le premier étoit Coprogly Pacha d'Erzeron ou Arzeron. Le second Daltabane Pacha , celui qui avoit démoli la maison des Franks à Babylone , & qui m'avoit volé. Il avoit été déposé du gouvernement de cette Ville , & fait Pacha de Cutayée Ville près de Brouse. Le troisième étoit Caalicos cy-devant Caymacan de Constantinople , & relégué à Brouse. Je fus allarmé d'apprendre que ce seroit Daltaban qui l'emporteroit comme creature du Musty tout puissant à la Porte. En effet , le neuvième

de Septembre 1702. la nouvelle vint que le grand Visir étoit celui que je devois le plus apprehender.

Monsieur l'Ambassadeur reçut un paquet d'Andrinople, où on luy marquoit que la déposition du grand Visir étoit vraie, & que c'étoit véritablement Daltaban Pacha mon voleur qui luy succédoit. Son élévation m'ôta tout à fait l'esperance de recouvrir mon bien. A ce coup si cruel pour moy, j'appellay toute ma raison à mon secours pour le supporter. Monsieur l'Ambassadeur cependant me dit que je ne devois pas desespérer de tout; qu'il falloit attendre que Monsieur Fournette fût de retour, & que l'on verroit ce qu'il y auroit à faire. L'onzième Septembre il fit une si grosse pluye que plusieurs Maisons en furent inondées; & même au Palais de France

France, il y eut une muraille qui en tomba. On parloit par tout à Constantinople des cruautéz du nouveau Visir; on auguroit même qu'il ne le feroit pas longtemps, & que les Janissaires & les Spahis ne le recevroient point. Ce fut l'unique esperance qui me resta dans mon malheur.

Le douzième on vint bouleverser la maison du Caïa du Visir déposé, ce qui l'obligea de s'enfuir. L'on inquieta aussi son Cazuadar, ce qui ne se faisoit, disoit-on, que par l'ordre du nouveau grand Visir. On ajoutoit encore que le Visir déposé n'en feroit pas quitte à si bon marché, cependant c'étoit l'homme de tout l'Empire qui avoit le mieux servy; c'est par son Ministère que se fit la paix. Il se nommoit Hussen Pacha fort honnête homme, & dont tout le monde parloit bien. Il y avoit plus d'un an

qu'il demandoit à se demettre de sa charge. Une grande maladie qu'il eut en dernier lieu , l'empêchant de vaquer aux affaires, on le déposa , le Caymacan de Constantinople nommé Osseman Pacha , qui fut déposé en même temps , passa en Asie sous ses tentes où il attendit l'ordre pour aller à Damas. On ne sçavoit point pourquoy il avoit été revoqué de son employ.

Le Visir déposé se retira le quinzième à Selevrié où il avoit une maison. Quoy qu'il eût bien servy son Prince , il ne laissa pas d'éprouver la tyrannie du gouvernement, c'est-à-dire, du Mufty qui dispoſoit de tout. On luy ôta plus de 60. beaux chevaux qu'il avoit, & pour plus de cent bourses de pierreries. On disoit de plus qu'il n'en feroit pas quitte pour cela , qu'il luy en coûteroit tout ce qu'il possédoit , &

qu'il seroit tres-heureux si on luy laissoit la vie. Plusieurs Chrétiens Renegats qui étoient à son service se sauverent. Le 21^e on envoya les presens au devant du grand Visir, & les Caïques partirent pour l'aller prendre, le Caymacan, le Bostangy, & le grand Doñanier, furent au-devant de luy. Le vingt-deuxième il passa au Fanal, & delà par Selevrié. Le Visir déposé mourut dans ce temps-là, & le bruit courut que le nouveau Visir l'avoit fait empoisonner. Il a été enterré à Constantinople sans aucune marque de grandeur & sans ceremonie dans un tombeau qu'il avoit fait faire.

Le grand Visir étant arrivé à Andrinople commença à se faire craindre, & menaça toutes les Puissances. Ce qui est d'original c'est qu'il ne sçavoit ny lire, ny écrire. Le Caïa même qu'on luy

donna qui est son premier Secrétaire, n'en sçavoit pas plus que luy. Le P. Amilton arriva en ce temps d'Hispanham à Constantinople, & rapporta que le Roy de Perse avoit retranché une bonne partie des pensions qu'il faisoit aux Etrangers, & aux gens de sa Maison; qu'il levoit de l'argent & des troupes pour s'opposer à une armée que commandoit un Prince Persan & qui se disoit le frere aîné du Roy défunt; que c'étoit le grand Mogol qui luy avoit donné cette armée pour le mettre sur le trône.

Le procédé du grand Visir & la conduite que ce méchant homme tenoit avec les puissances de l'Empire Othoman ne me donnoient pas lieu d'esperer quelque justice. Il y avoit sujet même de craindre, si j'en faisois quelque démarche à Constantinople après ce qui s'étoit passé à

Babylone. Je crus donc qu'il étoit à propos que je me cherchasse une protection qui me mît à couvert des cruautés d'un Ministre si cruel, & qui pût me procurer avec le temps la restitution de ce que j'avois perdu. Je ne fis rien cependant de mon chef, & M. l'Ambassadeur trouva bon que je m'adressasse pour cela à Monseigneur le Comte de Pontchartrain. Je me donnay donc l'honneur de luy écrire cette lettre le premier d'Octobre.

MONSEIGNEUR,

Je me jette à vos pieds & j'implore Votre protection dans le malheur où je me trouve par l'élevation d'Altaban Pacha à la premiere Charge de l'Empire Othoman, le même qui s'est emparé de mes effets à Babylone. Monsieur l'Ambassadeur ne

peut plus demander justice pour moy, paisque ma Partie est devenuë mon Juge. Je n'ay point ainsi d'autre ressource que celle que j'espere des bontez de VÔTRE GRANDEUR, & de la compassion qu'elle aura d'un pauvre Marchand entierement ruiné dans un pays où il se croyoit à l'abry des Capitulations que le Roy a faites avec le grand Seigneur. Ces Capitulations, MONSEIGNEUR, ont été violées par celuy même qui est chargé presentement de les maintenir. Il m'a pris des pierreries pour la valeur de 52272. livres, comme je l'ay justifié à Monsieur le Marquis de Ferriol par le compte dont je prends la liberté de joindre icy la copie. Voilà, MONSEIGNEUR, ce qui m'engage à chercher l'appuy de vôtre autorité. Je n'attens que le retour de Babylone du sieur Fornetti Drogueman de Monsieur l'Ambassadeur à la Porte, pour me presenter à VÔTRE GRANDEUR, pour la

DU LEVANT. 247
*supplier instamment d'avoir quel-
que pitié de moy & de considérer,
avec cette charité qui l'anime, le mal-
heureux état où je seray réduit &
elle n'a la bonté d'y avoir égard. Je
suis avec un profond respect,*

MONSEIGNEUR,
DE VÔTRE GRANDEUR

Le tres-humbles & tres-
obéissant serviteur.

PAUL LUCAS,

*De Petra ce 1. Octobre
1702.*

Je joignis à ma lettre les Me-
moires qui justifient ce que j'ay
eu l'honneur d'avancer à Monsei-
gneur le Comte de Pontchar-
train; mais je ne sçaurois mieux
faire selon mon sens, que d'ajou-
ter icy le Memoire des Mission-
naires de Bagdat dans lequel il
est dit que mes effets en depôt
dans leur Maison furent la cau-

X iij

se innocente qui engagea l'avarice du Gouverneur à la démolir pour s'emparer de ce qui y étoit. Ce Memoire d'ailleurs est plein de faits qui ne déplairont pas, & qui n'ont rien d'opposé au caractère d'un Journal qui n'en doit être qu'un tissu.

XVII.

MEMOIRE DRESSE

sur les Hudgets, & commande-
mens restez entre les mains
des Capucins de Bagdat après
la démolition de leur Maison.

*Les Capucins étoient à Bagdat
en l'année 1619. dix-neuf
ans avant la conquête de cette Ville
par Sultan Murat ; qui s'en ren-
dit le maître en 1638. Les Capu-
cins avoient dans cette Ville une
habitation qui fut achetée par le
Pere Juste de Paris en l'année 1631.*

cette habitation comprenoit le lieu de leurs demeures, & celuy où ils faisoient leurs prieres, & où les Chrétiens s'assembloient pour l'exercice de la Religion. La vente de cette maison fut contestée en l'année 1637. & l'accommodement en fut fait au nom du Roy moyennant quelque argent. Quelques mois après la prise de Bagdat vers le mois de Fevrier 1639. Sultant Mural (bien loin de chasser les Capucins de Bagdat & de confisquer les lieux de leur demeure, comme l'a fait à Sio Sultan Moustafa) leur donna un commandement adressé à toutes les Puissances de l'Asie, portant déffense d'inquiéter lesdits Capucins lors qu'ils enseigneroient leur Religion. Ce premier commandement fut confirmé trois mois après par un second de même teneur, & 16 ans après en l'année 1655 il leur fut donné par son successeur un autre commandement

en vertu des capitulations & en conformité des commandemens cy-dessus qui défendent d'empêcher que lesdits Capucins ne prêchent dans les Eglises des Chrétiens tant dans les lieux où il ont des Consuls que dans ceux où ils n'en ont pas. En l'année 1658. Kascki Mehemmet Pacha Gouverneur de Bagdat prit par force l'habitation des Capucins & en fit une mosquée. Un mois après il leur donna un autre endroit pour leur demeure & pour leurs prières vis à vis celui qu'il leur avoit usurpé, dont il fut fait un hudget qui porte donation dudit endroit quoy qu'on luy ait payé trois fois plus qu'il ne valoit. Lesdits Capucins ont jouï de cette demeure & y ont fait leurs fonctions de Missionnaires avec les Chrétiens du Pays l'espace de quarante-deux ans assez tranquillement, quoy que dans ces intervalles de temps il se soit élevé diverses persecutions contre

les Chrétiens & contre les Catholiques dans plusieurs endroits de l'Empire Othoman, dans une desquelles les Capucins ayant fait difficulté de recevoir les Arméniens qui venoient au service divin chez eux, y ayant représenté au Pacha & au Kadi qu'ils n'avoient pas d'autre endroit pour faire l'exercice de leur Religion que chez les Capucins, ledit Pacha nommé Hali-Astrelument Pacha de Bassora & le Kadi firent appeller lesdites Capucins, & leur ordonnerent en plein Divan de recevoir lesdits Arméniens qui ont continué d'y venir jusques à la dernière persécution qui a commencé à Andrinople avec ce siècle qui occasionna vers le mois d'Aoust de l'année dernière 1701. un commandement de la Porte adressé au Pacha & au Kadi de Bagdat, portant que n'étant pas permis de bâtir des Eglises dans l'Empire Othoman, & ayant ouy dire

qu'on en avoit nouvellement construit à Bagdat, dans lesquelles les infidèles faisoient publiquement leurs prières, ordonne à l'arrivée dudit commandement de démolir les Eglises qui auront été bâties de nouveau, & d'informer la Porte dans quel temps, & sous quel gouvernement elles ont été édifiées. Ce commandement fut accompagné d'une lettre du Grand Visir de même teneur & de même datte pour l'exécution des ordres qu'il contenoit; lequel aussi-tôt arrivé, le Pacha & le Kadi firent leurs perquisitions & appellerent les Juifs, & les Nestoriens, lesquels moyennant quelque argent obtinrent qu'on ne toucheroit point aux lieux de leurs prières, quoi qu'ils ne fussent pas d'un établissement plus vieux que celui des Capucins, qui est une ancienne voûte de brique cuite, & pavée de marbre en forme de magasin, peut-estre aussi antique que la

Ville , sur laquelle leur maison étoit bâties en partie. Ce fut sur cette maison que le Pacha fit tomber les ordres de la Porte, la traitant de nouvel établissement & d'Eglise nouvellement bâtie. Ce qui luy fut un pretexte specieux de l'assaillir comme il fit avec plus de deux milles Janissaires & la faire démolir sans vouloir examiner les titres qui luy furent presentez par le Superieur, qui n'eut que le temps de les chercher & d'aller à sa rencontre les luy porter après avoir appris que le Pacha venoit chez luy pour abatre son église. Dans ce tumulte impreveu, presque tout qui se trouva dans ladite maison soit aux Capucins ou à d'autres fut pillé ou enlevé , action qui fait juger que le principal objet de la destruction de cette maison étoit moins l'execution des ordres du Grand Seigneur que le pillage qui y fut fait : puisque les Turcs ne penserent qu'à enlever

tout ce qui y étoit & à la détruire ;
laissant ce qui servoit d'Eglise aussi
entier qu'auparavant, à l'exception
d'une fenestre dont ils abatirent
cinq ou six briques Si l'intention
du Pacha & du Kadi eût été droite,
n'eussent-ils pas appelé les Ca-
pucins comme ils avoient fait appeller
les Juifs & les Nestoriens , pour
s'informer d'eux qui les avoit éta-
blis à Bagdat , depuis quel temps
ils y étoient , en vertu de quoy , &
sous quelle protection ils y étoient ,
& qui étoit leur protecteur , quelle
étoit leur nation , quelles étoient leurs
fonctions , où étoient leurs titres &
leurs commandemens , en vertu des-
quels ils faisoient l'exercice public
de leur Religion. Cette information
prise selon les voyes ordinaires de
la Justice eût été reguliere ; mais
elle ne leur convenoit pas : ils au-
roient éventé leur dessein , & les
Peres eussent été sur leurs gardes,
Par là ils se seroient rendus encore

plus coupables à la Porte ; où ils auroient été obligez de rendre conte des titres desdits Peres , & même de l'informer de la violence d'un des Pachas de Bagdat qui a cy-devant usurpé la maison desdits Capucins. Information qui auroit sans doute affermy davantage lesdits Peres dans la possession de leur maison , & dans l'exercice de leur Religion , puis qu'il paroît par les titres & les commandemens qui sont entre leurs mains qu'ils étoient à Bagdat long-temps avant que les Turcs s'en rendissent les maîtres , qu'ils y avoient acheté une habitation , qu'ils avoient même été confirmez dans la possession de cette habitation au nom du Roy : que depuis la prise de Bagdat Sultan Murat a deffendu qu'on troublât les Capucins dans l'exercice de leur Religion , qu'il a même ordonné qu'on ne les empeschât pas de l'enseigner dans les Eglises des Chrétiens , que

ses successeurs confirmant ces privilèges ordonnent par leurs commandemens, en vertu des capitulations, que lesdits Capucins ne seront point molestez & pourront enseigner leur Religion tant dans les endroits où ils ont des Consuls que dans ceux où ils n'en ont point. Ayant fait l'examen & le rapport fidelle de tout ces titres il falloit commettre ouvertement une injustice formelle, en ôtant ensuite aux Capucins, & ruinant un bien si ancien qui leur appartenoit si legitimement. Il falloit prévariquer aux ordres de leurs Empereurs qui portent de ne point inquieter lesdits Peres. Il falloit contrevenir formellement aux capitulations qui deffendent de faire de la peine & de maltraiter aucun François dans l'Empire Ottoman ; c'est néanmoins ce qu'ils ont fait, en refusant de lire lesdits titres & d'avoir aucun égard à pas une des choses qui peuvent faire la
sûreté

sûreté des François dans cet Empire, disant au Supérieur qui luy presentoit ces titres, qu'il n'étoit pas temps de les examiner; que ce jour là étoit un jour de malheur pour luy, & qu'il venoit abattre la maison des Idoles (nommant ainsi le lieu où les Chrétiens s'assembloient pour l'exercice de la religion) qu'ils ont néanmoins laissé dans son entier, car ce n'étoit pas là où étoient les effets des Peres, les dépôts des gens du pays, & les pierreries des passans nouvellement arrivez de Perse. Et ce sont ces Voyageurs qu'on peut dire avoir été la cause innocente de la perte de la maison; car deux jours avant qu'elle fût pillée la Kiaja du Pacha cherchoit un pretexte de leur faire quelque avanie, mais Osman Aga renegat le detourna de la pensée qu'il avoit que ce fussent des espions comme il les en accusoit: titre sous lequel il les eut peut-estre fait ou-

vertement assassiner pour les dépouiller, si le commandement de question ne fût pas arrivé, qui leur servit de pretexte pour venir à leurs fins, qui n'étoit pas d'abatre une Eglise nouvellement construite, puisque l'endroit qui en servoit est peut-être aussi ancien que la Ville, & qu'ils l'ont laissé dans son entier. Si elle étoit nouvelle, cette Eglise, pourquoy la laisser ? Si elle étoit ancienne, pourquoy vouloir l'abatre ? & ce qui est pire, pourquoy ne s'informer ny de l'un ny de l'autre ? Enfin les Turcs sont venus à leurs fins, ils ont pillé à la faveur de la démolition d'une ancienne maison qu'ils font passer pour une nouvelle Eglise, les Voyageurs logez alors chez lesdits Capucins, par la chambre desquels le pillage a commencé, se plaignent de ce qu'on leur a pris leurs pierreries & leur argent ; les Capucins se plaignent de la démolition de leur maison ; des dépôts qu'on a

Emportez appartenans aux gens du pays qui les redemandent , & les choses qui leur appartenoient qui ont esté volées , dont le dénombrement cy-joint , fait voir la conséquence de leur perte , qu'il est inutile d'estimer , puisqu'il n'y a aucun jour de pouvoir s'en refaire. Le Pacha de Bagdat auteur de ce pillage qui a esté fait en sa presence & par ses gens , ayant esté élu du depuis grand Visir , est devenu Juge & partie. Ce qui ôte tout moyen de demander justice , & que suivant les diligences que le sieur Fournetti Drogman envoyé exprés , a fait à Bagdat pendant les dix jours de séjour qu'il y a fait des ordres & des instructions de son Excellence , n'a pas même pû avoir un acte du Kady pour prouver le pillage de la maison , quoy qu'il ne doute pas qu'elle n'eût esté pillée , puisque tous les jours les Capucins faisoient porter chez luy des choses de leur maison.

qu'on vendoit publiquement dans les marchez ; mais s'appuyant sur la declaration du Mufty qui a dit n'avoir vu dans l'Eglise qu'un rideau & une natte , disant luy Kady n'avoir pas esté témoin à ce qui s'est passé dans la maison , il ne pouvoit pas donner datte du pillage , mais que si on luy produisoit des témoins & les gens qui ont pris les pierres qu'on redemande , il les feroit rendre comme l'ordonne le commandement de la Porte & non autre chose. Mais le Mufty ayant fait intimider les témoins personne de ceux qui étoient prêts de rendre témoignage n'a plus osé paroître. Ce qui est appuyer une violence & une oppression , par une injustice encore plus criante. Après une telle conduite , qu'est-ce qui peut faire la seureté des François dans l'Empire Othoman. Commandemens méprisez , capitulations transgressées , droit des gens violé. Deny de Justice , maison

*ruinée & pillée, François insultez
& opprimez par une violence ini-
que, sont les motifs des justes resser-
timens de son Excellence contre la
Porte, qui seul a droit sur les Sujets
du Roy qu'on maltraite & qu'on
opprime sans luy donner le moindre
avis des raisons qu'on a de le faire.*

MEMOIRE DES CHOSES
perduës au pillage de la Maison
des Capucins à Bagdat appar-
tenant à eux autant qu'ils sont
capables de posséder.

U*Ne grande horloge sonnante,
huit montres, dont six laissées
par les Religieux morts à Bagdat,
& deux autres que des Marchands
devoient retirer, 110. piaſtres que
l'on leur avoit fait prêter. Une boule
d'ambre-gris pesant vingt dragmes,
deux grands paniers de porcelaines
parmy lesquels il y avoit deux
grands vases de prix, cinq estuis*

garnis de tous les instrumens de Chirurgie. Instrumens de Mathématique, les Livres de deux Bibliothèques, ceux de Mosol ayant esté apportez à Bagdat lors que cette maison fut rasée. Les provisions de la maison, huile environ 150. oques, beurre environ 40. oques, bleds plus de 400. boisseaux, ris environ 150. oques, poivres environ 12. oques, canelle environ 6. oques, cloux de girofle environ 3. livres, environ 600. noix muscade, toutes sortes d'utenfiles de cuisine & de vaiselle de cuivre, & en grand nombre donnez par les gens du pays, ou par les Francs passans, qui revenant des Indes ou de Perse s'en retournant par les deserts ne les emportoient pas. Les meubles necessaires pour cinq ou six chambres pour loger des Francs qui n'ont point d'autres lieux à loger que chez les Capucins, les utenfiles de l'Apotiquairerie, bassins, alambics, mortiers, chaudières pour les

bains , & tout ce qui est necessaire pour la composition des remedes, trois armoires à tiroir ornez à la maniere des Turcs , remplis de toutes sortes de remedes pretieux , quelque argent pour la dépense journaliere, environ vingt ou trente piastras. Six belle pieces d'étoffe des Indes or & argent offerts pour les ornemens de l'Eglise. Un paquet de tres-beaux mouchoirs du pays brodez d'or, au nombre d'environ quarante. Un grand cofre plein de tres-fines Indiennes , mouffelines mediocres & toile de coton. Un grand Calice d'argent dont on ne se servoit plus. Un tres-beau chapelet de corail à gros grains. Une provision assez considerable de semence de perles, corail, ambre, & musc, onze moyens tapis de Turquie & trois de Perse à l'usage de l'Eglise, deux grands tableaux d'environ quinze pieds de hauteur l'un de la sainte Vierge & l'autre du Roy envoyez de Paris par Messieurs

de la Compagnie des Indes, & deux autres moyens de même représentation, six gros cierges à la manière du pays de six ocques chacun. Une provision de cire pour l'Eglise d'environ soixante ocques, six grandes lunettes d'approche laissées par les Peres qui sont morts dans cette maison. Une épée d'argent, un fusil, deux pistolets, donné par Monsieur Carré à son retour des Indes où il avoit esté envoyé par le Roy. Un sabre à la Turque, & deux pistolets donnez par le Pere Beauvilliers Jesuite.

Toutes ces choses prises feroient une somme considerable qui ne doit surprendre personne, en ce que cette maison est celle qui fournit à toutes celles de la Province de Touraine des choses qui luy sont offertes, non seulement par les Pachas, les plus considerables des Turcs & par tous les Chrétiens du pays en reconnaissance de l'assistance qu'ils reçoivent

DU LEVANT. 265
*vent des Capucins dans leurs ma-
ladies , n'y ayant qu'eux de Medec-
cins de residence à Bagdat & qui
composent les remedes pour lesquels
ils ne reçoivent jamais d'argent de
personne ; mais encore des Nego-
cians en Perse & au Indes , soit
François ou Espagnols , Portugais ,
Italiens , Anglois ou Hollandois ,
qui n'ont point d'autre lieu de re-
traite que chez les Capucins qui
facilitent le passage de leur retour
d'Europe aux Indes & des Indes en
Europe, dont ils sont tres-reconnois-
sans.*



XVIII.

Severitez de Police exercées à l'avenement des grands Visirs avarices pour en tirer du gain. Present de six mille livres par l'Ambassadeur de France au grand Visir. Avarice d'Aviettis Patriarche des Armeniens. Zele outré des Catholiques contre luy. Charivary des Armeniens lorsqu'ils croyent des Sorciers en l'air. Conivence du Mufty pour les crimes du grand Visir. Ordonnance bigotte & ridicule de ce dernier contre les femmes. Coup de tête d'Hussen Pacha.

Pendant ce temps-là les bonitez & les consolations de Monsieur l'Ambadeur me firent

attendre avec patience le retour de Mr Fournette pour prendre des mesures sur ce qu'il auroit fait dans son voyage de Babylo-
ne. Je ne puis me taire icy de la bienveillance dont Mr le Marquis de Feriol Ambassadeur de France m'a toujours honoré en toutes sortes d'occasions. Comme il traitoit en ce temps-là l'Ambassadeur de Venise, j'eus l'honneur de dîner avec leurs Excellences. La table y fut servie avec une magnificence & une delicateffe merveilleuse. Le grand Visir fit défense de boire du vin à Andrinople, & les ordres étoient si severes que l'on fut dans les maisons rompre tous les tonneaux. Si quelqu'un avoit été attrapé, soit en apportant du vin à Andrinople, ou en buvant, il auroit été condamné à plus de mille coups de bâton, & on luy auroit confisqué tout son

7 ::

bien. Il ordonna encore que toutes les nations eussent à s'habiller à la mode de leur pays , & défendit aux Chrétiens du pays de mettre des babouches jaunes & des vêtemens rouges, ou bleus. Cela causa un grand desordre ; car l'on arrêta à Andrinople plusieurs personnes avant même qu'ils eussent eu le temps de se faire faire des habits. Ce Ministre fit aussi donner des coups de bâton au Drogueman du Carabou-
se, parce qu'il avoit des babouches jaunes. Ce Carabouse est ce traître Italien de nation qui vendit la forteresse de Carabouse au Turc. Il a une paye du Turc pour cette belle action.

On ne faisoit que parler des cruautés du Visir pour faire trouver de l'argent , l'on dit même que pour ce sujet il déposa le Prince de Valaquie , & en a élevé un autre à sa place. Le dixié-

me Son Excellence me dit qu'il alloit envoyer un present au grand Visir de la valeur de 2000. écus. Il étoit composé de tres-belles étoffes & d'une pendule. Le seizième le grand Doüanier fut déposé justement comme il venoit de faire un present au Visir de cent bourses, & que le Visir luy avoit donné le Cafetan. Le dix-septième Coprogly Numan Pacha d'Erzeron fut Pacha de l'Anatolie dont la Ville Capitale est Cutayé éloignée de Constantinople de huit journées. L'on faisoit pour lors de grandes reparations aux Châteaux de la mer Noire, & l'on y charioit sans cesse des munitions & de l'artillerie. Les plus éclairés disoient que toutes les précautions des Turcs de ce côté-là, n'étoient que pour amuser, & que tout le grand armement qui se préparoit, regardoit quelques Princes Chrétiens.

Nous apprîmes le vingt-unième que le Patriarche des Armeniens nommé Aviettis avoit fait mettre en prison les Prêtres Armeniens Catholiques , chargez de chaînes au col & aux pieds pour avoir de l'argent. Quelques principaux Armeniens ayant appris cette violence furent au Patriarche redemander leurs Prêtres qu'il refusa de rendre. Leur zele trop outré , & peu selon la science les emporta à se jeter sur luy & à le battre comme il le meritoit , après quoy ils allerent délivrer les prisonniers. Le Patriarche qui voulut s'en plaindre au Visir fut suivy des Armeniens. Ces gens cy représenterent au Visir qu'ils n'avoient fait que délivrer de pauvres gens que l'injustice du Patriarche avoit fait mettre en prison. Le Visir s'étant mis en colere là-dessus , demanda au Patriarche pourquoi

il avoit des prisons , & luy dit :
Ne sçais tu pas chien , qu'il n'y a
que le grand Seigneur qui en ait.
Il le fit donc sur le champ met-
tre en prison luy-même , cepen-
dant il n'y demeura pas beau-
coup , le Mufty envoya dire au
Visir de le faire sortir.

Le Visir fit arrêter un Juif en
ce temps-là qui étoit le Sanfal
ou Agent du Visir déposé , & à
qui on demanda mille bourses.
Le vingt-quatrième on chargea
sur une barque 40. canons pour
les Châteaux de la mer Noire :
& le vingt-sixième il y eut com-
me une éclipse de Soleil & de
Lune , qui parurent comme de
sang. Tous les Armeniens prirent
sur cela des poëles & des chau-
drons , & commencerent à en
faire un grand bruit semblable
au charivary , qui dura jusqu'à
minuit. Je m'informay d'eux
pourquoy ils en usoient ainsi.

Quand on voit, me dirent-ils, le Soleil & la Lune rouges, c'est une marque qu'il y a des Sorciers & des Magiciens en l'air occupez à faire des malefices, & qu'ils esperoient par ce bruit les en empêcher. Le trentième on coupa la tête à un Janissaire Aga, & l'on mit quatre des principaux Arméniens aux Galeres, parce qu'ils étoient bons Catholiques. A une heure de nuit j'entendis un coup de canon du Serail, c'étoit une marque que l'on jettoit le corps du Janissaire Aga dans la mer.

Le deuxième Novembre le P. Bernardin de Loches Superieur de Babylone, & qui y étoit quand la maison des Franks fut démolie, revint de France à Constantinople. Il avoit représenté au Roy qui le reçut fort bien, que dans ce qui étoit arrivé à Babylone on avoit violé les capitulations faites avec la Porte; mais il

fut bien surpris d'apprendre que le Pacha qui nous avoit pillé étoit devenu nôtre Juge. Quelques lettres & quelques recommandations que le Pere eût obtenu du Roy pour nous faire rendre justice , nous vîmes bien qu'il n'y avoit pas lieu de l'espérer. Ainsi je n'attendis plus que l'arrivée du Drogman pour revenir en France , & pour y chercher quelque remede à mes pertes.

Enfin Monsieur Fournette de retour après neuf mois de voyage sans avoir rien fait , nous apprit que le changement du Pacha de Babylone avoit renversé le succès de sa commission ; que ce cruel luy avoit fait dire que s'il avoit la hardiesse de se présenter devant luy , il le feroit pendre ; ainsi il n'y eut pas moyen de faire aucune information. On avoit défendu de déposer contre

le dernier Pacha. M^r Fournette ajouta cependant, que beaucoup de témoins luy avoient assuré qu'on m'avoit volé considérablement , mais qu'ils n'osoient rien dire , parce que le Mufty leur en avoit fait faire des défenses sur peine de la vie.

Le sixième on publia une Ordonnance par laquelle on défendoit aux femmes Turques de porter des tarpouches; elle leur ordonnoit encore de mettre un bandeau noir sur le front , que leur guinpe descendît sur le nez, & de ne porter que des vestes vertes fort larges même, afin que leur derriere ne parût point. Le huitième Monsieur Fonton ayant présenté les presens de Monsieur l'Ambassadeur, le grand Visir les reçut avec joye , & fit un présent à M^r Fonton de cinquante sequins. L'on apporta en ce temps un commandement au Patriar-

che des Armeniens qui luy défendoit de molester les Catholiques. Le mépris qu'il fit de ne le pas recevoir avec toute la reverence en usage pour les commandemens du grand Seigneur, luy attira un fort mauvais traitement, après quoy il fut mis en prison. Le quinzième on reçut une lettre de Diarbekir du Reverend Pere Joseph par laquelle il mandoit que la tyrannie & la persécution étoient si grandes qu'elles les obligeoient d'abandonner cette Mission. C'est l'avarice du Mufty qui en est la cause.

Le seizième on emmena Avietis Patriarche des Armeniens pieds & mains liées à Andrinople. Le dix-huitième on envoya à Hussen Pacha qui s'étoit retiré en Asie un Chiaoux luy demander sa tête, & à trois autres Grands qui étoient dans ces

quartiers. Hussen averty de l'ordre par un des siens qu'il avoit laissé à Andrinople , se mit sur les chemins par où devoit passer le Chiaoux. Il avoit une bonne troupe avec luy , & quand le Chiaoux vint , Hussen luy demanda où il alloit , à quoy l'autre luy répondit qu'il alloit à Babylone. Sur ce déguisement Hussen le fit battre , & luy fit confesser qu'il venoit avec l'ordre de luy demander sa tête , & la porter au grand Seigneur. Celuy-cy passant à côté du Chiaoux , la luy coupa à luy-même , la fit écorcher , & l'envoya à Constantinople en mandant par une lettre que ceux qui demandoient sa tête missent celle-là dans le cul de leurs femmes , maniere injurieuse de s'exprimer parmy les Turcs. Il ajoutoit ensuite que tant qu'il y auroit un Mufty Jiaours , il n'o-

beïroit jamais aux ordres qui en viendroient. Comme la lettre s'adressoit directement au Prince elle fit du bruit à Andrinople, & le Grand Seigneur blâma fort le Visir de ce qu'il envoyoit des ordres semblables.

J'appris sur la fin de Novembre que le grand Visir avoit donné un repas au Grand Seigneur fort magnifique, & qu'ensuite il luy avoit fait present de 20000. sequins, & de quantité de pierres precieuses, parmy lesquelles il y avoit un gros rubis. Comme on me dit le poids & la forme de ce rubis, je connus que c'étoit le même que le Visir m'avoit volé à Babylone. Pour en être plus assuré j'en marquay le poids de dix-sept karas, & j'en fis la forme que j'envoyay à Andrinople. Tout se trouva conforme au rubis qui étoit chez le Jouiailier du Grand Seigneur.

X I X.

*Inclination de pressentiment d'un
Enfant de Constantinople né de
parens illustres d'origine. Loy
touchant les esclaves des Maho-
metans. Les Turcs une fois trom-
pez ne croient plus rien. Prepa-
ratif de guerre à Constantinople.
Le grand Visir traite avec les
Ambassadeurs de Moscovie à
Andrinople secrettement. Le Tar-
tare indigné de l'injure qu'on
luy fait & du party qu'on
prend à la Porte , en fait retirer
son Ambassadeur. Canal de Con-
stantin sous terre à quatre rangs
de colonnes. Visites des vaisseaux
aux Dardanelles.*

Comme je logeois chez la
nommée Chieras Madc-

laine , Grecque de naissance & Catholique de Religion , je ne pouvois m'empêcher d'admirer l'excellent naturel & les talens singuliers d'un jeune enfant qu'elle avoit. Il étoit impossible même de ne pas s'attacher à causer avec luy , veu le goût & l'instinct qu'il a pour tout ce qui est bon. Patèque , luy dis-je un jour , il faut que je te mene en France (ce nom en patois du pays veut dire Baptiste) Ce pauvre enfant à ce mot commença à m'embrasser les pieds , me baiser les mains , & à me dire , Affendy , je vous en prie , menez-moy en France , je seray bien joly. Il me faisoit tous les jours mille questions sur ce sujet , & comme je luy disois que je le donnerois à une grande Princesse , & qu'il seroit son esclave , il donnoit des marques de joye inconcevable.

Un jour sa mere étant presente

à ce que je luy disois , qu'il faudroit partir bien-tôt , elle se mit à pleurer & à soupirer. Je luy demanday qui étoit le sujet de ses larmes , elle me répondit : Hélas ! si vous le sçaviez , vous me plaindriez. Cet enfant est la cause de mes chagrins & de mes inquietudes. Ne croyez pas, luy dis-je , que ce soit tout de bon , quand je parle d'emmener vôtre fils en France. Le petit drôle qui n'avoit que cinq ans ayant entendu ce que je disois , se mit en colere & me dit qu'il ne falloit pas se mocquer de luy , que je luy avois promis de le mener en France , qu'il me le feroit bien faire par force , & qu'il l'iroit dire à Monsieur l'Ambassadeur. Après ce petit mouvement il se mit à parler Turc en se promenant , & en faisant de petits gestes qui auroient fait rire des marbres. Sa mere toute affligée qu'elle

qu'elle étoit ne pût s'en tenir aussi bien que moy.

Ce fut là-dessus que cette pauvre femme me dît : Il faut vous apprendre le sujet de ma douleur. Le pere de cet enfant étoit un Seigneur de Pologne que le malheur fit esclave. Le Patron de la galere, sur laquelle il étoit enchaîné, remarquant qu'il n'avoit pas un esprit commun conçut beaucoup d'estime pour luy, & le fit Ecrivain de sa galere. Comme il estoit souvent au Palais de France avec Monsieur l'Ambassadeur, il mangeoit quelquefois avec luy. Un jour qu'il me vit en ce lieu, je ne sçay par quelle destinée, il vint amoureux de moy. Son penchant luy fit chercher des mesures pour me voir ; & dans les desseins legitimes qu'il avoit, il me fit parler par les Peres Capucins. Les differens avantages qu'il me pro-

posa, & que ceux, de qui je dépendois, éconterent favorablement, avec ce qu'il attendoit de son pays de quoy se racheter, firent que je ne m'opposay pas à sa recherche : ainsi nous fûmes mariez à l'Eglise Catholique.

Au bout de dix mois j'eus l'enfant que vous voyez ; mais mon pauvre époux, trois mois après sa naissance, mourut. Outre le chagrin que j'avois de sa mort, son Patron m'en donnoit beaucoup d'autres ; j'appréhendois même qu'il ne me fît ôter cet enfant. Les Peres Capucins pour me tirer de ses persecutions, & peut-estre pour mettre à l'abry le peu de beauté que j'avois, me marierent au bout de six mois à l'époux que vous voyez, qui est Chiotte catholique. Cependant quelque temps après le Patron de mon deffunt mary ne laissa pas de faire prendre mon fils, &

de l'envoyer chez le Caymacan pour le faire mettre dans le Serail à Andrinople.

Il n'y eut jamais de mere plus affligée que je l'estois. Comme je ne sçavois à qui avoir recours, Dieu m'inspira de m'aller jeter aux pieds de Monsieur l'Ambassadeur. Il eut pitié de moy, & me promit sa protection, en m'assurant qu'il esperoit de me rendre mon fils. Une loy chez les Turcs veut que quand un esclave se marie avec une libre, les enfans mâles soient réputez esclaves, & que les filles restent avec la mere; mais aussi la loy ajoûte que le Patron ne pouvoit ôter les enfans d'auprès la mere qu'ils ne fussent en âge d'adopter une religion. D'un autre côté, les Turcs passent souvent par-dessus la loy. Après avoir expliqué ces circonstances à Monsieur l'Ambassadeur, il me dit

de retourner chez moy , qu'il alloit travailler pour ravoïr mon fils. Il envoya donc un Drogue-man chez le Caymacan de qui il étoit amy. Il luy fit représenter l'injustice de m'oter cet enfant qui n'avoit que trois ans. Quelques presens , qu'il luy fit faire , acheverent de le vaincre , & l'engagerent à luy donner des marques de considération. Mon fils fut renvoyé à Monsieur l'Ambassadeur qui me fit appeller pour me le rendre , avec de nouvelles promesses de toute sa protection.

Je n'ay point esté inquiétée depuis ; mais à présent je suis menacée tous les jours. On a voulu enlever mon cher Pateque , & je tremble à tous momens que cela n'arrive. Comme tout a changé , je n'aurois rien à esperer , si une fois on me l'enlevait. Ainsi , Monsieur , voilà le sujet de mes larmes. Plût à

D U L E V A N T. 285

Dieu que vous le voulussiez , je vous en ferois de bon cœur un présent ; à tout le moins j'auray le contentement de le sçavoir Chrétien , si j'en suis privée , & n'aurois pas le chagrin mortel de le voir Turc. Ce récit m'avoit tellement touché , que je n'hésitay point à l'accepter. Je promis à la mere , que si je ne mettois pas son fils auprès de quelque personne qui luy pust faire faire une plus grosse fortune que moy , je le mettrois du moins en état de se tirer d'affaires un jour.

La pauvre femme m'en fit mille remerciemens ; elle fit venir son fils me baiser la main , & cet enfant faisoit connoître une si grande joye de ce que je luy disois qu'il estoit à moy , qu'on ne la peut représenter. Pour donner des marques à sa mere que je voulois en avoir soin , je fis a-

acheter des étoffes pour luy faire quatre paires d'habits fort propres ; ce qui me coûta près de deux cens écus.

Dans le dessein où j'étois de faire quelque tentative auprès du grand Visir pour retirer quelques debris de ma perte , tout le monde m'en détourna. Chacun me dît que c'étoit un chien , un homme sans foy , que personne ne pouvoit l'approcher , & que ce seroit l'irriter de luy demander seulement un para. Estant donc tout-à fait hors d'esperance en ce pays-là , je me résolus de revenir en France par le premier vaisseau que je trouverois pour implorer la protection du Roy Le sixième le Captan Pacha qui n'estoit pas encore mort , fut déposé , & l'on mit en sa place Harchy Mahomet personne de beaucoup d'experience pour la mer.

Les Anglois & les Hollandois faisoient courir le bruit en ce temps-là par tout que Cadix avoit esté pris par leur armée ; mais ils furent bien trompez & bien honteux , quand la nouvelle du contraire arriva à Constantinople , & que la Flotte Angloise & Hollandoise avoit beaucoup souffert , après avoir perdu quantité de monde à une descente. Comme ils ont débité quantité de nouvelles qui se sont trouvées fausses , les Turcs s'en sont fort indignez. Quand nos ennemis en disent quelqu'une à present , on s'en mocque : parce que les Turcs une fois trompez ne croient plus rien. Ceux-cy néanmoins faisoient toujours des préparatifs & des armemens , & l'on ne pénétoit pas pour qui se devoit estre. L'on travailloit dans l'Arsenat à quantité de vaisseaux de débarquement. L'ordre

estoit donné même pour en espalmer quantité d'autres , & de faire passer je ne sçay combien de munitions de guerre & de bouche à Negrepont.

Vers ce même temps , c'est à dire sur la fin de 1702. il vint à la Porte un Envoyé du Roy des Tartares remontrer qu'il estoit de nécessité absoluë de faire la guerre aux Moscovites qui fortifioient des places sur les frontieres , & qui faisoient de grandes courses sur ses terres. Le grand Visir , qui par de secrets engagements qu'on devine bien , & dont le Mufty & luy en avoient esté bien payez , venoit de ratifier la paix avec l'Ambassadeur du Czar , ne l'écouta point. Il ne voulut pas qu'il eût audience du Grand Seigneur , & ne la luy voulut pas donner luy-même. Ce Prince traité si indignement manda à son Ambassadeur de se retirer.

retirer dans le dessein de s'en ressentir en temps & lieu. Le treizième Decembre je traittay avec le Capitaine Fourgasse de mon passage pour huit sequins. Quelques jours après l'on apprit par des esclaves du bain que les Turcs faisoient racommer, trente galiotes pour les équiper, qu'ils faisoient construire trois gros vaisseaux, & qu'il y en avoit vingt-quatre en état. Comme je parlois à des Turcs du grand armement qui se préparoit, ils me dirent qu'il n'estoit pas encore aussi-grand qu'il le devoit estre.

Sur la fin du mois, ce vaisseau, où je devois m'embarquer étant à Bissetache, lieu en remontant du côté de la mer noire, où les vaisseaux se vont mettre pour partir plus commodément; j'y fis porter mes ballots: ce jour-là même j'allay prendre congé de M.

l'Ambassadeur, & luy demander ses ordres ; j'y menay aussi mon petit homme pour luy faire la réverence. Cet enfant voyant dans la salle un grand portrait du Roy, me demanda qui estoit ce Monsieur-là. Je luy dis que c'étoit le Roy de France son Maître. Cette veuë par je ne sçay quel présentiment luy donna une si grande émotion de joye & de plaisir, qu'il me pria de le luy faire baiser, Affendy, me dît-il après, quand je seray en France je le verray donc le Roy mon Maître ? & cent autres choses qui marquoient l'inclination qu'il avoit déjà conçûe pour la France. Tout le monde fut charmé du génie & du naturel de ce jeune enfant, & l'on me loua beaucoup de m'en estre chargé. Après donc avoir esté faire nos adieux partout, nous partîmes le 24. Decembre environ une

heure après midy que le vent se trouva bon , & les courants qui portent naturellement en bas , nous éloignerent avec assez de promptitude.

Constantinople bâtie sur une pointe de terre fait une espee de triangle qui s'avance dans la mer. Les differentes petites montagnes, sur lesquelles elle est située du côté d'Europe, font paroître les maisons comme sur un amphiteatre. A voir de loin les sapins toujours verds , dont les cimetières & la pluspart des maisons sont pleines, il semble que la Ville est au milieu d'un bois , ou bien que c'est un bois qui est dans une Ville, ce qui en rend la veüe la plus agreable du monde. Il n'est pas necessaire de m'étendre sur ce qu'il y a de particulier dans Constantinople , la quantité de relations qu'on en a m'en épargne la peine. Le

dernier feu brûla plus de 25000. maisons autour du Bizestain qui est le plus beau quartier de la Ville & le plus de commerce. Cet accident fit prendre la résolution aux Turcs de rebâtir le tout de brique & de pierre. Ils y ont ajouté devant leurs boutiques des galeries soutenues de colonnes que l'on trouve même dans les vieux fondemens. Ces sortes de maisons sont basses, aussi ne doivent-elles servir qu'à des boutiques. Les Turcs, comme je l'ay déjà dit, ne demeurent point où ils vendent leurs marchandises. Il y en a déjà beaucoup de bâties, & cela a un air de beauté & de propreté singulière.

J'ay vû environ à deux cent pas loin de sainte Sophie un canal qui passe sous une belle voûte soutenue par quatre rangs de colonnes. Il est encore plein

d'eau , & l'on ne s'apperçoit pas qu'elle coule. Ce canal qui a bien vingt pas de large , va jusqu'aux ruines du Palais de Constantin. On tient là que ce Prince alloit par ce canal souterrain à sainte Sophie pour n'estre point incommodé des chaleurs du Soleil. Je fis ce que je pûs pour y aller avec un petit bateau que j'y aurois fait porter , mais les Turcs qui ont des maisons sur le bord de ce canal , ne le voulurent jamais souffrir , dans la pensée où ils sont qu'on y a jetté de grands trésors du temps des guerres. Cela paroît une forest de colonnes toutes d'une pierre , dont on ne peut dire la hauteur , parce que l'on n'en voit qu'environ deux brasses hors de l'eau. Ce canal a quatre à cinq brasses de profondeur.

Après avoir passé devant les sept tours , & traversé toute la

mer de Marmora, nous arrivâmes le vingt-cinquième sur les deux heures après midy aux châteaux des Dardanelles. On est obligé d'y mouïller, parceque les Turcs viennent faire la visite des bâtimens pour voir s'il ne se sauve point quelque esclave. Nous mouïllâmes devant celui d'Asie, dont l'Aga vint faire son manège plutôt pour recevoir le droit qu'on luy paye que pour faire une visite bien exacte. En effet il ne fit pas d'autre cérémonie que de demander s'il n'y avoit point d'esclaves qui se sauvassent, & au Capitaine combien il y avoit d'hommes. On luy en nomma un nombre, & après avoir fait semblant de les compter l'un après l'autre, il prit son droit qui est de quatre piaftres, & un présent de deux boëtes de prunes.

Environ deux heures & demie

après avoir levé l'ancre nous ar-
restâmes à la pointe des Barbiers,
qui est un fort bon port. On ap-
pelle aussi ce port la Tache blan-
che, & nous y mouillâmes à cinq
brasses d'eau. Tant que nous fû-
mes dans le canal nous eûmes
un fort petit vent, & l'on peut
dire que ce sont les courants qui
sont considérables en ce lieu,
qui nous en firent sortir. Nous
passâmes devant les deux Châ-
teaux, que l'on appelle Neufs,
qui sont tout à l'entrée du canal,
& nous arrivâmes sur le soir du
vingt-sixième vis à vis Tenedos.
On s'aperçut alors d'une chose
extraordinaire. Nous avions le
vent de Tramontane assez frais,
& les nuées venoient du côté du
midy avec une grande violence.
Cela fit prendre la résolution
au Capitaine de mouiller l'ancre
à un port de Tenedos ; mais le
vent de Nord venant à se ra-

fraîchir , au bout de trois heures nous levâmes l'ancre , & nous continuâmes nôtre route.

Pendant la nuit du vingt-septième nous passâmes par la Bouche qui est entre le Cap d'or & Andras. Le vingt-huitième nous côtoyâmes toujours la Morée & les isles de l'Archipel qui en sont voisines. Delà passant devant l'isle de Serigo nous eûmes peine le trentième à nous éloigner de devant l'œuf du Suri-gue, gros rocher en forme d'œuf, qui s'élève hors de l'eau. Enfin un vent Mistral le trente-unième nous obligea de faire plusieurs bords. Je n'en sçavois pas la raison , parceque le vent auroit esté assez bon pour nous porter en route. Le Capitaine me dît là-dessus qu'il vouloit côtoyer la terre de peur des Corsaires.

X X.

Manege des bâtimens qui vont en proye , ou qui tâchent d'éviter les Corsaires. La peur qui fait tout entreprendre , fait aussi tout abandonner. Generosité d'un Pirate. Avarice du Consul François de Zante. IncurSION des Tartares par la faute d'Altaban grand Visir. Mort trop douce de cet homme.

A Prés avoir fait une manœuvre de poltron le long des côtes de la Morée jusques devant le cap Matapam, le premier & le 2. Janvier 1703. nous eûmes de petits vents qui nous porterent en route. Le 3. sur les dix heures du matin on apperçut un vaisseau à plus de vingt mille de

nous sous le vent. Comme il n'avoit que ses deux basses voiles, nous le vîmes en cet état pendant plus d'un quart d'heure, quoyque nos gens le prissent pour un petit vaisseau qui alloit à Smyrne. Je dis au Capitaine que s'il me croyoit, il rangeroit ses voiles au plus près du vent, & que ce vaisseau ne me paroïssoit rien de bon avec ses deux basses voiles. Dans ce même temps le vaisseau faisant voile de ses deux huniers, nostre Capitaine crut que comme il nous appercevoit, il vouloit fuir; mais c'étoit compter sans son hôte, car nous vîmes tout-à-coup ce bâtiment renverser le bord sur nous.

L'épouvante alors fut si grande qu'on ne songeoit pas seulement à ôter les rides qui étoient aux voiles d'en-haut. Le vaisseau qui fit baniere rouge fut un mauvais présage pour nous. Nostre

Capitaine néanmoins mit toute son esperance en ses voiles. Comme le Corsaire approchoit, nous jettâmes d'abord le canot à la mer, une ancre, & plusieurs autres choses de pesanteur. Cependant le Pirate qui nous gagnoit toujours, nous fit baniere blanche, & tira un coup de canon. Nous arborâmes pavillon blanc, mais nous ne laissions pas de faire tout nostre mieux pour fuir. J'avois proposé à nos gens de faire passer deux canons dans la chambre de poupe, ce que le Capitaine negligea mal à propos. Je fis monter tous les fusils en haut, & je tâchay d'encourager dix ou douze personnes qui paroissent fort braves, & qui promettoient de se bien défendre.

Le Corsaire nous abordoit presque quand le Capitaine voulut faire mettre les papafiques, qui sont les petites voiles d'en-

haut ; mais l'ennemy estoit si proche qu'il fit tirer plusieurs coups de fusil sur les Matelots qui les portoient , & les fit redescendre au plus vîte. Après plusieurs coups de canon qu'il nous tira , une décharge de toute sa mousqueterie fit peur à tous nos gens , chacun se cacha les uns derriere le caïque , les autres se couchoient tout de leur long , d'autres descendirent dans la sentine , & d'autres se cachèrent de l'autre côté du bord ; c'est-à-dire par dehors : ainsi nous ne nous trouvâmes que quatre en haut. Je me servois pendant quelque temps de tous les fusils que j'avois fait ramasser , après quoy je me trouvay seul quand il fallut recharger les armes que j'avois tirées.

Le Corsaire avec sa grande baniere Flexingoise faisoit toujours un grand feu de sa mous-

queterie, c'est pourquoy personne des nôtres ne paroissoit. On en attendoit seulement quelques uns qui sembloient venir de dessous los ondes crier qu'ils se rendoient, cela me mit dans une colere si furieuse, que si un fusil que je tenois avoit esté chargé, j'aurois tué ce poltron. Je fis ce que je pus cependant pour engager le Capitaine à prendre courage ; mais un coup de canon qui passa sur le vaisseau, le luy ôta tout-à-fait. Ainsi rampant sur le ventre il amena Lagabia, qui est le grand hunier, & tout l'équipage d'une commune voix cria qu'il se rendoit.

Ce fut alors que je me cherchois, pour ainsi dire, des bras pour faire quelque action contre le Corsaire, ou contre nos propres gens qui se livroient si lâchement. Nous estions quarante-cinq hommes dans un vais-

seau, plus gros que celui du Corsaire, monté de seize pièces de canon, & l'on se rendit sans en avoir tiré un coup, ny sans avoir mis la bannière blanche. Mais des gens aussi lâches que ceux-là ne devoient pas arborer un pavillon qui les engageoit à le défendre tant qu'ils auroient eû une goutte de sang dans les veines. C'est pourquoy le Corsaire de Flexingue, qui s'appelloit Cornille Antoine, & qui montoit la Pome d'or, ne peut passer que pour un voleur, puisqu'il n'a point vû la bannière de celui qu'il a pris, & n'a pas eû même l'honneur de la gagner. Ce fut sur les trois heures après midy que cette belle aventure s'exécuta.

Le Corsaire s'approcha le plus près de nous qu'il pût, & remplit de ses gens la chaloupe qui vint à bord. Un Lieutenant, un Ecrivain, & un Pilote parmi ceux-

là crierent que tous les passagers eussent à se mettre dans la chambre pour n'être point maltraités des Matelots. J'envoyay chercher mon pauvre petit Pa-teque qui estoit avec le fils du Capitaine à la sentine. Dès que ce jeune enfant vit tant de gens qu'il ne connoissoit point, & qui s'emparoiént de tout ce que nous avions, il ne put retenir ses larmes, ny sa colere : Pourquoi, me dît-il, m'a-t-on mis là-bas dans ce trou ? Si j'avois esté en haut avec mon sabre j'aurois coupé la teste à tous ces corsaires. On nous fit embarquer dans la chaloupe, & l'on nous mena à bord du vaisseau ennemy, où le Capitaine nous ayant fait mettre dans sa chambre nous promit tout le bon traitement qu'il pourroit, & que nous n'aurions pas sujet de nous plaindre de luy. Nous l'éprouvâmes en effet, & il

ne nous manqua rien de ce qui estoit necessaire pour la vie. Son dessein estoit de nous mener à Livourne ou à Malte ; mais le vent s'étant mis le 4^{me}. Ponant, il fut contraint de prendre sa route vers Zante.

Corneille Antoine touché de la gentillesse du petit Pateque, le prit en amitié, & nous promit de lui rendre ses habits. Il me marqua même en particulier quelque consideration en apprenant ce que j'avois fait pour ce jeune enfant, & si je l'ose dire, de ce qu'il m'avoit vû assez longtemps seul luy tenir teste dans nostre vaisseau malgré les bordées & les décharges du sien. Le cinquième sur les trois heures après midy nous donnâmes fond à la rade de Zante, & le sixième le Capitaine estant à bord de la prise nous tint parole. A son retour il apporta le baul où estoient

estoit les habits de nostre petit bon homme. Mais seulement après en avoir pris une piece d'étoffe de fond rouge à fleurs d'or il me rendit le reste de bon cœur. Comme ses officiers en murmuroient, il leur promit cent écus pour les apaiser, parce qu'ils ont part dans ces sortes de hardes. Je fus fort content de la generosité du Capitaine.

Le huitième il nous débarqua après nous avoir dit de prendre ce qui nous seroit nécessaire pour nos besoins, comme linge & cravates. Je retrouvay heureusement mon journal dans les chambres, & la joye que j'en eû me fit presque oublier tout le reste. Il me vint cependant sous la main une prime d'émeraude du poids de sept à huit livres, & quelques autres pierres curieuses dont ces sortes de gens ne

faisoient aucun compte. Dès que nous fûmes débarquez , on nous fit entrer dans le Lazaret , où il n'y avoit que les quatre murailles , & où il fallut coucher sur les pierres , & ne manger que du biscuit fort noir.

Le Capitaine corsaire avoit donné pour nostre nourriture cent sequins qui furent mis entre les mains du Consul François. Cette somme devoit servir encore à payer nôtre embarquement en cas que l'occasion s'en présentât ; mais le Consul qui est le sieur Tolignan , eut la cruauté de ne nous envoyer que du biscuit fort noir , du ris & du fromage. J'eus beau luy dire que j'avois un jeune enfant que je m'allois à la Cour pour l'engager à avoir plus d'humanité pour nous. Cet homme n'eut aucun égard à mes prieres ny à la justice qu'il nous devoit.

On ne peut s'imaginer les mauvais tours que ce Consul nous fit, les occasions qu'il nous fit manquer de partir, & les supercherries dont il usa pour profiter de la somme qu'on luy avoit mise entre les mains. Je me plaignis fort à luy-même de son procédé, & luy demanday au moins ma part dans ce que le Corsaire avoit laissé. Comme ce n'estoit pas son intention, il eut l'injustice de me dire qu'ayant sauvé beaucoup de pierreries, je n'avois besoin de rien, & par là il me fit connoître que son intérêt l'emportoit sur la pitié qu'il devoit avoir de nous. Il nous revenoit à cinq que nous étions chacun cinq écus, il ne nous donna rien du tout, & nous abandonna comme si nous eussions esté les plus grands ennemis de la France.

Ce qu'il y a de particulier ;

Cc ij.

c'est qu'après que Toligan a bien pillé les pauvres équipages des bâtimens qui arrivent à Zante ou par naufrage, ou qui ont eû le malheur d'avoir esté pris, il trompe la Cour par de faux memoires des sommes qu'il dit avoir employées à assister les sujets du Roy. De cette maniere il vole les pauvres malheureux & le commerce. J'ay appris en effet qu'il avoit envoyé un memoire de l'argent qu'il avoit fourni pour nous. Il devoit bien se contenter d'avoir volé pour le moins cinquante sequins sur les cent que le Corsaire avoit donnez. Ainsi l'on peut dire que si nous n'avions point eû d'autre secours que de ce veritable Pirate plutôt que Consul, nous aurions pery dans ce méchant Lazaret, où tout étoit ouvert, & où la pluye venoit sur nous sans rien avoir pour nous couvrir.

Enfin nous passâmes quarante-deux jours dans ce beau lieu , & j'ay bien des graces à rendre au Ciel de ce qu'il nous donna la force de supporter les fatigues que nous y eûmes. Ce qui me faisoit encore plus admirer la providence , c'est de voir que le petit enfant de cinq ans que j'avois, les endura avec un courage incroyable. Je revis pourtant encore le Consul, que je priay de me faire embarquer dans une Felouque qui alloit à Messine. Il n'en voulut rien faire quelque remontrance que nous luy fissions qu'il ne nous restoit presque plus de biscuit, que nous avions bien de la peine à sauver des injures de l'air. Nous le priâmes ensuite de nous envoyer quelque chose , & que je m'engagerois à luy rendre au double les plaisirs qu'il nous feroit. Toliguan nous dit tout nettement qu'il n'avoit rien à nous

310 V O Y A G E

donner, & que si nous voulions manger, que nous vendissions nos habits. Ce qu'il ajouta nous fit bien connoître que cè n'étoit qu'un homme sans pitié.

Je ne pûs donc me retenir de luy reprocher sa mechanceté, d'abandonner ainsi les Sujets du Roy dans une si grande misere, de le menacer de m'en plaindre à la Cour, & de le faire connoître par tout pour ce qu'il est. Il fallut prendre patience cependant, & nous consoler le mieux que nous pûmes du pitoyable état où nous étions. Le seizième le petit Pateque eut la rougeolle, mais malgré le mauvais temps, la pluye, & le coucher sur la pierre, ce pauvre petit enfant n'en eut que le mal. Le 19. il arriva de Smyrne un gros vaisseau qui avoit eu la chasse par deux Flessingois. Nous apprîmes en même temps qu'il y avoit

DU LEVANT. 3^{EE}
dix-huit Corsaires ennemis dans
ces mers.

Comme nous vîmes qu'il n'y
avoit point de secours à esperer
du Consul François, je priay une
personne de dire à celuy d'Es-
pagne qu'il voulût bien se don-
ner la peine de me venir parler.
Il me fit cet honneur là au bout
de deux jours. Après l'en avoir
remercié je le conjuray de me
faire embarquer dans une Felou-
que Messinoise qui étoit dans le
port , & de vouloir bien faire
marché pour nôtre passage sur
l'assurance que je donnerois des
hardes. Le Consul Espagnol me
promit de faire toutes choses
pour me rendre service, ce qui ne
réussit pas néanmoins comme je
l'esperois. Ce Consul en fut par-
ler sans doute au sieur Toligan
qui le détourna de me tenir pa-
role; car le 25^{me}. il m'envoya di-
re par un homme que si je vou-

lois luy remettre entre les mains des assurances , il retiendrait la Felouque. Je luy fis réponse que je n'avois point d'autre assurance à luy donner que ma parole; que pour la sûreté de l'argent, je mettrois entre les mains du maître de la Felouque les hardes du petit homme.

Les gens de la Felouque instruits, me vinrent faire plusieurs propositions ridicules, & quelques offres que je leur fisse de leur donner vingt-cinq piastras; ils ne voulurent point me donner de résolution qu'ils n'eussent parlé à leurs camarades.

Sur cela quelques personnes de la Ville presentes à ces discours me dirent que c'étoit le Consul qui faisoit jouer toutes ces pratiques, & que dans l'esperance de nous rançonner, il avoit répandu je ne sçay combien de mauvais bruits contre nous;

un autre me dit encore qu'il avoit resolu de ne me point faire partir qu'il ne m'eût fait payer une somme proportionnée à son avidité. Il fallut donc attendre avec patience le secours qu'il plairoit à Dieu nous envoyer. Le vingt-neuvième nous n'avions plus qu'un peu de biscuit & du ris qu'on faisoit cuire dans l'eau. Ce qui étoit de surprenant étoit de voir le jeune Pateque supporter cette misérable vie plus courageusement que moy & qu'aucun autre.

Le deuxième Février il arriva dans le port une Polacre Francoise qui avoit été prise par un Armateur Flessingois qui vint y mouiller aussi. La Polacre étoit un bâtiment de Cephalonie où notre Capitaine nommé Fougasse avec d'autres de son bord s'étoient embarquez, & dans lequel ils furent repris. Je rendis

grace à Dieu de ne m'avoir point fait retomber dans cette nouvelle disgrâce que je n'aurois pû éviter non plus que les autres si je fusse party avec eux. Ces pauvres gens furent dépouillez une seconde fois , & fouillez jusques dans des lieux que la bien-seance ne permet pas de nommer. Le huitième Février un Marchand Anglois qu'un bâtiment Venitien amenoit de Constantinople m'apprit qu'on y avoit étranglé le grand Visir , celui qui m'avoit volé à Babylone. Voicy ce qu'on disoit à la Porte du sujet de sa disgrâce , ou plutôt de la justice que le Ciel avoit commencé à luy rendre.

Un Ambassadeur du Roy des Tartares étoit venu demander à Constantinople qu'on declarât la guerre aux Moscovites. Le grand Visir qui avoit des engagements secrets , ne voulut point enten-

dre à cette proposition. Sans même luy vouloir donner Audience chez luy, ny la luy faire avoir du Sultan, il le renvoya fort mécontent de la Porte. L'Ambassadeur étant de retour auprès de son Prince, luy dit, que les Turcs étoient des Jiaours qui n'avoient point voulu ny l'écouter, ny luy répondre. Le Roy des Tartares outré d'un procédé si insultant, résolut de s'accommoder avec le Czar. Il luy offrit pour cela des conditions si avantageuses que la paix se conclut en peu de temps.

Le dessein qu'avoit le Kam de se vanger fit qu'il sacrifia aux Moscovites deux Places dans la Crimée. Après quoy ce Prince assembla un corps de quarante mille hommes, & vint dans la basse Crimée sur les bords de la mer Noire ravager tout le pays. D'abord que la nouvelle en fut

venue, cela donna une grosse alarme au peuple de Constantinople. C'est de ces pays là en effet, d'où cette Ville tire une bonne partie de ses vivres & de ses commoditez. Le murmure qu'on en fit penetra jusques dans le Serail. Le Grand Seigneur entendit parler, & voulut sçavoir qui étoit là cause de cette guerre. Les plus hardis luy dirent que c'étoit son grand Visir par le mauvais traitement qu'il avoit fait à l'Ambassadeur du Roy des Tartares. Le Grand Seigneur le fit venir sur le champ devant luy, le traita de chien & de traître, luy fit ôter son Sceau, & l'envoya étrangler entre deux portes par des muets le treizième Fevrier jour de la Chandeleur à la grecque, selon l'usage & le rit qui regne en ce pays.

X X I.

*Tournois qui termine le Carnaval
à Zante. Monsieur Sicilien Con-
sul François de Cephalonie. No-
blesse de l'Isle genereuse & polie.
Provediteur de Corfou curieux
de Medailles. Habitation de Ju-
das. Puits où l'on meurt dès qu'on
y descend. Revenans à Corfou
semblables aux Broucolacas de
Santeriny. Soldat qui rompt ses
liens comme de la toile d'arai-
gnée.*

LA nouvelle que je reçûs du
suppliee d'Altaban vint bien
soulager en quelque façon une
partie de mes peines, mais elle
ne suffisoit pas pour adoucir l'é-
tat violent où je me trouvois, ou
pour suppléer aux besoins indis-

pensables où nous étions par l'in-
humanité & l'avarice du Consul
Toligan. En effet, nous n'avions
rien à manger le seizième; mais
une chose qui contribua à nous
consoler ce fut qu'on nous vint
demander nos noms pour sor-
tir du Lazaret. Nous apprîmes
le lendemain que nous partirions
sur une Felouque de Messine;
mais qu'il falloit payer les frais
de la quarantaine, quoyque ce
fût une pure concussion du Con-
sul qui en avoit été payé. Je pro-
mis néanmoins de donner ce qu'il
falloit. Mais pour quitter un
endroit où nous avions tant souf-
fert, nous aurions promis toutes
choses. Nous nous mîmes donc
dans un petit bateau, & vînmes
loger à la Ville chez des femmes
qui étoient filles de François,
pour y vivre comme nous pour-
rions, en attendant que le vent
fût bon pour partir.

On nous avertit là d'un tournois qui se fait tous les ans par une partie de la jeune Noblesse du pays à la fin du Carnaval. La curiosité nous fit aller l'après-dîné dix-huit du même mois dans la grande rue pour y voir ce spectacle. Après avoir mené le petit Pateque chez un Juif dont les fenêtres donnoient sur cette rue, nous fûmes chercher à nous placer. Je me mis assez proche d'une figure de hauteur d'homme à cheval qui representoit un Maure avec un écu d'une main, & une épée de l'autre.

La Cavalcade composée de gens masquez parut aussi-tôt, assez magnifiquement parée. Elle commençoit par huit ou dix enfans habillez en Heros, & montez sur des chevaux d'élite. Quantité de valets à pieds habillez à l'Esclavonne qui suivoient, tenoient en main de larges épées.

routes nuës , des pistolets & des poignards à leurs ceintures. Après cela parut celui que l'on nomme le Mestre-de-Camp à la tête du reste de la Cavalcade. Toute la troupe ensuite qui defila deux à deux, fut faire la promenade jusqu'au bout de la rue, & revint sur ses pas. Après quoy chacun ôta son masque, & le Mestre-de-Camp ouvrit la carrière au son des tambours & des trompettes. Ceux de la troupe l'un après l'autre vinrent trois fois de suite faire leur course avec la lance contre la tête du Maure auprès duquel j'étois. Plusieurs y firent paroître beaucoup d'adresse, & celui qui remporta le prix de cette course eut une épée d'argent. Enfin le Tournois finit par trois nouvelles courses de bagues dont les vainqueurs vont se promener par toute la Ville accompagnez de leurs amis.

Le 21^e à quatre heures du matin les Mariniers de nôtre Felouque nous vinrent appeller ; nous nous embarquâmes, & quelque temps après nous entrâmes dans le port de Cephalonie. Les maisons du lieu viennent jusques sur les rives du port un des plus beaux de ces quartiers, & où l'on aborde avec les petits bâtimens la poupe à terre. Cette Isle a cent cinquante milles de tour, elle est assez habitée. Son principal negoce est de raisins de Corinthe, & de fort bons vins muscats qui ne vaut que 16. écus la botte qui tient seize barils Venitiens, & un baril est quarante-huit pintes de Paris. Monsieur Sicilien Consul de France dans ce lieu nous fit beaucoup d'honnêteté, nous donna à manger plusieurs fois, & nous fit toutes les offres possibles de service. Il voulut même à toute force que

nous demeurassions chez luy pendant le séjour que nous serions obligez de faire dans Cephalonie.

Nous reçûmes beaucoup de civilitez de la Noblesse du pays, moy & Pateque qui parloit presque quatre langues à son âge de cinq ans. Le vingt-cinquième le temps s'étant mis au beau au sortir du port nous passâmes devant une petite Isle qui se nomme le Gardien, où il y a seulement un Couvent de Religieux Grecs. Environ sur le midy le temps se gâta, & la mer devint si grosse que de temps en temps les vagues qui entroient dans nôtre Felouque nous mouilloient tout. Les plus assurez de nous autres ne pouvoient s'empêcher de témoigner de la crainte, excepté le petit homme. Quand une vague l'avoit bien mouillé, il se mettoit à rire de tout son

cœur. Nos Mariniers firent de grands efforts pour gagner l'abry d'un port qu'on nomme Portetterre ; mais un coup de mer jetta nôtre Felouque contre une roche, & la rompit par le devant. Elle ne tarda gueres à aller au fond, qui par bonheur étoit tout sable, & n'avoit pas de profondeur.

L'adresse de nos Mariniers à attacher leur Felouque, & à nous faire sortir empêcha nôtre naufrage entier. Ce fut là où j'admiray de nouveau nôtre petit enfant qui n'étoit éfrayé de rien quoy que tout mouillé. Enfin nos Mariniers raccommoderent leur Felouque. Le beau Soleil du 26^e secha les marchandises, & nous nous remîmes en route. On ne fit le vingt-septième que cotoyer Cephalonie & l'Isle de sainte Maure, toujours le long de hautes Montagnes escarpées comme

des murailles l'espace de soixante milles. Sur le soir le temps étant toujours bon, nos Mariniers se résolurent de marcher toute la nuit, partie à la voile, partie à la rame, en côtoyant toujours la Romélie, terre-ferme qui appartient au Turc.

Le vingt-huitième après avoir rangé les Isles del-Fessade, de Passo, & d'Antipasso, & celle de la Sece, nous arrivâmes à Courfou deux heures avant Soleil couché. Un François de Normandie; & Capitaine de la Forteresse m'en fit offre de sa maison pour tout le temps que nous resterions à Corfou; & je reçus du Provediteur de cette Isle toutes les marques de bienveillance qu'on scauroit esperer. Il fut charmé de l'esprit du petit homme, & dans un repas qu'il nous donna Pateque en fit tout le divertissement. On étoit surpris

d'entendre un enfant parler quatre langues , & raisonner assez juste, à son âge, de toutes choses.

Comme le Provediteur vit que j'avois quelque connoissance des Medailles, il me fit voir son Cabinet où il y en a de fort rares, qui n'étoient , disoit-il , que le rebut de ce qu'il avoit envoyé à Venise. On chargea Pateque de toutes sortes de confitures. Nous prîmes congé de M^r le Provediteur après beaucoup d'honnêteté qu'il nous fit. On ne peut gueres trouver non plus une personne plus obligeante que Monsieur le Chevalier qui nous arrêta chez luy tant que nous restâmes à Corfou. Le premier Mars nous fûmes dîner encore chez M^r le Provediteur qui prenoit plaisir à entendre parler le jeune Pateque. Il luy fit présent ce jour-là d'un petit couteau de Damas à manche d'agate garny d'argent.

Monsieur Gritty Noble Venitien d'un grand merite qui demeure à Corfou où il a épousé une riche personne de l'Isle, pria Mr le Provediteur de m'engager à mener chez luy nôtre petit homme que son épouse avoit envie de voir. Mr le Provediteur m'en fit le compliment , & nous fûmes voir le Seigneur Gritty qui nous reçut avec beaucoup d'amitié. Pateque se fit admirer chez luy pour la gentillesse de son esprit , il chanta plusieurs chansons en Turc, & en Grec.

Ce qui fut le plus original, c'est qu'ayant dit au petit homme d'aller faire des complimens à l'Epouse du noble Venitien comme à une Princesse , il me répondit qu'il ne le vouloit point. Luy en ayant demandé la cause, il me répondit qu'elle n'avoit pas de beaux habits. Si c'étoit une Princesse ; ajouta-t-il en grec , elle

DU LEVANT. 327
auroit de beaux habits ; la Dame
luy dit là - dessus en le menant
dans une chambre voisine, crois-
tu , *matiamon* , qui veut dire mon
cœur, que jen'aye point de beaux
habits. Elle eut ensuite la com-
plaisance de luy en faire voir de
tres-riches & de tres-magnifi-
ques dans plusieurs coffres. Cela
& quelques présents de confitures
la firent reconnoître pour une
grande Princesse.

En sortant de chez le Seigneur
Gritty , après une belle collation
nous rencontrâmes le Provedi-
teur qui alloit faire sa priere à
une Eglise Grecque où repose le
corps de saint Sturion qu'on re-
vere beaucoup dans toute l'Isle,
& qui fait bien des miracles. Nous
fûmes de-là à bord d'un gros
vaisseau Genoïs pour y voir Mr
Fontaine fils du premier Drogue-
man de Constantinople. Nous
vîmes dans une promenade la

campagne la plus belle & la plus fertile, toute plantée d'orangers, de citronniers, & d'oliviers. Le negoce d'huile est considerable en ce pays. En retournant nous passâmes par de vieilles masures, qui étoient, dit-on, autrefois l'habitation de Judas. L'on raconte aussi plusieurs merveilles de cette Isle, comme d'un puits que nous fûmes voir, qui n'est pas trop profond; mais où tous ceux qui y descendent meurent d'abord.

Des personnes qui paroissent avoir le bon sens parlent d'un fait assez singulier qui arrive souvent en ce pays, aussi-bien que dans l'Isle Santeriny; des gens morts, disent ils, reviennent, se font voir en plein jour, & vont même chez eux, ce qui cause de grandes frayeurs à ceux qui les voyent. C'est ce qui fait que quand il en paroît quelqu'un,

on

on va promptement au cimetière déterrer le cadavre, on le coupe par morceaux, & ensuite on le brûle par Sentence des Gouverneurs & Magistrats. Cela fait ces morts prétendus ne reviennent plus. Monsieur Angelo Edme Provediteur & Gouverneur de l'Isle m'assura luy-même avoir donné une pareille Sentence où il se trouvoit plus de cinquante personnes raisonnables qui assuroient le fait.

Le troisième Pateque reçut des visites de plusieurs personnes de considération de la Ville, & on luy envoya des presens de plusieurs endroits. Comme nous dînions tous les jours avec Monsieur le Provediteur, nôtre petit homme faisoit grossir sa cou. Je ne sçay combien de Personnes considérables venoient à l'heure de dîner, pour voir cet enfant, & pour l'entendre parler. Le Pro-

vediteur se donna une fois le plaisir d'inviter au dîné quatre personnes qui sçavoient parler chacun le Turc , le Grec , l'Italien , & le François. Monsieur le Provediteur avoit prié ces quatre personnes de ne parler à l'enfant que dans une langue differente, ce qu'ils firent aussi pendant le repas. Le petit homme sans se déranger ny s'embarasser leur répondit à tous quatre dans le même temps , & dans le même langage que chacun luy parloit. Cela surprit beaucoup toute la compagnie , & parut une chose extraordinaire.

Monsieur le Provediteur un jour nous mena rendre visite à M^r Delphiny Gouverneur d'un Fort au haut de la Forteresse. Dès que nous fûmes chez luy, Patseque fut introduit chez les Dames où il parut tout spirituel, il y chanta , il y dansa , & les

Dames qu'il charma le regalerent de toutes sortes de confitures. Sur le soir nous trouvâmes le Provediteur dans sa calèche, il prit Pateque , & se promena cinq à six tours dans l'esplanade exprez pour le divertir. Comme j'avois fait présent à Monsieur le Provediteur de deux pierres gravées , il n'y eut point d'honnêteté qu'il ne me fit. Il ordonna genereusement qu'on fit nos provisions pour nôtre voyage , & le lendemain nos Mariniers nous avertirent de nous tenir prêts pour partir. On nous fit ce jour-là un recit original que voicy :

Deux Soldats ayant enfoncé un Magazin , volerent plusieurs pots d'huile , l'un fut pris , & l'on ne pût retenir l'autre , quoy qu'il se laissât prendre & lier de cordes. Au moment qu'on le croyoit fort en sûreté , il s'échapoit , &

ne laissoit que ses liens , ce qui est arrivé , dit-on , plusieurs fois , & des personnes même qui l'avoient lié , nous en assurèrent ; mais j'ay de la peine à y ajouter foy quelque serment qu'on en fit à Monsieur le Provediteur à qui ces personnes en faisoient leur rapport. Le sixième au matin on porta nos provisions à la Felouque ; & Monsieur le Provediteur nous fit avoir nos billets de santé gratis. Après l'avoir remercié de toutes ses bontés nous prîmes congé de luy , & nous nous embarquâmes sur les neuf heures du matin.

XXII.

Filets des pêcheurs avec des sonnettes. Lazaret de Messine magnifique. Eglise des Jesuites du lieu, superbe. Port construit par Innocent X I I.

NOus passâmes à quinze milles de Corfou devant la Madone de Casope, lieu fort en veneration particulièrement aux grecs. En continuant notre route nous abordâmes à une Isle du Fanau, & le lendemain nous reprîmes la haute mer pour traverser le Canal & prendre terre dans la Pouille. Une grande tempeste qui s'éleva sur le midy nous fit courir risque de perir; & sans l'adresse de nos Mariniers nous eussions eü de la

peine à nous sauver sur une des Isles du Fanau , mais deserte. Nous remerciâmes Dieu cependant de ce qu'il nous avoit retirez du danger où nous étions. Comme il étoit entré beaucoup d'eau dans nôtre felouque , nous la tirâmes à terre , & chacun se fut reposer de la fatigue que l'on avoit eüe. Le temps qui continua d'être toujours mauvais nous obligea de demeurer dans cette petite Isle près de trois semaines. Le fâcheux pour nous , c'est que toutes nôs provisions se consommèrent en peu de jours , ainsi nous nous vîmes forcez de manger des herbes que nous faisions bouillir avec l'eau d'une petite fontaine qui se trouva par bonheur en ce lieu.

Le vingt-troisième le temps devenu beau , le vent favorable , & la faim nous fit faire force

de rames & de voiles pour gagner les terres de la Pouille. Après avoir vogué toute la nuit le matin du vingt-quatrième en doublant le cap de sainte Marie nous rencontrâmes plus de vingt caïques de pêcheurs. Ce qui est d'extraordinaire, c'est que ces gens ont des filets au bout desquels il y a des sonnettes sur un morceau de liege qui flotte, & que les vagues font remuer ; on peut dire ainsi qu'ils prennent les poissons au son des cloches. On voit d'espace en espace sur cette coste qui est belle & fertile d'assez grosses tours sur lesquelles il y a quelques pieces de canon avec dix à douze hommes pour les garder , & pour avertir en cas qu'ils vissent que des bâtimens Turcs voulussent aborder.

Nous crûmes descendre auprès de la tour de saint Jean,

mais nous demeurâmes fort surpris de voir plus de quarante hommes avec des fusils qui nous crièrent sans entendre nos raisons , de nous retirer , sinon qu'ils alloient tirer sur nous. Il fallut donc reprendre la mer , & après environ trois heures nous abordâmes à une tour dont les gardiens plus traitables , ils nous apportèrent des provisions pour de l'argent. Nous y demeurâmes ainsi deux jours à nous y bien nourrir , & à nous fournir de provisions pour continuer notre voyage. La nuit du vingt-sixième nous arrivâmes à Galipoly ville assez forte entourée de la mer avec un pont qui la joint à la terre ferme.

Le vingt-septième nous allâmes mouiller devant une tour que l'on nomme cesarée , où il y a un fort bon port , nous y passâmes la nuit , & le vingt-huitième

huitième comme le temps étoit bon , nous poursuivîmes notre route jusqu'à un petit port à l'abry de quelques roches que l'on nomme l'Oque vive où nous demeurâmes jusqu'à minuit. Enfin le vent toujours favorable nous fit ranger en peu de temps les côtes de l'Apoüille, & un petit golfe pour razer celles de la Calabre que nous côtoyâmes tout le vingt-neuvième. Le trentième sur le midy le vent contraire nous obligea de tirer notre felouque à terre près d'une tour & d'un lieu qu'on appelle le Cap de la Biche. Les terres de ce canton fertiles en citrons & en oranges appartiennent au Prince de Turcia.

Nonobstant le gros temps nous passâmes le trentet-unième au matin devant une petite ville nommé la Rochelle , mais en côtoyant la teste du cap espar-

rivans , nous pensâmes perir à cause des gros boüillons d'eau qui se faisoient. Des que nous l'eûmes passé nous trouvâmes la mer un peu plus calme jusqu'à quatre heures après midy que nous entrâmes dans le canal de Messine. La nous prîmes des bœufs pour tirer l'espace de deux heures notre felouque comme l'on tire les bateaux, & nous les renvoyâmes , parceque les Sbirres y trouverent à redire. Nos mariniers se remirent à voguer environ jusqu'à minuit que nous nous trouvâmes vis à vis de Messine. Le premier Avril après avoir été battus de la mer jusques sur les deux heures après midy , nous traversâmes enfin le Canal qui a environ six à sept mille de large , & nous arrivâmes à la plage de Messine où nous demeurâmes jusqu'à ce qu'on nous eût donné l'ordre d'al-

ler au Lazaret. Il fallut coucher cette nuit à la belle étoile.

Les Messieurs de la Santé ne vinrent que le lendemain deuxième Aïril au soir faire leur révision, c'est-à-dire nous regarder tous nus pour voir si nous n'avions point de mal; ensuite nous prîmes une chambre séparée de celle des mariniens, & nous restâmes dans ce lieu jusqu'à l'onzième que l'on vint nous donner l'entrée sur les dix heures du matin; après que l'on nous eut fait la révision comme en entrant. Ce Lazaret est un des plus beaux & des plus commodes que j'aye vus. J'allay loger à Messine dans une auberge que tient un François. Je fus voir ensuite Monsieur le Consul. Le reste de la journée se passa à aller voir les belles Eglises de la Ville qui y sont en

grand nombre , & entre lesquelles celle des Jesuistes l'emporte par la richesse , l'architecture , les mosaïques & les colonnes de jaspe floride.

Je restay à Messine jusqu'à ce que j'eusse trouvé un embarquement pour France. Je rencontray un jour à la promenade le Duc de Savonnairy qui admirant la gentillesse de Pateque habillé à la Turque , me pria de le mener le lendemain chez luy. Le Duc vint luy même à la porte nous recevoir , & mena notre petit homme dans la chambre de sa femme. La Duchesse étoit avec deux autres Dames, & j'eus le plaisir de voir que Pateque leur dit beaucoup de choses spirituelles. Il trouva la Dame du logis la plus belle, & le luy dit sans la connoître, ce qui ne fut pas d'un petit mérite pour luy , & ne luy procura

D U L E V A N T. 341
pas moins de caresses que de
confitures. Je m'accommoday
avec le Capitaine d'une barque
Françoise moyennant quinze
écus pour notre passage. Le peu
que j'avois sauvé du naufrage
fût garant de la somme.

Dés que j'eus mes patentés
de santé, nous pliâmes notre
petit bagage, & nous nous em-
barquâmes le dix-neuvième
d'Avril. Après avoir passé le
Fare fort heureusement, nous
nous approchâmes sur le soir de
Stromboly petite Isle, ou pour
mieux dire une montagne assez
haute dans la mer. Nous voyions
pendant la nuit de quart d'heu-
re en quart d'heure cette mon-
tagne qui jettoit des flâmes. Le
douzième l'on mouïlla dans un
bon port devant un village que
l'on nomme Palanade. Le vingt-
cinquième nous passâmes devant
salerne où il y a une Foire tres-

marchande à cause des étrangers qui y viennent au vingt-deuxième Septembre, & qui dure quinze jours. Le 26. un vent contraire & assez gros nous obligea à mouiller l'ancre sous la forteresse de Baye où l'on bâtit un nouveau fort; Pouzolles n'en est éloigné que de cinq mille.

L'on voit entre Pouzolles & Baye quantité de ruines. Et l'on apperçoit de là la montagne de Somme où du Vésuve qui fume toujours. Le vingt-septième comme il faisoit une grande bonace, nous allâmes nous promener à Pouzolle où nous apprîmes que le vice-Consul étoit en prison. Notre Capitaine disputa long-temps pour ne pas payer le droit du Consulat, & même il fut chez le Gouverneur pour représenter ses raisons, mais ce fut inutilement, il fallut le

payer. Je m'amusay pendant ce temps là à chercher dans les boutiques quelques medailles antiques , & j'en trouvay d'assez bonnes.

Le vingt-huitième au matin on remit à la voile ; & le vingt-neuvième un petit vent contraire sur les quatre heures, & une tempeste nous mouillèrent à Pordance près de l'ancienne ville que l'on nomme Neptunée ou Possidonie son ancien nom grec. Nous apprîmes dans ce port qu'il y avoit des Corsaires à la mer , & qu'il avoit paru le matin deux vaisseaux & une barque. Cela nous donna l'alarme. Un gros vaisseau françois s'y étoit réfugié pour cette raison. Ce port est tres-beau & tout neuf , puisque c'est le Pape Innocent XII. qui l'a fait faire. Il n'y avoit point de lieu seur avant cet ouvrage, & il se perdoit

souvent bien des bâtimens dans ces quartiers. Il y a un beau Palais pour celui qui en est Gouverneur; une belle Eglise, des bastions avec une tour bien garnie de Canon pour empêcher l'abord des Corsaires.

Environ cinquante pas de la marine il y a une fontaine si belle & si commode qu'une armée y pourroit faire sa provision d'eau en tres-peu de temps. Il y a aussi des reservoirs où l'eau est toujours claire, qui servent à blanchir le linge des équipages, & l'on peut dire que l'on a de cette fontaine toutes les commoditez que l'eau peut produire. Elle est ornée de cette belle inscription que je ne veux pas oublier.

DU LEVANT. 345
 INNOCENTUS. XII. PONT. MAX.
 DE. NAVIGANTIVM INCOLUMITATE
 SOLLICITUS.
 ANTIO. PRÆSENTIA. ILLUSTRATO.
 EXTRUCTO PORTU, ARCE CONDITA.
 AQUIS ARDUA DEDUCTIS;
 ET EXCITATO FONTE
 PUBLICÆ FELICITATI
 CONSULUIT
 ANNO JUBILÆI. 1700.

INNOCENT XII. *Souverain Pontife*
Dans le dessein de procurer un azyle.
A ceux qui navigent.
Vint honorer Antium de sa presence
pour en examiner les lieux.
Après y avoir fait construire un port
& bastir une citadelle.
Après avoir fait venir des eaux d'Ar-
dée.
Pour en ériger cette fontaine.
Il a consacré Par les preuves de &
Munificence, ses soins à l'avantage &
à la felicité publique.
L'année Jubilaire 1700.

A cinq pas de cette Fontai-
 ne est une hostellerie, mais
 bastie comme un Palais. Il y a
 des chambres pour loger plus de
 cent personnes, & l'on y trouve

toujours des vivres. Je fus tout surpris d'y rencontrer un Joueur de Paris de mes amis , ce qui ne fut pas un petit sujet de joye pour moy. Dans la peur que j'avois de retomber entre les mains des Corsaires , il me conseilla d'aller à Rome par terre. Dans cette conversation un passager de notre barque me dit qu'il vouloit y aller par cette voye , & que si je voulois estre de la partie nous irions ensemble. Mais comme je luy marquay ce qui me retenoit d'accepter cette proposition , il m'offrit honnestement ce qui me seroit necessaire , & je promis de le luy rendre à Rome.

XXIII.

Gallerie du Marquis Storce pleine de rarttez. Le Pape ne dédaigne pas de s'humaniser avec un jeune enfant que Sa Sainteté ne juge pas indigne d'un nom illustre.

JE retiray du Capitaine de la barque mes hardes & nous arrê tâmes une caleche pour trois piaftres & demie qui nous mena à Rome le vingtième May, où je logeay au Faulcon prez de la Rotonde. On ne ſçauroit eſperer plus d'honneſtetez que j'en receus de Monsieur Bonhomme banquier à qui Monsieur Duru m'avoit adreſſé , & qui me donna de quoy ſatisfaire à ce que je devois à mon der-

nier compagnon de voyage, & à mes besoins. Je ne diray rien de ce qu'on voit à Rome d'admirable, trop de voyageurs plus habiles que moy en ont fait d'amples recits. Le vingt-unième nous fûmes voir la gallerie du Marquis Storce. Ce Seigneur aussi curieux que de bon goût a de tout ce qui peut satisfaire les yeux & l'esprit. Si ses thresors dans ce genre nous étonnoient, il ne fut pas moins surpris d'entendre les discours de mon petit homme. Les Dames qui en furent averties vinrent faire beaucoup de caresses à cet enfant.

Il y avoit entr'autres peintures dans le cabinet du Marquis quinze à vingt petis portraits en miniature des Roys & des Princes de l'Europe. Pateque qui les regardoit avec nous se mit à crier avec un tranport de

joye, Monsieur, voilà le Roy de France mon maître. Je luy demanday comment il le connoissoit. Ne vous souvenez vous pas, me dit-il aussi-tôt, que je l'ay veû à Constantinople chez Monsieur l'Ambassadeur ? J'admiray la memoire de cet enfant. Monsieur le Marquis Storce n'en fut pas moins surpris, quoy qu'il crût qu'on le luy avoit fait dire. Pour s'en éclaircir il fut de l'autre côté de la gallerie arranger dans un cabinet plusieurs portraits plus petits que les premiers, parmy lesquels étoit le portrait du Roy. Il y mena Patèque seul, & luy demanda s'il en reconnoissoit quelqu'un. Nôtre petit homme après avoir regardé un peu de temps, n'hésita point à dire encore, Voilà le portrait du Roy de France mon maître. Monsieur Storce dans sa surprise luy dit, Va mon enfant, Dieu

te benisse, tu merite de vivre long-temps.

Comme nous fûmes saluer Monsieur le Cardinal de Janson, il admira l'esprit de Pateque qui chanta devant luy dans les quatre langues qu'il sçait. Après plusieurs questions qu'il fit à Monsieur le Cardinal, il parla de la guerre, & dit qu'il tueroit tous les ennemis du Roy de France son maistre. Monsieur le Cardinal luy demanda avec quoy il les tueroit. Avec des canons, répondit l'enfant, des fusils, & des pistolets. Il en demanda là dessus à Monsieur le Cardinal qui eut la complaisance de luy faire apporter un pistolet, & de le luy faire charger de poudre. Dès que Pateque l'eut entre ses mains, Où sont, dit-il, les ennemis du Roy de France, où sont les ennemis des François? On luy montra une per-

sonne de la compagnie de la maison de Monsieur le Cardinal, & on luy dit, Voila un enemy, c'est un Hollandois, c'est un Corsaire. Pateque tira son petit coup de pistolet contre luy, & se mit à crier : Monsieur le Cardinal, je l'ay tué. Enfin il dit & fit tant de choses de même nature que la gentillesse de son esprit & de ses manieres charma toute la compagnie.

Monsieur le Cardinal me fit l'honneur de me donner audience en particulier où je demeuray une heure avec luy, & nous renvoya dans un de ses carrosses. Nous fûmes le lendemain à la vigne Borgheise. La description particuliere qu'on a faite de ses raretez m'épargne la peine de les rapporter. Je n'y ay pas veu cecy neanmoins, il y a une armoire d'où sort la teste d'un diable qui crie & qui

épouvante ceux qui l'ouvrent.
On dit à Pateque qu'une personne tenoit dans ses bras, d'ouvrir cette armoire. Il l'ouvrit, & comme cette vilaine figure parut en criant, au lieu d'en avoir peur, il luy donna un grand coup de poing qu'il redoubla, après quoy il demanda une espée pour tuer cette vilaine teste. Comme nous allâmes voir Monsieur le Cardinal deux jours après la premiere visite, il retint le petit homme à dîner, & nous promit que le lendemain il nous feroit avoir audience du Pape. Nous ne manquâmes pas ce jour-là de nous trouver chez Monsieur de Janson. Lors que je montois dans un des carosses de la suite, Pateque se déroba de moy, & se fut mettre dans celui de son Eminence comme elle y montoit avec un autre Prelat. Je voulus
faire

faire ressortir ce petit effronté, mais Monsieur le Cardinal me dit de le laisser, qu'il ne l'incommoderoit point.

Un peu après que nous fûmes au Vatican, on nous introduisit où étoit le Pape. Je trouvay lors que j'entray que Sa Sainteté s'entretenoit avec mon petit homme. Je croy que jamais personne n'a fait au Pape des questions si singulieres. Pateque demanda à Sa Sainteté des raisons de tout ce qu'elle avoit sur elle, & le Pape en luy faisant quelques présens de médailles luy dit : Vous ne me demanderez plus rien ? Pardonnez-moy, luy répondit le petit homme, je vous demande encore quelque chose. Et quoy, luy dit le S. Pere ? Me le donnerez-vous, repliqua l'enfant ? Le Pape le luy promit. Donnez-moy, dit Pateque, un petit chapeau rouge. Monsieur le Cardi-

nal en rit, & Sa Sainteté demanda qui avoit instruit de cela cet enfant. Je pris la liberté de dire qu'étant sous ma conduite je ne luy en avois pas parlé, & que je ne croyois pas que personne luy en eût rien dit. Le Pape en fut surpris ; mais il ne le fut pas moins lorsque Pateque luy demanda quand il auroit la bonté de luy donner le petit chapeau rouge. Sa Sainteté luy dit qu'il le luy envoyeroit en France.

Le Pape me fit l'honneur là-dessus de me demander de quelle maniere j'avois eû cet enfant. Je luy en fis le recit : & comme je luy dis que son pere estoit un gentilhomme Polonois esclave à Constantinople quand il épousa sa mere, qui descend de la famille des Paleologues. Sa Sainteté dît qu'il falloit l'appeller Paleologue, puisque selon l'usage de son pays les garçons por-

toient aussi le nom de leurs meres. J'ajoutay ensuite que son pere estoit mort au bout de trois mois que l'enfant fut venu au monde, & que sa mere m'avoit dit qu'il avoit un oncle Archevêque sur les frontieres de Pologne. Le Pape ordonna à M. le Cardinal de faire un memoire de ce que j'avois l'honneur de luy dire, pour s'informer qui estoit la famille de cet enfant en Pologne. Enfin après avoir reçu la benediction du Pape, & des Indulgences pour moy & tous mes parens jusqu'au troisieme degre, & pour cinquante de nos bons amis, nous luy baifâmes les pieds, & nous nous retirâmes.

Depuis cette audience Paleologue ne voulut plus qu'on l'appellât autrement que Paleologue, comme le Pape l'avoit dit. Le bruit s'estant répandu dans Rome de la gentillesse de cet en-

fant, il fut souhaitté des Princes & des Princesses qui y demeurèrent, & il fallut le mener par tout, jusques dans les Convens. Tout le monde le regardoit comme un prodige. La princesse Carpain nous envoya ses carosses pour aller chez elle, où l'esprit du jeune Paleologue brilla d'une maniere toute singuliere. On le dessigna de deux atitudes differentes pour faire son portrait.

Nous le menâmes ensuite chez une des plus belles Dames de Rome qui parle François; elle luy fit mille questions auxquelles il répondit avec une présence d'esprit merveilleuse. Que je serois heureuse, mon cher petit Paleologue, si j'avois un enfant comme toy; Luy d'un ton sérieux répondit: Est-ce que vous n'avez point d'enfans? je vous en feray un, si vous voulez. Elle se mit à rire, & luy demanda: Avec

quoy me le feriez-vous ? Avec des confitures, Madame, luy dît-il. Ce qui ne diminua pas l'envie de rire qu'excitoient les manieres de ce petit homme. Cette Dame charmée de son esprit luy fit présent de plusieurs jolies choses, & de quantité de confitures. Je vous donne, luy dît-elle, ces confitures, afin que vous me fassiez un petit enfant comme vous. Paleologue répondit là-dessus : Prenez mon petit frere Jerôme qui est à Constantinople. Après cet entretien il chanta en quatre sortes de langues, & nous nous en retournâmes ensuite à nostre logis. Le General des Dominiquains, qui le voulut voir, en fut étonné comme les autres.



XXIV.

Generosité de Monsieur le Grand Duc & du grand Prince son fils. Inclination singuliere de la grande Princesse pour la Cour de France. Estime profonde qu'elle a pour le Roy.

Q uelques jours après avoir esté voir dans Rome tout ce qu'il y avoit de personnes de quelque distinction, je fis marché avec le Pourcache pour me mener en caleche à Florence, & convins avec luy pour sept écus. Nous ne fûmes pas plutôt arrivés que le Grand-Duc qui l'apprit, dans l'envie de voir Paleologue, nous fit dire de l'aller trouver. Monsieur le Baron de Ricafoly nous envoya un carosse, & l'on nous mena ainsi à l'au-

dience de M. le Grand Duc. Ce Prince tout bon & tout genereux plaignit beaucoup les malheurs qui m'estoient arrivez, & prit plaisir à parler avec Paleologue. Le Grand Duc considerant l'application du petit homme à toucher à son épée, luy demanda s'il la trouvoit belle. A quoy Paleologue répondit : Ouy, mon Prince, elle est belle; j'avois aussi un beau sabre, mais le Corsaire me l'a ôté; faites-moy la grace de m'en donner un autre. Si je vous en donne un, dit le Grand-Duc, qu'en ferez-vous? J'en couperay la teste à tous les Turcs qui sont à Constantinople. Et pourquoy, demanda le Prince, voulez-vous couper la teste aux Turcs de cette Ville? C'est, reprit Paleologue, que quand je les auray tous tuez, Constantinople sera à moy, & j'y commanderay. Le Grand-Duc ne put s'empêcher

de rire de ce discours, & promit au petit homme de luy donner un sabre. Après cela il nous fit la grace de nous dire que nous aurions l'honneur de le revoir.

Je ne fus pas plutôt à la maison que Monsieur le Baron de Ricafoly m'envoya appeller, & me dît qu'ayant essuyé tant de malheurs dans mon voyage, le Prince son Maître en avoit esté touché, & que pour subvenir à quelques besoins il m'envoyoit cent écus. Je me sentis dans le moment si fort obligé des honnestetez & de la generosité du Grand-Duc, que je ne pus trouver de paroles pour m'exprimer. Je priay néanmoins Monsieur le Baron Ricafoly de faire luy-même mes remercimens au Prince, & de l'assurer de ma reconnaissance tant que je vivray. Comme j'avois douze colonnes de crystal de roche dont je me
voulais

voulois défaire , Monsieur le Grand-Duc me fit dire de les luy porter le lendemain , qu'il les acheteroit, si elles estoient belles, & qu'il les payeroit au-delà de l'estimation. Enfin ce Prince qui trouva les colonnes à son gré, & le morceau de prime d'émeraude, qui pesoit six à sept livres, singulier, me fit offrir deux cent écus de mes douze colonnes & de ma pierre, que j'acceptay avec tous les remerciemens que je devois aux marques de bonté de ce Prince.

Monsieur le Grand-Duc m'envoya dire le lendemain que je luy amenasse le petit homme. Nous y fûmes dans le carosse de Monsieur le Baron Ricafoly, & Monsieur le Grand-Duc fit present à Paleologue du petit sabre qu'il luy avoit promis. La poignée estoit d'agate, la lame de damas, & la garniture du fourreau de

vermeil doré. Il me fit voir plusieurs ouvrages de pierres dures que l'on travaille dans ses galeries. C'est le seul Prince qui y entretient les meilleurs ouvriers dans ce genre, aussi y fait-il travailler sans cesse. Il nous envoya chez son frere le Cardinal qui marqua beaucoup de plaisir de voir Paleologue. Ce Prince le fit parler les langues qu'il sçait avec des personnes qui les entendoient, & il admira avec quelle hardiesse il parloit à tous ceux qui luy faisoient quelques demandes. De quoy qu'on luy parlât, il estoit toujours prest à répondre. Nous redescendîmes en bas chez M. le Grand-Duc qui me dît de mener le lendemain Paleologue voir le grand Prince & la Princesse qui étoient à Pocaienne, & qu'il m'enverroit une Calèche de Cour.

Le vingt-neuvième, à six heures

tes du matin , Monsieur le Baron Ricafoly nous donna des gens pour nous y accompagner. Le Prince n'estoit pas encore levé quand nous arrivâmes au lieu où il estoit. Après qu'on nous eut fait bien déjeuner dans les offices, ce Prince estant levé, nous fûmes introduits auprès de luy par le Marquis Capone & M. Alexandre Rodolfe. Son Altesse fit beaucoup d'accueil à Paleologue, dont les réponses le divertirent extrêmement. Au sortir de la Messe que Paleologue entendit toûjours auprès du Prince, on voyoit d'une gallerie découverte, où nous estions, des soldats en bataille dans une petite place. Dès que Paleologue, qui semble n'avoir d'autre inclination que la guerre, vit les soldats, il pria le Prince de les faire tirer, de les faire marcher, & de faire jouer du drapeau;

cela se fit par complaisance pour le petit homme. Le Prince ensuite le prenant par la main l'emmena dans son cabinet , & luy donna une bague d'émeraude garnie de six petits diamans.

Dés qu'on eut averti que la Princesse estoit levée , on conduisit Paleologue pour la luy faire saluer. La Princesse qui vint au-devant de luy , le prit par la main , & l'emmena dans sa chambre. Elle me fit l'honneur de me demander où je menois ce petit enfant. Quand j'eus dit que c'étoit à la Cour de France , Paleologue ajoûta : Oüy , ma Princesse ; je m'en vas estre l'esclave de Madame la Duchesse de Bourgogne. Que tu seras heureux ! reprit la Princesse , tu vas voir le plus Grand Roy du monde , quel bonheur seroit-ce pour moy de pouvoir goûter ces mesmes plaisirs ! Elle dit beaucoup

de choses spirituelles à la louange du Roy, des Princes, & des Princesses de la Cour de France. Elle parla Turc, qu'elle sçait bien, avec Paleologue. Enfin ce petit effronté luy demanda la permission de la baiser. La Princesse en voulut sçavoir la raison. C'est, dit-il ma Princesse, parce que je vous trouve belle, & à mesme temps il se jetta à son col. Il chanta à son ordinaire en ses quatre langues, & parut de mesme tout joly & tout spirituel.

Comme il se trouva un peu mal des fraises qu'il avoit mangées le matin, le Medecin ayant dit que la promenade gueriroit l'indisposition du petit homme, le Prince nous fit donner un de ses Carosses attelés de six beaux chevaux pour aller dans les enclos charmans de la belle maison où il étoit. Dans le dessein

de retourner à Florence ce jour là , je fis un peu coucher Paleologue pour le remettre , mais le Prince & la Princesse remarquant que mon petit homme n'étoit pas bien , ils ne voulurent pas absolument que nous partissions de tout le jour. Le lendemain Paleologue étant tout-à-fait remis , dès que le Prince fut levé nous le fûmes saluer , pour prendre congé de luy. La Princesse chargea Paleologue de faire bien ses complimens au Roy , aux Princes , & aux Princeses de la Cour , & luy fit present d'un rubis garny de six petits Diamans. Elle ne voulut point que nous retournassions à Florence dans la Caleche qui nous avoit amené , de peur que cela incommodât Paleologue , & nous fit donner sa propre Litiere , avec une lettre au Medecin du Palais pour avoir soin du

D U L E V A N T. 367
petit homme ; mais comme il
le trouva parfaitement guery ,
on n'eut pas besoin de ses se-
cours.

Le trente-unième nous par-
tîmes dans une Caleche pour Li-
gourne , où le premier Juin je
fus voir Monsieur le Consul à
qui je croyois que le Corsaire
de Fleffingue avoit remis des
medailles que j'avois promis de
rachepter pour cent écus , mais
que je trouvay entre les mains
d'un Marchand Hollandois de
qui je les retiray pour le prix
dont j'étois convenu. De là ,
après douze jours de navigation ,
tantost bons , tantost mauvais ,
nous arrivâmes à Marseille , d'où
nous passâmes à Avignon & à
Lyon pour venir à Paris le qua-
trième Juillet.

X X V.

Naturel officieux caractère spécifique de son Altesse Royale Madame. Usage du Levant, quand on boit à la santé des grands Princes. Le Roy n'ignore point les coutumes des peuples les plus reculés.

MEs premiers soins furent d'aller en Cour saluer S. A. R. Madame, & la remercier de toutes les bontez qu'elles avoient eues pour moy. En effet que ne dois-je point à cette grande Princesse des soins qu'elle prit dans mon affaire de Babylone, pour me faire recouvrer ce qui m'y avoit esté volé si injustement? aussi tant que je vivray je ne cesseray jamais d'estre redevable à ses bons offices, aussi

bien qu'à sa générosité. J'eus l'honneur de luy présenter toutes les pierres gravées que j'avois échappées de tant de naufrages. Le grenat gravé en creux d'un Ptolémée & de sa femme que j'avois trouvé dans la haute Egypte, en est une. Je luy parlai du petit Paleologue que j'avois amené, & elle me fit l'honneur de me dire qu'elle prendroit plaisir à le voir; je le luy menai donc aussi-tôt, & si Madame le trouva joly de sa personne, son esprit ne luy parut pas moins aimable.

Paleologue fut avec elle comme s'il y avoit toujours esté, il ne la quitta point, & l'accompagna à la Messe, où il parut dévot & modeste. Les discours qu'il tint à Madame ensuite la divertirent beaucoup, & il chanta plusieurs chansons dans les langues qu'il sçait. Après le dîné

Son Altesse Royale le mena dans son cabinet, & me dît de le laisser avec elle, & de le revenir prendre sur le soir. Je recommanday au petit homme d'estre bien sage; ce qu'il me promit. Dans cet intervalle je fus rendre la lettre que j'avois pour M^r le Comte de Pontchartrain, & je retournay sur les huit heures du soir chez Madame, reprendre Paleologue. Dès qu'il m'aperçut : N'est-il pas vray, Madame; dît-il, que j'ay esté fort sage? Madame me fit l'honneur de m'en assurer. En prenant congé de S. A. Royale il luy baïsa la main. Comme je l'emmenois : Attendez, Monsieur, j'ay quelque chose à dire à Madame, & rentra dans son cabinet : Madame, prit-il la liberté de luy dire, vous m'avez promis de me faire voir le Roy, je vous en prie : faites-moy cette cette grace.

Madame le luy promettant de nouveau : Ce soir , luy dit-elle , vous le verrez ; restez icy.

Quand l'heure du soupé fut venuë , Madame prit Paleologue par la main , & le mit à côté d'elle près de la table. A peine estoit-on assis que Madame la Duchesse de Bourgogne demanda qui estoit cet enfant ? c'est dit Madame , un petit homme de Constantinople que M. Paul a amené de ce pays-là , & le luy envoya pour le voir. Après un petit compliment à Madame la Duchesse de Bourgogne , cette Princesse fit apporter une assiette pour luy donner à manger. Il parla fort joliment & fort à propos sur plusieurs sujets. J'étois trop loin pour les entendre ; mais l'on voyoit bien que cela faisoit plaisir à Monseigneur , & à Madame la Duchesse de Bourgogne qui luy firent l'honneur de le

donner plusieurs choses à manger. Sur quoy il prit la liberté de dire : Mais , Madame , vous me donnez beaucoup à manger, sans commander qu'on me donne à boire. Il a raison , dit Madame de Bourgogne en riant ; qu'on luy en apporte.

L'ordre de la Princesse exécuté sur le champ , Paleologue sans s'embarrasser versa luy-même fort adroitement beaucoup d'eau & peu de vin dans un verre. Il eut la hardiesse après & l'ingenuité tout ensemble de vouloir boire à la santé du Roy & dit , le verre en main : S I R E , à vostre santé. Le Roy n'y fit pas attention d'abord , parce qu'il parloit ; mais le petit homme ne but point que le Roy n'eût cessé de parler ; il éleva donc sa voix plus fort qu'auparavant , & répéta : S I R E , à vostre santé. Le Roy luy marqua de la teste qu'il

l'avoit entendu; & dans le temps Sa Majesté connut ce qu'il alloit faire; car elle dit: Vous allez voir la mode de son pays. Quand l'enfant eut bû, il leva son verre en l'air, & l'ayant tourné quelque tours, il le jetta & le cassa en criant *vivat* de toute sa force, & se remit à manger comme s'il avoit esté accoutumé toute sa vie de manger à la table des Rois,

Le soupé finy Paleologue fut se remettre auprès de Madame qui le mena dans la chambre du Roy, où après y avoir demeuré un moment, il en sortit avec Madame qui le mit dans sa chaise avec elle, & le mena jusques dans son appartement où le petit homme luy baïsa la main, & luy donna le bon soir. Comme il me tourmentoït beaucoup de le mener chez Madame la Duchesse de Bourgogne, je l'y menay le

lendemain , où il fut introduit par Madame la Duchesse du Lude qui le vint prendre à la porte.

Madame la Duchesse de Bourgogne qui avoit pris medecine, étant au lit, Paleologue dît mille choses qui la divertirent. Il chanta, il dansa à la Turque, & fit le récit de son voyage. Comme ce que Sa Sainteté luy avoit dit ne luy estoit pas échappé de la memoire, c'est aussi ce qu'il n'oublia pas de circonftancier. Quand j'estois à Rome, continua-t-il, le Pape m'a fait esperer un petit chapeau rouge, & m'a promis de me l'envoyer en France. Ne suis-je pas en France, Madame? Ouy, luy répondit cette Princesse, vous y estes. Hé bien puisque le Pape ne m'envoie pas ce qu'il m'a promis, ayez la bonté de luy écrire une lettre qu'il s'en souviene, & s'il

ne le faits pas , il faut envoyer 50000. soldats pour le mettre en prison , & luy faire tenir sa parole.

Le petit homme fit ce discours avec tant de graces qu'on en rit beaucoup , comme de tout ce qu'il disoit. Il demanda à Madame la Duchesse de Bourgogne d'estre son Janissaire. Elle luy dit qu'elle le vouloit bien. Puisque cela est , Madame ; je ne veux pas que personne vienne auprès de votre lit vous incommoder. Hé bien empêchez les , dit la Princesse , & en même temps elle fit signe à quelques Dames d'en approcher. Dès que Paleologue les vit , il se jetta sur elles , & faisoit tout ce qu'il pouvoit pour les retenir , mais avec une petite colere qui donna du plaisir à Madame de Bourgogne. Les Dames venoient les unes après les autres ,

& le plaissant étoit de voir cet enfant en colere s'opposer à leurs demarches.

Ce petit enfant est si joly, me dirent les Officiers, que depuis qu'il est entré on ne fait que rire, & Madame la Duchesse de Bourgogne y prend un grand plaisir. Assurément il n'est pas permis à un enfant de dire tout ce qu'il dit. Madame la Duchesse de Bourgogne voyant donc qu'il se mettoit en colere contre toutes les Dames qui approchoient son lit, fit signe à Monsieur le Duc de Berry d'y venir pour voir ce que feroit Paleologue. Quand le petit homme vit ce Prince venir auprès du lit de Madame de Bourgogne, il le regarda bien fixement depuis la teste jusqu'aux pieds, & luy dit : Pour vous, Monsieur, je ne vous feray rien, vous êtes le fils du Roy. Cela surprit

surprit toute la compagnie de voir la connoissance de cet enfant. Ainsi Madame la Duchesse de Bourgogne luy ordonna de la revenir voir.

Le lendemain je le menay au lever de Madame, à qui il fit recit de tout ce qu'il avoit fait. Il s'y trouva une petite fille qui dançoit bien ; il dansa avec elle, ce qui divertit beaucoup. Comme Madame le menoit à la Messe, il vit en chemin Madame la Duchesse de Bourgogne, à qui il courut donner le bon jour. Elle luy fit des caresses & luy dît de la venir voir. Cet enfant n'a que deux inclinations, la devotion & la guerre. Quand il prie Dieu, on ne peut rien voir de si devot ; & quand il parle d'armées, de guerre, & de soldats, on le prendroit pour le petit fils de Mars. Après le dîné de Madame, je le menay chez

Madame la Duchesse de Bourgogne, où il passa toute l'après-dînée à divertir cette Princesse & toutes les Dames par cent choses si spirituelles qu'on étoit surpris de voir tant d'esprit dans un enfant.

X X V I.

Un present de devotion de Madame la Chancelliere. Procure au petit Paleologue une protection signalée de Madame la Duchesse de Bourgogne, & l'honneur de partager les bienfaits du Roy dans l'ordre qu'il a donné pour son éducation.

O N m'avertit ce jour là que le Roy avoit dit quelque chose à Monsieur de Ponchartrain au sujet de ce petit homme,

& qu'il falloit l'aller trouver. Ce fut Madame la Marquise d'O qui eut la bonté de me donner cette bonne nouvelle. Cette généreuse Dame avoit connu la mere de Paleologue à Constantinople, & feu Monsieur de Guilleragues la consideroit. Le lendemain matin je ne manquay pas de me trouver dans la salle de Monsieur de Ponchartrain ; je luy presentay Paleologue qui eut l'honneur de le saluer, & je pris la liberté de luy dire la nouvelle qu'on m'avoit rapportée des bontez du Roy pour le petit enfant. Allez le mener, me dit-il, chez Madame la Chanceliere, & chez Madame de Pontchartrain qui le veulent voir, & revenez à deux heures.

Rien ne me parut plus avantageux, j'obeis sur ce champ à cet ordre, & Madame de Pont-

chartrain fut si charmée du petit homme qu'elle le prit par la main, & le mena elle-même chez Madame la Chanceliere qui le reçut avec tout l'agrément possible. Il luy demanda beaucoup de choses, & toujours vouloit sçavoir le pourquoy de tout. Comme il vit un petit enfant Jesus dans un beau quadre de verre qui tenoit la croix entre ses mains, il fit là dessus plusieurs demandes à Madame la Chanceliere, & luy dit, Pourquoi, Madame, a-t-il cette croix? Madame la Chanceliere eut assez de bonté de luy répondre. Cette croix est son lit, Hé quoy, reprit-il, il couche sur ce lit-là? C'est donc le lit qu'il a dans le ciel, je voudrois bien être avec luy afin de dormir dans le ciel sur un beau lit; mais, Madame, quand est-ce que je verray l'Enfant Jesus qui est

DU LEVANT. 381

dans le ciel ? Quand il voudra vous prendre, luy dit Madame la Chanceliere ; surquoy l'enfant avec un transport de joye repliqua , Je voudrois bien qu'il me prît à present pour aller dans le ciel avec luy.

Il faut demeurer dans le monde quelque temps , ajouta Madame la Chanceliere , & quand on a bien aymé le bon Jesus, il nous appelle à luy. Mais, Madame , continua-t-il, comment l'aimeray-je , si je ne puis le voir comme on voit celui là ? Me le voudriez vous donner, Madame, afin que je le voye toujours ? Elle luy dit : Je vous en vais donner un autre. Dans ce temps on amena les enfans de Monsieur de Pontchartrain, à qui il fit mille petites caresses à la mode. Madame la Chanceliere luy envoya chercher un autre petit Enfant Jesus , dont le berceau

étoit garny de fleurs , & luy en fit présent avec d'autres petits bijoux propres à jouer à des enfans ; mais il ne faisoit cas que de l'Enfant Jesus.

Après avoir admiré le présent , & luy en avoir fait ses remerciemens , il dit tout à coup : Je voudrois vous demander une grace, Madame. Et bien demandez , dit Madame la Chanceliere, Donnez-moy je vous prie la permission de faire un présent à Madame la Duchesse de Bourgogne, de ce beau petit Enfant Jesus. Tres volontiers , luy dit Madame la Chanceliere , je vous le permets , & vous ne me sçauriez faire un plus grand plaisir. Paleologue en marqua tant luy-même de la liberté qu'on luy donnoit qu'il chanta de joye en ses quatre langues.

Quand nous eûmes pris congé de Madame la Chanceliere

& de Madame de Pontchartrain , le petit homme voyant que je prenois le chemin de sortir du château , il me dit : Monsieur, il faut aller chez Madame la Duchesse de Bourgogne. Je luy dis que ce n'étoit pas l'heure , & que nous irions l'après-midy. Non, me dit-il, il faut y aller apresent pour luy offrir ce qu'on m'a permis de luy donner. Comme je m'obstinois aucontraire il voulut à toute force que je l'y menasse en me disant : Que dira cette Dame qui m'a donné ce petit Jesus, si je ne l'allois pas donner aussi-tôt. J'eus beau luy dire qu'on le chasseroit s'il y alloit à cette heure, il persista toujours, & pour finir son importunité je fus contraint de l'y conduire.

Dés que l'Huissier eut ouvert la porte où il avoit frappé du pied, il passa sous son bras, &

alla trouver Madame la Duchesse de Bourgogne. Au bout d'un moment un Officier de la chambre me vint dire : Monsieur, il n'est pas ordinaire à un enfant de dire tout ce que Pascalogue dit à Madame la Duchesse de Bourgogne , il luy donne des raisons pour l'engager à accepter un present qu'il veut luy faire d'un petit Jesus , qu'il n'est pas aise d'imaginer dans un âge si tendre ; la Princesse y prend un plaisir indicible. Dans le temps que nous parlions il vint à la porte , & m'appella. Tenez, me dit-il Monsieur, prenez ce petit enfant Jesus, je vous le donne, Madame la Duchesse de Bourgogne n'en veut point , elle me veut bien moy , car elle m'a pris pour estre toujours à elle , je ne suis plus à vous, Monsieur , & rentra.

Il parut deux Dames qui demandèrent

manderent où est le maître de ce petit enfant, je me presentay, & dis que c'étoit moy. Madame la Duchesse de Bourgogne, me dirent ces Dames, prend le petit Paleologue, & veut en avoir soin. Madame du Lude dans ce moment vint me faire entrer pour parler à Madame la Duchesse de Bourgogne. Cette Princesse m'assura donc elle-même qu'elle prenoit cet enfant; que je luy allasse querir ses habits, & que je les apportasse à Marly. Je ne pus m'empescher de dire que j'admirois le bonheur de Paleologue, puis qu'une aussi grande Princesse vouloit bien lui donner sa protection & ses bonnes graces. J'ajoutay là-dessus qu'il arrivoit ce qu'il avoit toujours dit pendant notre voyage, qu'il vouloit être l'esclave de Madame la Duchesse de Bourgogne sans

jamais avoir voulu dire autrement. En effet quand on luy demandoit où il alloit, il disoit qu'il alloit en France estre l'esclave de Madame la Duchesse de Bourgogne, & je puis assurer que cela luy est venu de luy-même, pour avoir entendu dire qu'elle étoit aimable & grande Princesse, & fille du Roy de France.

Dans l'embarras où Madame la Duchesse de Bourgogne se trouvoit, parce qu'il n'y avoit point d'ordre pour cet enfant à Marly, toutes les Dames s'empressèrent de dire qu'elles en auroient soin; & Madame la Marquise d'Angeau promit de de luy donner à coucher. Je fus après cela chez Monsieur de Ponchartrain luy annoncer ce que Madame la Duchesse de Bourgogne avoit envie de faire pour Paleologue, dont il me pa-

ut satisfait. Quand il fut à Marly on parla de le mettre dans une Pension, mais le Roy en decida autrement , & l'a fait mettre aux Jesuites pour en prendre le soin que merite un aussi aimable petit homme. Cet enfant promet beaucoup. Il a un caractere d'esprit au dessus de ce qu'on se peut imaginer , & si l'on doute du témoignage que j'en rends, il est aisé de s'en éclaircir par soy-même.

Comme il est parlé dans ce Voyage de la mort d'Altaban grand Visir , que le Grand Seigneur fit étrangler le 13. Février 1703. on ne sera pas fâché sans doute de voir un recit des troubles commencez dans l'Empire vers le mois de May de la même année. On peut dire que l'élevation d'Altaban par les intrigues du Mufty, & des autres, en a été la cause. Le Mufty & le grand

Visir ensuite , par des engagements secrets , & pour en faire réussir les entreprises , ou s'empareroient des revenus de l'Empire , ou les employoient à d'autres usages. Le Ciel qui ne souffre pas toujours les prévarications des Ministres quoyque parmy les Infidelles , rompit les mesures de ceux-cy par le supplice de l'un d'eux. L'aveuglement , où la cruauté & l'avarice avoient jeté les autres , ne leur en fit pas prévoir les suites ordinaires : & ce furent les ressorts dont la vengeance divine se servoit pour les punir , ce qu'on verra par une relation assez exacte.

Le Prince quoy qu'humain , comme on le sçait , & aimant la justice comme on l'a vû par le sequestre des effets d'Altaban pour en faire faire des restitutions , ce Prince , dis-je , tout bon qu'il étoit , a été envelopé dans

le malheur de ses premiers Officiers par les ordres du Ciel, pour n'avoir pas luy-même assez tôt vangé dans ses indignes Ministres les droits du ciel & de la terre qu'ils avoient violez si longtemps impunément. On souhaiteroit avoir de la même exactitude que la relation qu'on donne icy, ce qui s'est passé à la Cour Othomane depuis le treizième Février jusqu'au seizième Juillet de la même année, pour en faire un corps entier de faits qui dépendent les uns des autres. Rien ne feroit mieux remarquer un tissu suivy d'effets de la Providence en nôtre faveur, qui dérange comme il luy plaît les desseins qui ne sont pas concertez avec elle.



X X V I I.

RELATION DES TROUBLES
qui sont arrivés dans l'Empire
Othoman, écrite le dix-neu-
vième Septembre 1703.

*JE craindrois, Monsieur & cher
amy, que vous ne me creussiez
froid à votre égard, si après les agi-
tations qu'il y a eu dans cet Em-
pire depuis votre départ, je ne
vous en aprenois les particularitez.
Je vous en aurois plutôt envoyé un
détail si je n'eusse attendu un de-
nouement de ces redoutables mou-
vemens. Il y a cependant encore des
mécontens, quoy qu'il semble que l'en-
trée du nouveau Grand Seigneur
dans sa Capitale depuis deux jours,
deût avoir calmé tous les esprits,
ce qui fait presumer quelque émotion
ou changement à la Porte dans les
suites ; mais comme l'entrée de ce
Prince a mis fin en aparence à tous*

Les remuements qui se sont faits , je n'ay pas trouvé à propos de différer davantage à vous marquer ce qui s'est passé depuis le commencement de ces troubles jusqu'à son entrée dans son Serrail de Constantinople.

Il y avoit environ trois ans que Sultan Mustapha se tenoit à Andrinople. S'étant retiré une nuit de Constantinople par une terreur panique pour y aller faire son séjour , ce départ précipité fut très désagréable à ces peuples & aliena leurs esprits contre luy. Ils l'étoient déjà au sujet de la dernière trêve qu'il a faite avec l'Empereur qui luy a été désavantageuse, quoy qu'il fût dans un état d'en tirer meilleur party. Ils avoient sur le cœur qu'il eût rendu Caminieck Place importante sur les confins de la Pologne ; ce qui est contraire à leur loy , ne devant céder des Places aux Chrétiens où ils ont une fois bâti des Mosquées que

Lorsqu'ils ne peuvent plus les défendre. Ils étoient aussi outre- de ce qu'il a assigné par la même trêve un tribut à l'Empereur sur la Moldavie & la Valachie, autre point contrevenant à leur loy. Ils se tenoient de plus pour lâches d'avoir fuy devant les Chrétiens dans une bataille, ce que leur prophete Mahomet défend à ses successeurs. Les sujets de mécontentemens qu'ils avoient pour les fautes cy-dessus joints à la tyrannie continuelle du Musty, sur lequel le Grand Seigneur se reposoit depuis long-tems du soin de son Empire, se contentant de la qualité, en s'abandonnant à ses plaisirs, son absence de sa Capitale dont le peuple ressentait beaucoup de prejudice, la milice qui n'étoit point payée, les sommes immenses que le Musty s'étoit attribuées, mettant imposition sur toutes les Charges dont il disposoit souverainement en faveur de ses parens & creatures,

sont les vrais motifs qui ont produit les événemens suivans.

Voicy le commencement du soulèvement de Constantinople qui fut le seizième Juillet au matin par les Jebigis gens qui travaillent à la poudre, lesquels sont en grand nombre. Il y avoit environ deux mois qu'ils avoient fait une autre sedition qui fut bien-tôt apaisée ; mais celle du seizième Juillet a eu de tres pernitieux effets, puisqu'elle a été le bonte-feu de tout le soulèvement en question.

Ce fut donc ce jour au matin qu'une vingtaine de Jebigis firent du bruit de ce qu'on ne les payoit point & qu'ils pretendoient l'être. Cette troupe augmenta de sorte qu'en moins d'une heure, ils se trouverent environ mille. Ils allerent aux monoyeurs pour les obliger à leur donner de l'argent. Ces gens firent avertir le Caïmakan de la violence qu'on leur faisoit (c'étoit un jeune

garçon d'environ vingt ans que le Mufty avoit revêtu d'une Charge si grave à cause qu'il avoit une de ses filles) afin qu'il trouvât les moyens de satisfaire ces mutins. Au lieu de faire chercher de l'argent à quelque prix que ce fût pour leur donner un os à ronger, il voulut les amuser de promesses, mais ils étoient trop échauffez pour s'en contenter. Cette faute fit d'une étincelle un grand embrasement. Quand ils virent qu'on prétendoit les endormir, ils coururent en furieux, leur nombre grossissant toujours, à la maison du Caïmakan, ils tirèrent quelques coups de fusil devant, & y entrèrent en foule, la pillèrent, ayant pourtant la retenüe de ne point forcer le harem des femmes. Avant qu'ils eussent entré dans sa maison il eut le tems de s'enfuir par une porte de derrière, & on ne sçeut ce qu'il étoit devenu.

Ensuite ils furent devant les

oudas, où casernes des Janissaires, & se recrierent fort de la tyrannie du Mufly, & du mauvais état du gouvernement, de ce qu'on ne les payoit pas, & alleguerent tant d'autres causes de recriminations que lesdits Janissaires qui avoient autant lieu de se plaindre qu'eux prirent les armes. Les gens de loy ou Fffendy, qu'ils considerent beaucoup, approuverent ce qu'ils faisoient, étant aussi fort mécontents; enfin dans moins de trois ou quatre jours tous les Turcs de Constantinople furent soulevez. Il n'y avoit que les Bostangy qui avoient la garde du Serrail, qui vouloient être fideles au Grand Seigneur. Leur Chef le Bostangy Bachy les entretenoit dans ces sentimens. Ces autres voyant qu'ils s'opiniâtroient à garder le Serail, se mirent en état d'en abatre les portes, tandis que d'autres tâchoient de leur insinuer les justes sujets qui leur avoient fait prendre les

armes. Ils tomberent d'accord de suivre le sort de tous les autres, dès lors toute la Ville fut en armes sans qu'il y eût des partis opposés.

Il faut vous dire que les Jebigis ne pouvant souffrir que le commandement des Janissaires refusât de donner la bannière, ayant la volonté d'être fideles au Grand Seigneur, le massacrerent & la lui prirent de son sein, où il l'avoit cachée, croyant qu'on n'en viendrait pas à une si grande extrémité que de luy ôter la vie, résolu néanmoins de plutôt mourir que de la remettre sans l'ordre de son Prince.

Ils s'assemblerent sur une grande splanade appelée l'Etmeidan dans la Ville, qui peut contenir plus de cent milles hommes. Il pouvoit y en avoir autant de campés, tant gens de guerre que Bourgeois. Ils se firent des Chefs auxquels ils obeissoient aveuglément, pour mieux dire avec une entière soumission. Ils

Donnerent avis aux Provinces voisines des démarches qu'ils avoient faites, des raisons qui les avoient contraints, les exhortans de concourir à la cause commune & de leur envoyer des Troupes. Il en arrivoit de jour à autre qui les renforçoient. Or étant en état de se faire écouter, ils envoyèrent plusieurs Deputez au Grand Seigneur pour lui rendre compte de ce qui les avoit obligez de prendre les armes. Ils avoient leurs instructions & ordre de luy dire que lassés des extorsions du Muf-ty desquelles ses peuples gémissoient, ils s'étoient à la fin determinez de chercher un remede, qu'après avoir long-tems patienté, ils s'étoient vus contraints d'en opter un qui peût les tirer d'oppression, que pourtant ils se remettroient bientôt dans le devoir, s'il leur rendoit justice contre le Muf-ty, & s'il se trouvoit dans huit jours en sa Capitale ainsi qu'il devoit; que s'il ne

s'y rendoit au bout de ce terme , ils procederoient à l'élection d'un autre Sultan. Le Mufty & le Bostangy Bachy d'Andrinople empêcherent que ces Deputcz n'aprochassent de sa personne , & même ils furent maltraitez ; ils reflexirent neanmoins qu'il falloit tâcher à les apaiser , & même de les gagner, afin qu'à leur retour ils travaillassent à corrompre leurs gens. Ils repartirent donc sans avoir informé le Grand Seigneur de leur commission. Ils rapporterent un catecherif ou lettre qu'on fit accroire venir de luy, lequel contenoit qu'ayant appris le sujet de leurs plaintes, il étoit tres-disposé de les contenter, qu'il partiroit dans peu de jours pour Constantinople afin d'y resider & leur rendre entiere justice , mais qu'auparavant ils falloit qu'ils se rangeassent aux termes de l'obeissance qu'ils luy devoient comme cy-devant. Ces Deputcz arrivant se rendirent au

*lieu d'Ameidan, où l'on étoit sous le
armes & presenterent le Catecherif.
Lorsque les Chefs eurent lû la froide
réponse qu'il contenoit, laquelle ne
se rapportoit pas à leur situation, ils
le jetterent au feu, & convinrent
de faire un Sultan. Cependant le
Musty & ses Emissaires faisoient
courir divers bruits pour prolonger
le temps ; mais ceux-cy se compor-
toient trop prudemment pour se lais-
ser surprendre, n'en perdant point
à se preparer à tout événement. De-
puis cette dite réponse du Grand Sei-
gneur on ne fit plus la priere pour
luy aux Mosquées les Vendredy à
l'accoûtumée, & on ne l'a plus faite
que pour le nouveau.*

*Depuis le premier jour des trou-
bles toutes les boutiques furent fer-
mées, & il ne se vendoit rien publi-
quement que du pain, de la viande,
& des denrées, & défenses sur des
grosses peines de ne point vendre
du vin.*

400 V O Y A G E

Aussi-tôt que le tumulte eut commencé & qu'on eut installé un autre Caïmakan, il fit dire aux Ambassadeurs de donner ordre à leur monde de ne point sortir de leur quartier, & même de leurs maisons, que dans les conjonctures présentes il ne pouvoit répondre des insultes qu'ils recevroient, ce que nous avons observé autant qu'il y a eu à craindre.

Ils se résolurent après le retour des Deputés de faire marcher des troupes vers Andrinople pour la saccager, & n'y laisser pas un édifice. C'étoit leur resolution si les choses eussent tourné autrement qu'elles n'ont fait, & le Grand Seigneur de son côté n'avoit gueres de meilleures intentions pour Constantinople. Il ordonna un arriereban pour avoir du secours, & il luy en venoit de plusieurs endroits. Lors qu'il scut que les peuples étoient si fort animez contre le Musty, il le fit arrêter & conduire dans un Château à quelques lieues

écües d'Andrinople. Plusieurs Bachas luy amenoient des troupes, & il se vit dans peu de jours assez fort pour faire tête à ceux qui le devoient venir visiter, puisqu'il eut cinquante mille chevaux & quelques fantassins. Ils se preparerent en diligence, & dans peu il en partit soixante à soixante-dix mille hommes sans compter ceux qu'il y avoit de prêts pour les soutenir en cas de besoin. Ils avoient à leur tête grand nombre d'hommes de loy, pour marquer qu'ils ne marchaient que pour appuyer la justice qu'ils demandoient en cas de refus; ils conduisirent avec eux quarante pieces de canon, des bombes, & des instrumens propres à ouvrir une tranchée comme pelles, pioches, &c. ils pourvurent à toutes les principales Charges de même que si elles n'eussent pas été remplies, de façon qu'elles étoient toutes paires. Les choses étoient comme vous voyez dans une disposition qu'il n'y avoit

pas à douter que les deux partis n'en vinssent à une bataille. C'étoit aussi le sentiment de toutes les personnes raisonnables. Là-dessus vous pouvez penser s'il y avoit lieu de beaucoup appréhender s'ils en fussent venus aux mains, sur tout si les troupes de Constantinople eussent été défaites ; mais aussitôt que les deux armées parurent en présence à trois lieues d'Andrinople, les Janissaires de l'armée du Grand Seigneur qui étoient gagnés dirent à leurs Chefs qu'ils ne vouloient pas se battre contre leurs freres, qu'ils ne demandoient rien que de juste. Les Jebigis du même party furent de ce sentiment. Ce Prince voyant qu'on l'abandonnoit, quitta la tête de cette armée, & se rendit à son Serrail d'Andrinople dans l'appartement de son frere, luy disant qu'on ne vouloit plus de luy, qu'il se montrât, & que désormais il tiendrait sa place, qu'il étoit résigné à demeurer à

la sienne. Il ne voulut point sortir jusqu'à ce que leur beau-frere luy vint annoncer que les peuples comme les gens de guerre le souhaitoient pour Sultan. On fut le prendre & on l'éleva sur le trône ayant été proclamé dans l'armée, qui de deux n'en composoit plus qu'une, car tous les Chefs principaux suivirent l'exemple de Sultan Mustapha. Le grand Visir, le Janissaire Aga, & les autres cherchèrent leur salut dans la fuite, de sorte que cette armée se voyant sans Chef se joignit à l'autre, ainsi qu'avoient fait les Janissaires & les Jebigis.

Ils n'étoient pas d'accord pour le Prince qu'ils devoient faire Sultan. Les uns demandoient Ibrahim, fils de feu Sultan Achmet, les autres le frere de Sultan Mustapha. Ils tombèrent enfin d'accord que ce seroit celui-cy. Il fut proclamé & en même temps on envoya des Courriers à Constantinople qui porterent les or-

dres d'en faire autant, le vingt-quatrième Aoust à midy. Un Vendredy on fit la priere aux Mosquées pour le nouveau grand Seigneur qu'on n'avoit point faite pour l'autre pendant cinq Vendredys, & les Crieurs publics avertirent aussi-tôt de son election, dont on ressentit beaucoup de joye, s'attendant à des funestes nouvelles. L'après-dîner on ouvrit les boutiques, & il ne parut pas qu'il y eût eu la moindre émotion dans cette Ville. Tous les Bourgeois qui la gardoient & quelques gens de guerre, pendant l'absence de l'armée, quitterent tous la place où ils étoient campez, & rentrerent chacun chez eux, ou dans les quartiers qui leur étoient assignez. & les affaires reprirent leur train.

Le Mufty qui avoit esté tenu quelques jours dans le Château susdit fut ramené à Andrinople par ordre de Sultan Mustapha, soit dans le dessein de se soutenir, ou plutôt

pour le sacrifier dans l'extrémité à la fureur des troupes qui alloient vers luy. Peu après que le nouveau Grand Seigneur fut élu, on prit soin de faire confesser au Mufty ce qu'étoit devenu tant d'argent qu'il avoit extorqué. Il soutint toujours qu'il n'en avoit pas d'autre que celui dont on s'étoit emparé, on le fit promener dans Andrinople sur une mule, après quoy il eut le cou coupé, on luy attacha la tête aux pieds, & fut traîné par des Prêtres Armeniens hors la Ville. Voilà les fins que méritent les tyrans.

Après cela Sultan Achmet se mit en chemin pour Constantinople avec l'armée. Il eut avant bien de la peine à contenter son monde, qui demandoit d'un côté qui de l'autre; il fut obligé de leur dire qu'ils étoient déraisonnables de le presser le couteau à la gorge de leur donner leur paye, outre cela le bakchis qui consiste à vingt-cinq piastres pour cha-

que Janissaire, (le Grand Seigneur fait ce don à son élection selon l'usage establi) qu'il n'étoit pas en état de les satisfaire en cela, qu'ils le laissent respirer un peu, & qu'à Constantinople il leur feroit donner tout ce qui leur seroit dû, sinon qu'il rentreroit dans l'endroit d'où ils l'avoient tiré. Ils ne furent pas vaincus de ces raisons; il fallut qu'il fit quêter pour les payer, ensuite il s'achemina vers Constantinople, où il a fait son entrée le dix-septième de Septembre. Elle étoit pompeuse, & elle l'auroit été davantage si elle se fût faite dans une autre conjoncture. Le voicy dans sa Capitale ayant confirmé dans les Charges tous les Officiers qui ont été installez par les Peuples. Ceux de Sultan Mustapha ont tiré par divers endroits, tant le Visir que les autres. Tout est tranquille en apparence. On ne laissera pas de faire sauter grand nombre de têtes, qu'on sçaura trouver quand il

DU LEVANT. 407
*en sera temps ; c'est la commune opi-
nion.*

*On croit que l'autre grand Visir a
suscité le soulèvement, en conséquen-
ce de la trop grande autorité du
Musly, qui resserroit le pouvoir de
sa Charge, & même on a sçû qu'il
travailloit à être Visir pour se ren-
dre encore plus puissant. Les Troupes
qui n'étoient pas de Constantinople
ont esté renvoyées en chemin, afin de
prevenir le desordre. Elles ont pris les
routes de leur contrée, & il n'a en-
tré dans cette Ville que celles qui doi-
vent y rester. Sultan Mustapha y a
esté transféré avec ses enfans & ceux
de feu Sultan Achmet. La Reine
Mere a si bien sçû faire, qu'elle a
obtenu de rester auprès de son fils
regnant, ce qu'on ne croyoit pas.*

*La tranquillité regne en apparen-
ce. Le Grand Seigneur ne doit pas
cependant se croire affermy sur le
Trône s'il ne depayse beaucoup de
factieux qui pourroient luy causer*

de la peine , & pour cet effet il luy conviendrait de declarer la guerre à l'Empereur ou aux Venitiens , & à tous les deux à la fois. S'il est en état de ce faire , il y a lieu de présumer qu'il ne tardera pas longtemps , puisqu'il a si belle carrière. Je n'aurois pas tant attendu à vous faire ce détail , Monsieur , si j'avois apperçu quelque conclusion dans ces revolutions. J'ay cru que l'entrée du Grand Scigneur dans Constantinople pour y résider m'en presentoit une. J'ajouteray à ce qui est cy-dessus , qu'il est inouï , que jamais peuples ayent dans des soulèvemens pour quelques motifs que ç'ait été , observé une si sage conduite. Tous leurs départemens ont esté si judicieux que ceux qui les ont remarqués ne cessent d'avoïer qu'on ne sçauroit se servir d'expressions assez fortes pour les décrire , qu'eux-mêmes croient à peine ce qui en est , quoy qu'ils en ayent été les témoins. Cela me les
fait

DU LEVANT. 409
*fait trouver beaucoup moins bar-
bares.*

A Galata le 22. Octobre 1703.

M. PAUL LUCAS.

MONSIEUR ET CHER AMY,

*J'espere que vous aurez receu la
derniere que j'eus l'honneur de vous
écrire ; dans laquelle il y en avoit
une du Beau-pere du petit Pateque.
Je vous ay fait un détail de l'état de
vôtre affaire , & vous ay marqué
que vous n'y deviez pas compter ,
puisque j'en étois instruit de la bou-
che de Monsieur l'Ambassadeur qui
m'en avoit assuré , néanmoins il me
fit connoître qu'il l'avoit à cœur &
que s'il entrevoyoit quelque jour
dans les suites pour faire valoir vos
prétentions il en profiteroit , mais
que dans la situation où étoient les
choses , il n'y avoit point d'esper.*

Tome II.

Mm

Il ajouta, qu'il avoit chargé Monsieur Blondel de vous instruire de tout ce qui en étoit lorsqu'il seroit à Paris. Depuis j'ay reçu votre Lettre du seizième Juin qui m'a appris votre arrivée à Marseille. Après avoir couru beaucoup de dangers, je rendis aussi-tôt celle qui étoit pour son Excellence. Après l'avoir lûe, il m'alléguâ les mêmes raisons que cy-devant, qu'il étoit fâché de voir si peu de moyens de représenter votre malheur à la Porte, & point pour en avoir satisfaction, que cependant il s'en souviendrait si l'occasion pouvoit s'en présenter. C'est tout ce que je puis vous dire là-dessus.

J'ay remis aussi votre Lettre au sieur George; je me suis rendu chez le Beau-pere & la mere de Pateque, je les consolay fort en leur donnant de vos nouvelles, & de celle de leur fils; je leur appris les bontés que le Pape avoit eu pour luy, qu'il étoit en santé, & leur dis ce que je pûs de

*plus consolant à son sujet, & leur
offris mes services.*

*Je vous crois heureusement arrivé
à Paris, avec le petit bon homme.
Je ne doute pas que vous n'ayiez
bien fait plaisir à la Princesse à qui
vous l'aurez présenté, étant aussi ai-
mable qu'il est. Je suis tres-persuadé
que cet enfant ne peut manquer de
devenir homme de conséquence s'il
vit.*

*Je vous envoie icy incluse une Re-
lation de ce qui s'est passé dans cet
Empire par le soulèvement de Cons-
tantinople contre le Mufty, & en-
suite contre le Grand Seigneur. Vous
y verrez les essentielles résolutions
qu'ils ont prises, & les mouvemens
qui se sont faits jusqu'à l'entrée de
Sultan Achmet dans cette Ville; de-
puis il y a eu des Mécontents qui ont
voulu remuer, mais on les a rangez
à leur devoir, en ayant expédié un
grand nombre, ce qui s'est fait dans
la nuit, afin de ne pas émouvoir les*

peuples, & après on les jettoit dans la mer, une pierre au cou & une aux pieds. On en fera mourir des principaux dans la suite, néanmoins le Grand Seigneur n'ose encore s'en défaire, à cause de plusieurs rebelles dont il a lieu de craindre, & qui pourroient prendre cette occasion pour le détrôner, n'étant pas encore tout-à-fait bien affermy. L'on infere de là qu'il entreprendra la guerre contre quelque Puissance la campagne prochaine pour s'en délivrer. Il y a bien apparence en tout cas qu'il se lancera sur la Hongrie, ou bien sur la Morée; c'est le sentiment commun. S'il ne le fait, ce ne sera que par manque d'argent. Cet Empire a été depuis longtemps mal gouverné. Après la mort du Mufly, on a trouvé le trésor épuisé, de façon que le nouveau Grand Seigneur à son élection étoit fort embarrassé pour payer tout son monde qui le pressoit extrêmement. Il a été contraint d'emprunter de

toutes mains pour cela, encore n'en est-il pas bien venu à bout. On faisoit compte d'avoir des sommes immenses après la mort du Mufty, de tant d'argent qu'il avoit continuellement exigé de toutes sortes de personnes qui étoient obligées d'obtenir des graces ou des Charges de luy, cependant le Grand Seigneur n'a pas découvert tout ce qu'on croyoit.

Il est passé icy des Soldats d'Hongrie, des deserteurs de l'armée de l'Empereur qui ont dit que les troupes du Prince Ragosky, étoient fort nombreuses & grossissoient tous les jours; que quand ils en sont partis, il devoit aller assieger Peter-Varadin, & qu'il avoit déjà fait des progrès considerables, que l'Empereur n'avoit pas des troupes en ce pays-là pour luy opposer. Voilà une diversion bien à propos pour nous, sans que les Turcs s'en soient donnez la peine. Je crois la Cour de Vienne tres-consternée pour reme-

dicr à un mal si pressant.

La Flotte des Anglois composée de quarante-huit navires de guerre, comme nous l'avons appris, est dans dans ces mers. Elle a escorté leur convoy, au nombre de vingt vaisseaux destinez pour diverses Echelles du Levant. Elle a passé en Portugal où l'on dit qu'elle a débarqué quelques troupes. On en raisonne différemment. Les uns présument qu'elle hyvernera dans ces mers pour tenter quelque entreprise, les autres que non, parce qu'elle n'a point de Port où elle puisse rester en seureté, & qu'elle repassera au plutôt en Angleterre. Ce qu'on assure est que le convoy a ordre de ne demeurer qu'un mois aux Echelles, & de rejoindre au plutôt la Flote. Nous ne tarderons pas d'estre instruit de cette particularité. Nôtre commerce en est un peu interdit.

Il n'est rien arrivé de remarquable depuis vôtre départ de Galata,

DU LEVANT. 415
*qui merite que je vous en donne
avis, le cours des choses a esté à peu
près le même.*

MONSIEUR ET CHER AMY,

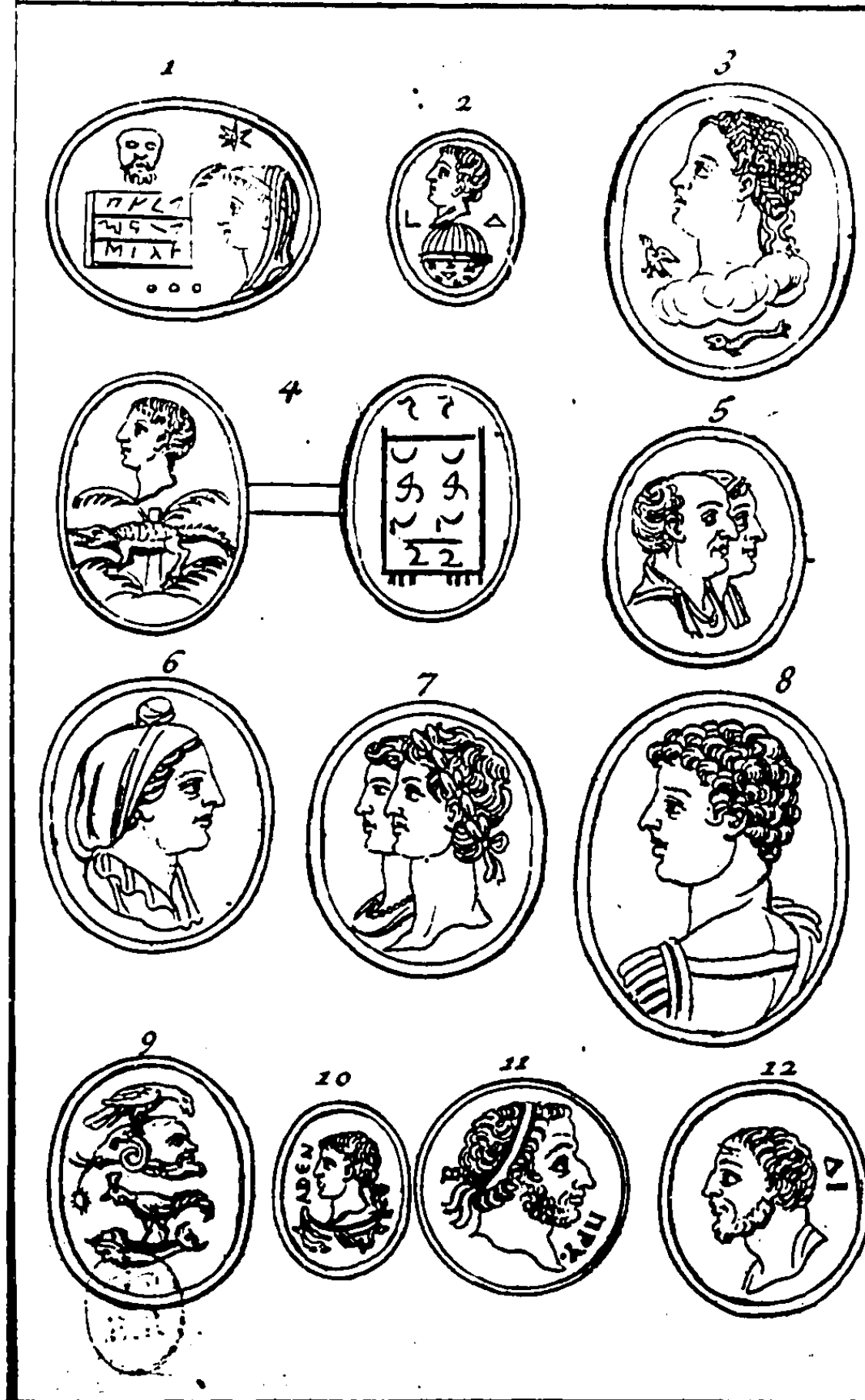
Vôtre tres-humble & tres-
obeissant serviteur, &c.

*Par des nouvelles venues depuis,
on marquoit que le Grand Seigneur
avoit amassé six millions pour payer
les troupes le 13. Novembre 1703 que
le Janissaire Aga venoit d'être dé-
posé & exilé en Chypre avec un
autre Officier, ce qui n'est pas un
coup de petite importance; que Mau-
ro-Cordato étoit toujours dans sa
maison avec un sauf-conduit du
Grand Seigneur, & que cette scureté
luy avoit coûté bien cher. On disoit
aussi que le grand Visir devoit ren-
dre visite à l'Ambassadeur de Fran-
ce, honneur qu'aucun Ambassadeur
des autres Princes n'avoit encore*

416 VOYAGE

recen. Le pretexte étoit de voir les
beautéz de son Palais, dont la si-
tuation est admirable.

Fin du second Volume.





TABLE

DES ARTICLES

du second Volume.

- ART. I. **E** Ntrée en *Arménie*. De
l'Etat de *Perse*. D'*Esmia-*
fin Metropole des *Arméniens*. Singula-
rité de leurs Eglises. page 1
- II. Passage de la *Perse*. Description
d'*Erivan*. Du Mont *Ararat*. Tradi-
tion du Pays sur ce lieu. II
- III. Puits de *S. Gregoire*. Roy d'*Ar-*
menie changé en cochon. Chapars
Courriers du Roy de *Perse* & leurs
Privileges. Belles femmes d'*Aslapat*.
Ractas ou *Doüanniers*. Noë enterré à
Marante. 25
- IV. Description de *Tauris* ou d'*Ecba-*
tane. Manufactures du pays. Lieu où
Tobie vint se marier. Riviere douce ou
salée six mois de suite. Chrétiens n'o-
sant sortir en temps de pluie. Prince
Tartare qui va à la *Mecque*, vo-
leur de grand chemin. Son équipage
burlesque.

TABLE.

- V. *Des confins de la Medie & de la Perse incultes & steriles. Les Caravannes vont presque toujours de nuit dans cette route , quoy qu'en hyver. Raëtus de Zarigan rangez à la raison. Riviere salée à Saxava. Trois ou quatre villages se conservent la liberté de cultiver leurs vignes. Montagne à deux petites journées de Sava , d'où l'on dit que personne ne revient.* 53
- VI. *De Com, lieu de la sepulture des Roys de Perse. Tombeau des descendants d'Aly. Mosquée superbe par l'or qu'on y a prodigué. Deluge souterrain à Com. Manufactures de Cachan.* page 67.
- VII. *Arrivée à Hispaham. Le Galopiner des Francs. Maisons bâties de terre. Description des principaux édifices d'Hispaham. Tour bâtie de cornes de Daims & d'os de Gazelles. Exercices du Maidan cessez. Adresse d'un Archer. Du Sorbac , & du Pont d'Hispaham.* 71
- VIII. *Cherimanys Armeniens riches. Le neveu de Tavernier par sa femme & Protestant leur suppose des dettes. Il se fait Mahometan. Les Cherimanys*

TABLE.

succombent à la persécution , & se font Mahometans. Gaures adorateurs du feu. Circonstances de leur religion. Portrait du Roy de Perse. Tyrannie du Conroux. Chrétiennes mariées à six ou sept ans. Moines Ambassadeurs défrayez. Têtes coupées au bout de lances dans les pompes ; fourbe de ceux qui les portent.

93

IX. *Fête du Chameau. Fondation du Roy dans cette fête. Bâtimens du Roy sans qu'il luy en coûte rien. Ouvriers travaillent au son des instrumens. Tallars des Palais. Eglises Catholiques dans la Ville. Union & humanité des Francs à Hispaham. Travers d'un malheureux qui se disoit fils du Roy de Perse. Abondance de tout à Hispaham. Maniere d'y faire la glace.*

111

X. *Départ d'Hispaham. Tombeau de Marqochée à Amadam. Mont Nalbane , où l'on vit deux à trois cens ans. Ville superbe abandonnée , de trente milles de tour. Serpens à cornes qui l'habitent. Contes du pays sur son origine. Maison du Roy de France dans Bagdat. Ruines de l'ancienne Babylone.*

125

TABLE.

- XI. *Vol & demolition de la Maison du Roy de France à Bagdat par le Pacha. Cruautez inouïes de cet homme , depuis grand Visir. Un Renegat donne avis des mauvais desseins du Pacha. Tombeau de Jonas à Ninive. Terre mouvante où l'on perit si l'on s'éloigne du chemin.* 242
- XII. *Ancienne habitation d'Abraham. Humanité du Gouverneur d'Orfa, Villes mouvantes des Turcomans. Européens sujets à une maladie singulière sur les costes de Tripoly. Chypre fertile en vin & en gibier. Tempeste horrible sans vents. Vœux à l'enchere aux ames du Purgatoire pour en obtenir.* 163
- XIII. *La Ville de Rhodes. Le Gouverneur de l'Isle & de Marseille. Religion Catholique défendue dans la Ville de Chio. Tremblemens de terre. Juifs ne touchent point d'argent le jour du Sabat.* 182
- XIV. *Description de Brousse ancienne capitale des Turcs. Fontaines dans toutes les maisons. Evêque Armenien appelé Vartavied. Armes & bottes de Geans. Tombeaux des premiers Empereurs Turcs. Les bains magnifi-*

T A B L E.

- gues de Brouffe. Nouvelle perfidie du Pacha de Babylone.* 200
- XV. *Preuves de la friponnerie du Pacha de Babylone.* 216
- XVI. *Fontaine qui préface le bon ou le mauvais sort des Chrétiens quand ils sont en guerre avec les Infidelles. collation à la Grecque. On fait descendre les Voyageurs de cheval vers les Châteaux par respect pour eux. Daltabane ennemy des Francs, voleur de leurs effets à Babylone, fait grand Visir par les Menées du Muphty. Mort du Visir déposé par le poison de Daltaban nouveau Visir. Conduite violente de ce Ministre qui fait augurer mal de la durée de son gouvernement.* 234
- XVII. *Memoire dressé sur les Hudgets, & comment il demeurera resté entre les mains des Capucins de Bagdat après la démolition de leur maison.* page 248.
- XVIII. *Severitez de Police exercées à l'avenement des grands Visirs avarés pour en tirer du gain. Present de six mille livres par l'Ambassadeur de France au grand Visir. Avarice d'Aviettis Patriarche des Armeniens.*

T A B L E.

*Zeile outré des Catholiques contre luy.
Charivary des Armeniens lorsqu'ils
croient des Sorciers en l'air. Connivence
du Mufty pour les crimes du grand
Visir. Ordonnance bigotte & ridicule
de ce dernier contre les femmes. Coup
de tête d'Hussen Pacha.* 206

X I X *Inclination de pressentiment d'un
Enfant de Constantinople né de parens
illustres d'origine. Loy touchant les
esclaves des Mdhometans. Les Turcs
une fois trompez ne croient plus rien.
Preparatif de guerre à Constantinople.
Le grand Visir traite avec les Am-
bassadeurs de Moscovie à Andrinople
secrettement. Le Tartare indigné de
l'injure qu'on luy fait & du party
qu'on prend à la Porte, en fait retirer
son Ambassadeur. Canal de Constantin
sous terre à quatre rangs de colonnes.
Visites des vaisseaux aux Darda-
nelles.* 278

X X. *Manege des bâtimens qui vont en
proye, ou qui tâchent d'éviter les Cor-
saires. La peur qui fait tout entre-
prendre, fait aussi tout abandonner.
Generosité d'un Pirate; Avarice du
Consul François de Zante. IncurSION
des Tartares par la faute d'Altaban*

T A B L E.

- grand Visir. Mort trop douce de cet homme.* 297
- XXI. *Tournois qui termine le Carnaval à Zante. Monsieur Sicilien Consul François de Cephalonie. Noblesse de l'Isle genereuse & polie. Provediteur de Corfou curieux de Medailles. Habitation de Judas. Puits où l'on meurt dès qu'on y descend. Revenans à Corfou semblables aux Broucolacas de Santeriny. Soldat qui rompt ses liens comme de la toile d'araignée.* page 317.
- XXII. *Filets des pêcheurs avec des sonnettes. Lazaret de Messine magnifique. Eglise des Jesuites du lieu superbe. Port construit par Innocent XII.* 333
- XXIII. *Gallerie du Marquis Storce pleine de raretez. Le Pape ne dédaigne pas de s'humaniser avec un jeune enfant que Sa Sainteté ne juge pas indigne d'un nom illustre.* 347
- XXIV. *Generosité de Monsieur le Grand Duc, & du grand Prince son fils. Inclination singuliere de la grande Princesse pour la Cour de France. Estime profonde qu'elle a pour le Roy.* 358

TABLE.

- XXV.** *Naturel officieux caractère spécifique de son Altesse Royale Madame: Usage du Levant, quand on boit à la santé des grands Princes. Le Roy n'ignore point les coutumes des peuples les plus reculez.* 370
XXVI. *Un present de devotion de Madame la Chanceliere Procure au petit Paleologue une protection signalee de Madame la Duchesse de Bourgogne, & l'honneur de partager les bien-faits du Roy dans l'ordre qu'il a donne pour son education.* 378
XXVII. *Relation des troubles qui sont arrivez dans cet Empire Othoman, écrite le 19. Septembre 1703.* 390.

Fin de la Table du second Volume.



Fautes à corriger dans le second Volume.

P Age 16. lig. 23. Caravaniers, *lis.* Caravanseails p. 20 l. 13. *lis.* l'Empereur des François. p. 21. l. 7. osté de cette Ville. p. 60. l. 15. plaine aussi ostéz a p. 91. lig. 3. Armenien, *lis.* Protestant. p. 399. l. 6. *lis.* d'un homme de consequence, & de sa femme.